PQ
2251
.F585
C4

U d'/of OTTAWA
39003002544129

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

CE PAUVRE VIEUX

par

Hénaïde Fleuriot

Bibliothèque des Élèves
U. O.
STUDENTS' LIBRARY

PRIX :

fr. 50

COLLECTION STELLA

Éditions du
" Petit Écho
de la Mode"
1, Rue Gazan
PARIS (XIVe)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode"
1, rue Gazan, PARIS (XIVe).

Le PETIT ÉCHO DE LA MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode. :: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. :: Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les samedis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 4 en couleurs, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

GUIGNOL, Cinéma des Enfants

Magazine mensuel pour fillettes et garçons.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

LA MODE SIMPLE

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 36 pages, donne pour **dames, messieurs et enfants**, des modèles simples, pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus complet :: :: :: :: :: :: des albums de patrons. :: :: :: :: :: ::

ZÈNAÏDE FLEURIOT

Ce pauvre Vieux

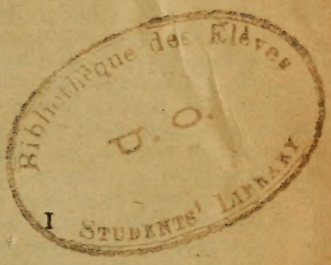
Bibliothèque des Élèves
U. O.
STUDENTS' LIBRARY
NOV 17 1929

COLLECTION STELLA
Éditions du "Petit Écho de la Mode"
1, rue Gazan, Paris (XIVe)

BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2251
.F585C4

Ce pauvre Vieux



I

LES QUATRE

Ce pauvre vieux ! on disait même : ce vieux fou ! Il était vieux, était-il fou ? I dans l'appartement obscur où coule tout ment, goutte à goutte, ce qui lui reste C'est une sorte de couloir beaucoup plu que large, où ne se trouvent que les n indispensables. Dans le fond se voit un ét de fer sans rideaux, sur lequel semble se p l'ombre sainte d'un grand tableau à l'huile représentant Jésus en croix; contre la fenêtre étranglée qui éclaire le petit réduit, une table massive enfonce ses quatre pieds entre les tuiles creusées, et sur cette table s'étalent des cartes, des blocs de minerai, des instruments de physique. Il n'y a point d'autres meubles : ces longues planches alignées contre la muraille, sur lesquelles pèsent de gros volumes à l'air renfrogné, ne sont point des meubles, et il n'y a guère qu'un siège. Dans l'immense fauteuil de bois, qui rappelle une chaire professorale, se loge le doux, le savant vieillard qui s'appelle Dominique Blouan et aussi le pauvre vieux fou. Il est vieux. Les cheveux

qui tombent tout ondés sur le dur et haut collet de sa redingote bleu de roi sont de neige; l'être qui disparaît sous les plis de cette même redingote bleu de roi est déprimé, racorni. Il est donc vieux, bien vieux; il n'est pas fou.

Qu'y a-t-il de plus calme, de plus lumineux que son regard pensif et aimant? Qu'y a-t-il de plus intelligent que son vaste front sillonné horizontalement par trois belles rides tranquilles? Parfois, il est vrai, un nuage semble passer sur ces traits amincis et distingués, les grands sourcils gris s'abaissent, les rides imperceptibles se dessinent, le regard lumineux se ternit, devient vague, et vague aussi devient le sourire; l'oreille du vieillard semble ne plus percevoir les sons. Ses deux mains d'ivoire posées détendues sur ses genoux, son menton appuyé sur sa poitrine, il a positivement l'air d'habiter un autre lieu, un autre monde. Mais ces moments d'abstraction sont courts et rares; ordinairement il est tel que nous le voyons, studieux, paisible et souriant.

Autour de lui s'élèvent bien des reproches, de sanglants reproches. Il s'est éloigné trop tôt de la vie agissante, publique; il s'est trop retranché dans ses cartes, dans ses livres, dans ses alambics; il a trop aimé pour elle-même cette compagne austère et pourtant terriblement séduisante qui s'appelle la Science; il a été trop ouvertement croyant dans un temps où la foi et la science semblaient incompatibles, il a trop vécu par le cœur et par l'imagination, oh! oui, et par conséquent, toujours suivant les mêmes gens, il a parfaitement perdu son temps et ses peines. Il aurait pu être riche, il est pauvre; il aurait pu s'enivrer d'honneurs, se chamarrer de décorations, il vit ignoré, et s'il y a contre le revers râpé de la redingote bleu de roi un ruban rouge terni, c'est qu'une main amie est venue l'y nouer un jour, à la grande surprise du vieux savant.

Donc, donc, il est peut-être fou.

Il l'est certainement si l'on en croit son gendre.

Entendez-vous le bruit de ce talon retentissant sur le vieux plancher de chêne du corridor? Entendez-vous cette toux sèche et impérieuse? Préparez-vous à voir entrer celui qui a découvert que M. Blouan n'était, à tout prendre, qu'un

pauvre vieux fou. Il n'est pas vieux, lui; il n'a guère plus de cinquante ans; il n'est pas fou, oh non! S'il s'est ruiné, il a joui largement de la vie; s'il a perdu son temps, ce n'est pas en examinant à la loupe des métaux inertes, des cailloux imbéciles, en feuilletant et refeuilletant des livres soporifiques. Non, non. Il a derrière lui un passé égoïste, inutile, mais si joyeux, si brillant! Ce ne sont pas des rêves, son idéal, sa foi, son indépendance, qui ont enrayé les roues du char de sa fortune. S'il n'est pas riche, lui, c'est qu'il n'a pas pu l'être; si sa boutonnière n'est pas fleurie, c'est qu'on a commis la criante injustice d'oublier des services qu'il qualifie d'exceptionnels. Cette ingratitude gouvernementale fait d'ailleurs le fond d'une plainte perpétuelle qui est un des charmes de sa vie; il aime à se ranger parmi les méconnus. Ce n'est pas un méchant homme, c'est un homme vulgaire de sentiments et d'idées, qui n'a jamais su sortir de lui-même. Son propre bonheur, sa propre satisfaction, ont été l'unique but de toutes ses actions, en toute chose.

Pour le détail de la vie, il est assez serviable, surtout au dehors. Il ne s'est pas soucié de rendre heureuses les deux femmes qu'il a successivement épousées; il a gaspillé la fortune de ses enfants il a relégué dans le plus triste coin de sa maison le vieillard dont le reste de fortune l'aide à vivre il est plus occupé d'apprendre s'il y aura des bécasses l'an prochain que de savoir si ses filles se trouveront heureuses de tomber, après sa mort dans la plus affreuse pauvreté; mais si la pendule de son voisin est dérangée, il courra en conférer avec l'horloger; si l'un de ses amis a un chien à dresser, un fusil à acheter, il fera dix visites à l'armurier et au dresseur; s'il a vu de beaux poissons au marché, il ira prévenir celui qui, plus heureux que lui, peut en orner sa table. Aussi il est entendu que l'ex-lieutenant de lanciers Charles de Prévaneau est au fond un assez bon homme, malgré ceci, malgré cela, malgré lui-même.

Mais le voici entré dans ce qu'il appelle la Chambre du vieux ou bien encore le Trou-aux-Cailloux. Sa redingote courte est boutonnée jusqu'au menton, son chapeau est mis de côté comme

un bonnet de police, il n'a pas besoin de ce signe caractéristique pour se faire connaître pour un ancien militaire. De pied en cap, c'est un officier en retraite : ses cheveux, ses moustaches, sa démarche, le révèlent suffisamment. C'est, du reste, une argile des mieux façonnées. Il est grand, élégant, il a des traits qui ont dû être charmants, sa tête creuse est admirablement modelée, et pour découvrir sous cet extérieur distingué une nature commune, égoïste, il faut de bons yeux ou du temps.

— Où diable est Polyxène? demanda-t-il en regardant du côté du grand fauteuil de bois.

Le vieillard leva les yeux de dessus l'in-folio posé sur ses genoux et répondit :

— Elle a passé par ici plusieurs fois, Charles.

— Comme un coup de vent, c'est sa manière. Polyxène!

— Eh bien, quoi? dit une voix discordante.

Une porte s'ouvrit brusquement, et une femme, vêtue d'une robe grise très sale, parut. Brune de cheveux, rousse de teint, mal faite, impétueuse, Polyxène de Prévaneau n'appelait pas positivement la sympathie. A sa vue, on éprouvait même une impression étrange, désagréable. Elle avait perdu l'œil droit, et il y avait comme une double puissance, comme une double lumière, dans celui qui lui restait. Ce grand œil noir, luisant, passionné, largement découpé dans cet étroit visage, se gravait dans la mémoire, il vous poursuivait, vous en rêviez la nuit, non sans épouvante.

Bien que Polyxène ne ressemblât pas physiquement à son père, il y avait entre eux de telles affinités, que, quand leur égoïsme respectif n'était pas en lutte, ils s'entendaient parfaitement. Il faut l'avouer, le milieu ennuyeux, gêné, où avait toujours vécu l'impérieuse fille neutralisait en quelque sorte ses bonnes qualités et mettait ses défauts en relief. Rien en elle, autour d'elle, ne semblait ajusté à la taille de ses désirs : elle était obscure malgré elle, inactive malgré elle, pauvre malgré elle. Tout dans sa vie était faux, elle se nourrissait de faux.

Elle voulait paraître plus belle, plus riche, plus noble, plus spirituelle qu'elle ne l'était. Elle s'usait à poursuivre un fantôme d'être, gracieux,

aristocratique, spirituel, imposant, qui n'avait vraiment aucune ressemblance avec son être à elle. Ce qui n'avait été qu'une insupportable vanité chez son père dégénérait chez elle en un orgueil farouche qu'elle ne savait pas déposer, même au foyer domestique. Ne pouvant avoir d'importance ailleurs, elle se dédommageait là; elle régnait là dans son orgueilleuse et tracassière susceptibilité.

Son père, un peu dans la charitable intention de la faire enrager, changeait familièrement son petit nom de Polyxène en celui de Polyphème : elle boudait pendant huit jours et proscrivait toute manifestation de gaieté dans la maison. Quant à permettre à qui que ce fût d'avoir sous ce toit une opinion autre que la sienne, elle n'en avait jamais eu la pensée. En religion, en politique, en histoire, en cuisine, elle semblait douée d'infaillibilité, tant elle parlait catégoriquement, souverainement. Qu'elle s'enveloppât à l'impératrice dans le tartan de l'Inde qui lui venait de sa mère ou qu'elle laissât pendre ses grands bras sur la robe gris sale qui voltigeait par la maison le matin et le soir, elle était infaillible, tout ce qu'on pouvait imaginer de plus infaillible.

— Nous ne déjeunerons donc pas aujourd'hui? demanda l'ex-lieutenant de lanciers. Pourquoi, à cette heure-ci, n'y a-t-il pas, sur la table de la salle à manger, plus de couvert que sur ma main?

— Parce qu'on a mis de la cire, papa; n'avez-vous donc pas vu qu'on a mis de la cire? J'avais barricadé la porte de la salle à manger. Vous aviez bien besoin de venir par là!

— Peuh! quelle barricade! une chaise faisant la culbute! Je l'ai remise sur ses pieds et je suis passé. Eh bien, quoi! vas-tu m'avaler pour ce fait? Passe encore pour mes semelles. Tiens, les voilà, il n'y a pas plus de cire dessus que dans ton œil.

Et il leva alternativement ses deux semelles à la hauteur de l'œil courroucé de sa fille. La cire y avait à peine laissé une légère moire brune, et Polyxène daigna s'apaiser.

— Le déjeuner est prêt, dit-elle, je l'ai fait servir sur la table de la cuisine. Pour une fois, vous en passerez bien par là, et M. Blouan aussi.

— Lui ! murmura M. de Prévaneau en suivant sa fille, il mangerait dans une retraite à porc. Le pauvre vieux fou ne s'est jamais soucié des aises de la vie, qui sont pourtant le seul et vrai bonheur de ce monde.

En finissant cette déclaration qu'accompagna un haussement d'épaules significatif, il se détourna pour lancer un coup d'œil sur le vieillard. Le voyant absorbé par sa lecture, il fit un pas de côté, et, appliquant ses deux mains sur le dossier du fauteuil, il imprima au vieux siège un mouvement brusque, auquel il joignit cet avis d'une voix de stentor :

— On va déjeuner !

— Merci, Charles, dit le vieillard avec son aimable sourire.

Il prit un lambeau de papier, le plaça entre les feuillets du volume, se leva et se dirigea vers la porte par laquelle était entré son gendre. Mais, comme il portait la main sur le vieux loquet de fer, un cri aigu retentit, et Polyxène s'élança vers lui, pourpre d'indignation.

— N'avez-vous pas entendu, cria-t-elle, que le déjeuner n'est pas servi là ?

— Non, je ne savais pas, dit le vieillard, un peu ému et évidemment préoccupé de la faute immense dont il se rendait coupable en ce moment.

— Mon Dieu ! et dire que je viens de conter cela à papa, là, devant vous ! Laissez donc cette porte enfin ! L'esprit, les oreilles, tout s'en va chez lui, vraiment !

— V'là ce que mam'zelle Marguerite ne tolérerait pas, si elle était ici, dit une voix âpre.

Et la porte, contre laquelle se tenait le vieillard tout tremblant, s'ouvrit devant une grande et belle paysanne du pays d'Uzel.

Elle déposa sur le parquet ses deux brosses, et, essuyant avec le revers du torchon qui flottait à sa ceinture son front mouillé de sueur :

— En v'là-t-il du train pour une faillie cirerie, mam'zelle Polyxène ! dit-elle en dirigeant de bons yeux bleus bien gais sur le visage animé de sa maîtresse. J'avais bien dit à Monsieur qu'il serait grogné, mais, à présent, vous chicanez le bon vieux père. Ça n'a pas le sens commun. Est-ce qu'il entend jaser quand il est dans ses livres ?

Allons, Monsieur, remettez-vous et suivez mam'-zelle; dévallez donc de ce côté, vers ma cuisine, je vous dis. On déjeune à la cuisine ce matin, la cire n'est pas sèche dans le petit salon.

Elle le poussa devant elle avec ses deux mains armées de brosses, bien doucement, bien respectueusement, et ils se trouvèrent réunis dans une grande cuisine, fournie de ce luxe d'ustensiles qui se rencontre dans les maisons qui ont possédé cette aisance bretonne solide, à laquelle on préfère maintenant l'apparence d'un luxe beaucoup plus vulgaire.

Le déjeuner était servi sur une table carrée. C'était un assez maigre déjeuner, dont la vue fit faire la grimace à M. de Prévaneau.

— Toujours des tripes, Marie-Rose! dit-il avec humeur; on ne voit plus que cela ici. Encore si elles étaient à la mode de Caen!

— Elles sont tout bonnement à la mode de Marie-Rose, repartit la brave fille en riant.

— Elles sont de ton goût, je n'en doute pas, puisque tu en achètes sans cesse.

— Allons, papa, laisse donc Marie-Rose tranquille, s'écria Polyxène avec agacement; elle achète avec ce qu'elle a d'argent, et elle achète ce que je lui dis d'acheter.

— Bon, bon, il n'y a vraiment plus rien à dire puisque Polyphème le veut ainsi. Résignons-nous à manger des tripes. Seulement j'aimerais à savoir combien de temps cela durera.

— On n'en aura plus! on n'en aura plus! Mon Dieu! comme tu deviens difficile, mon père!

— Moi! tu n'as qu'à me donner du pain et du fromage, je déjeunerai parfaitement avec.

A entendre le lieutenant, il eût voulu vivre de pain et de fromage. On aurait dit qu'il ne mangeait du beefsteak que pour faire plaisir aux autres.

— Le jour où tu serais servi ainsi, on en entendrait de belles! riposta Polyxène.

— Fais-le, ma fille, fais-le. Je te l'ai dit cent fois, un militaire est sobre par état, et si j'ai fait plus d'un dîner fin dans ma jeunesse, c'était plutôt par camaraderie que par goût.

En vérité, c'était bien dommage qu'il eût été si bon camarade et si mauvais père.

— Je ne comprends pas les gens qui dépensent leur argent malgré eux, dit Polyxène d'un air sombre.

— Il y a des nécessités, ma fille, des occasions, des habitudes. Parbleu ! il aurait été bien venu celui qui, dans ce bon temps-là, fût venu me dire qu'un jour je me nourrirais de tripes ! Moi, je ne l'aurais pas supposé; mais, tu l'as dit, n'en parlons plus.

Ils en parlèrent, ils ne parlèrent guère que de cela pendant le déjeuner. Naturellement la conversation se tenait entre le père et la fille; M. Blouan écoutait, sans beaucoup comprendre. Souvent oublié, il était servi tôt ou tard par Marie-Rose, qui, tout en écoutant de la bouche de son maître la recette pour préparer ces affreuses tripes à la mode de Caen, ne perdait pas le vieillard de vue, et ne le laissait manquer de rien.

A la fin du déjeuner, elle se trouva derrière sa chaise pour le pousser tout doucement vers le siège, placé sous l'âtre, dans lequel elle jeta une poignée de menu bois, qui fournit instantanément une joyeuse flambée.

Lorsque M. de Prévaneau arriva pour prendre, comme toujours, la meilleure place, elle était occupée.

— Prenez celle-ci, Monsieur, dit Marie-Rose en plaçant une chaise derrière lui, vous êtes jeune assez, vous, et votre sang n'est pas encore glacé dans vos veines.

Mais il resta debout, bourrant sa pipe d'un air d'assez méchante humeur.

— Mme Calibel m'a encore demandé ce matin si mam'zelle Marguerite n'écrit pas, dit tout à coup Marie-Rose, qui aidait Polyxène à desservir.

A ce nom, M. Blouan prit son regard et son sourire vagues, son gendre fronça les sourcils, Polyxène se mit à tousser, et son grand œil se baissa.

— Marguerite ne daigne plus nous écrire, dit M. de Prévaneau, qui se décidait enfin à s'asseoir.

La petite tête et la grande paupière de Polyxène se relevèrent.

— Ses plaisirs l'occupent, dit-elle durement.

— Son plaisir ne doit pas être grand, pourtant,

si sa marraine est malade, dit Marie-Rose, intervenant dans la conversation.

— Elle l'a été; mais elle a fait venir le plus grand médecin de Paris. Ces gens riches ne se refusent rien.

— Ce qui ne les empêche pas de mourir tout comme les autres, dit Marie-Rose gaiement.

— Heureusement! murmura Polyxène avec une sorte de rage concentrée. Eh bien, qu'a donc M. Blouan, secouez-le donc, papa; si vous le soufrez dans son imbécilité, il se laissera tomber dans le feu.

— Allons, vieux! allons, cria Charles en laissant tomber son poing sur le genou du vieillard, qui répondit à cet avertissement brutal par un vague sourire et une exclamation : « Marguerite! »

— Il n'y est plus, reprit-il en se retournant vers Polyxène, mais plus du tout!

— Ce n'est pas la première fois que je vous le dis, et vous ne voulez jamais me croire. Un de ces jours il va tomber en enfance tout de bon, et nous entendrons crier : « Marguerite! » toute la journée. Ce sera amusant. Ah! si Marguerite se figure qu'il est agréable d'avoir un être idio devant les yeux, je voudrais bien l'y voir.

M. de Prévaneau jeta un coup d'œil à Marie Rose, et ôta sa pipe de sa bouche pour dire :

— Tu en serais joliment vexée.

— Moi! cria Polyxène qui devint écarlate.

— Oui, toi, mais tu ne l'avoueras jamais Allons, vas-tu bondir pour cela! Commande, fais la maîtresse; pourvu que tu me laisses tranquille, et que tu ne me donnes pas des tripes plus de deux fois par semaine, je ne soufflerai mot.

Le ton de plaisanterie avec lequel il disait ces paroles ne leur ôta pas leurs épines. Le grand œil brillant de Polyxène devint, en un instant, une sorte d'arsenal où s'entassèrent des pensées brûlantes qui ne demandaient qu'à faire explosion. Elle se rapprocha de la cheminée, croisa ses deux grands bras, et attachant sur son père un regard ironique, ardent, furieux :

— Commande, répéta-t-elle d'une voix stridente quand il eut fini, fais la maîtresse! Il est beau, le commandement! Il est agréable d'être la maîtresse là où tout manque, là où il faut regarder à un

centime, rogner sur tout, et ne pas toujours nouer les deux bouts ! Ah ! je serais vexée de voir Marguerite tenir la maison ! Eh bien, qu'elle vienne ! et on verra. Pour moi, j'en ai assez. Je ne vois pas pourquoi je me tuerais à travailler comme je le fais, du premier janvier à la Saint-Sylvestre, pour n'entendre jamais que des reproches, des récriminations. Vous avez beau hocher la tête, voilà, mon père, ce que vous me donnez pour ma peine. Je sais bien que vous allez affirmer le contraire. Vous ne m'avez rien dit, rien reproché ! Oh ! non, tout à l'heure vous ne vous êtes pas plaint des tripes. Oh ! non, c'est de la plaisanterie, et mon nom de Polyphème aussi ! Est-ce que je suis coupable, moi ! Me donnez-vous de l'argent pour avoir des pâtés de perdrix et me suis-je arraché un œil ? C'est trop aussi, et encore on vient me jeter Marguerite à la figure ! Ah ! je le sais bien, elle est douce, elle ! Elle est charmante, elle rit, elle dit des tendresses ! Qu'elle vienne ! qu'elle vienne, et on verra. Pour moi, je ne désire plus qu'une chose, c'est qu'elle commande ici, ce n'est pas moi qui l'en empêcherai, je ne veux plus me mêler de rien, de rien !

Ce rien, énergiquement répété, finit le discours impétueux dont Polyxène n'attendit pas la réplique. Secouant la tête d'un air de défi, elle tourna sur elle-même et quitta la cuisine.

— Allons, bon, la voilà partie ! dit flegmatiquement M. de Prévaneau. Quel caractère, bon Dieu ! quel caractère ! Du piment, du poivre, du sel, de la moutarde, du salpêtre pilés ensemble ! Une sauce diabolique enfin ! Sa mère était moins mauvaise que cela, beaucoup moins. Et pourtant la pauvre fille a du bon; mais il faudrait vivre avec elle la bouche cousue, elle n'entend pas la plaisanterie.

— Charles, dit le vieillard en interrompant ce monologue qu'il ne comprenait pas.

— Eh bien ?

— C'est la marraine de Marguerite qui est malade, ce n'est pas Marguerite, n'est-ce pas ?

— Qu'est-ce que vous nous chantez là ? dit M. de Prévaneau en se levant brusquement, il n'a jamais été question que de la marraine. Marguerite ! Marguerite ! vous n'avez jamais que ce

nom-là sur les lèvres, et Dieu sait de quelles algarades vous me gratifiez par ce radotage insensé! Marguerite est bien où elle est. Rien ne lui manque, elle a de tout à gogo, et je ne demanderais pas mieux que d'être à sa place. Retenez donc votre langue. Rien n'agace Polyxène comme d'entendre parler de sa sœur, qu'elle aime à sa manière. Hum! on dirait qu'elle ne peut pas la souffrir. Vous êtes un vieux rêveur. Ce n'est pas pour dire que je n'aimerais pas autant avoir Marguerite chez moi. Je sais parbleu bien qu'elle est autrement aimable que mon dragon; mais personne ne se soucie de Polyxène, et, il faut le reconnaître, elle nous est bien utile. Qu'est-ce que nous deviendrions sans elle? Elle est bien meilleure cuisinière que Marie-Rose, et, il faut lui rendre cette justice, c'est une fille précieuse pour l'ordre et l'économie. Vous n'avez pas voulu être riche, il faut bien que nous nous passions de Marguerite. Ce n'est pas dans notre ménage qu'on peut dire : « Quand il y en a pour quatre, il y en a pour cinq. » Les tripes elles-mêmes sont toujours justes. Ah! si vous aviez voulu faire comme les autres, avoir l'échine plus souple, monnayer votre bête de science, ne pas jeter vos croyances à la tête des gens qui n'étaient pas dévots, tirer votre épingle du jeu enfin, vous ne seriez pas obligé de laisser votre petite-fille chez des étrangers, et vous auriez personnellement une bonne cave pour vous remonter le système, et vous fortifier la cervelle; mais non, la foi d'ici! la science de là! la conscience par-dessus le marché! Allez, allez, vous pouvez bien vous en vanter, vous n'avez jamais été toute votre vie qu'un pauvre vieux fou.

Sur ces paroles foudroyantes il quitta la cuisine. Le vieillard laissa retomber sa tête sur sa poitrine en murmurant ces derniers mots : Pauvre vieux fou! Sa pensée remonta de vingt-cinq ans en arrière. Il se retrouva à Paris, dans son élégant appartement d'autrefois; il revit devant lui, agenouillé à ses pieds, sollicitant une bénédiction, un être gracieux, délicat, chéri, dont il se séparait volontairement, dont il allait, l'ignorant, faire le malheur. Il regarda longtemps, longtemps, cette pure et charmante fille, si pure et si charmante

sous son long voile flottant de tulle, sous sa blanche couronne de fleurs d'oranger, et des soupirs profonds s'échappèrent de sa pauvre vieille poitrine, et ses mains débiles se tendirent comme pour attirer le fantôme sur son cœur. Ah! c'est ce jour-là qu'il aurait mérité qu'on l'appelât vieux fou. Comment, autour de lui, tout n'avait-il pas pris une voix pour lui dire qu'il sacrifiait son enfant adorée, qu'il lui donnait, pour compagnon de chaîne, un homme qui cachait, sous des dehors brillants, un cœur égoïste, une intelligence vulgaire; un homme avec lequel sa vie, jusque-là si pleine, si rayonnante, ne serait qu'une longue, intime et inconsolable souffrance. C'est en se reportant à ce jour-là qu'il s'appliquait à lui-même cette épithète qui ne le blessait même plus.

Hélas! hélas! ce monde qui l'entourait, et qui connaissait la valeur de son trésor, et qui savait son imprudence, aurait bien dû la lui jeter comme un avertissement en le voyant emmener triomphalement l'angélique victime à l'autel.

Personne n'avait parlé, et pourtant, maintenant, il semblait au pauvre vieillard qu'il avait entendu cette épithète. Oui, l'orgue qui avait joué sous sa fenêtre, les roues criardes de la calèche qui les emportaient, les cloches qui chantaient dans l'air, toute voix, tout son, tout bruit, avaient certainement, ce jour-là, ou jeté, ou chanté, ou murmuré à son oreille ces deux mots : Vieux fou! vieux fou!

II

RIE-ROSE

Les petites altercations étaient fréquentes entre Polyxène et son père, mais elles n'étaient jamais suivies d'aucune explication. Ils se connaissaient et ils s'acceptaient ainsi.

Quand Polyxène avait eu tort, ou qu'elle s'était laissé emporter trop loin, une petite attention témoignait de sa part le retour à de meilleurs sentiments. M. de Prévaneau attendait cette compensation, comprenait ce muet langage, pardonnait magnanimement, et, pendant deux jours, le père et la fille, se faisant des concessions mutuelles, s'entendaient comme larrons en foire.

— Il y aura ce soir un plat du goût de Monsieur, avait pensé Marie-Rose en voyant Polyxène mettre son chapeau et son châle pour sortir.

C'était une drôle de fille que Marie-Rose. Elle taquinait son maître, elle ne se gênait pas pour dire qu'elle refuserait d'aller au paradis si elle devait seulement y entendre la voix de sa maîtresse, et pourtant, forte, vaillante et habile comme elle l'était, elle n'avait jamais accepté les places avantageuses qui lui avaient été offertes.

— Marie-Rose nous est très attachée, disait M. de Prévaneau en se rengorgeant; je l'ai prise gamine et j'ai bien fait, car ce n'est pas par intérêt qu'elle nous sert, mais bien par dévouement.

Et quand Marie-Rose entendait cela, elle souriait finement, et vous eussiez surpris son regard qui allait chercher dans l'ombre de la chaise de bois le pauvre vieux dont il n'était pas seulement fait mention.

Ce pauvre vieux ! n'était-ce pas lui qui, un jour, dans ses courses de géologue à travers la forêt de Loudéac, s'était arrêté, tout chargé de plantes, d'herbes et de cailloux, dans la misérable hutte d'un pauvre sabotier malade ?

N'était-ce pas lui qui avait ouvert généreusement sa bourse pour que les remèdes indiqués par le médecin vinssent rendre la santé au père de famille ? N'était-ce pas lui qui, en voyant la profonde misère et la profonde honnêteté des pauvres gens, avait dit, en caressant la joue veloutée d'une blonde fillette de onze ans qui mangeait beaucoup et qui ne gagnait rien : « Vous devriez la mettre en condition, ce serait une bouche de moins à nourrir » ? N'était-ce pas lui qui, la sachant refusée partout comme pâtoure, l'avait prise un jour par la main et l'avait naïvement conduite chez sa fille dans ses haillons, dans sa sauvagerie ? N'était-ce pas lui qui avait déclaré

à son gendre, qui demandait qu'on renvoyât bien vite cette petite vermine-là, qu'à un titre ou à un autre elle passerait au moins tout l'hiver sous son toit ?

C'était lui; et Marie-Rose, devenue grande et vigoureuse, ne l'avait pas oublié.

Elle aimait à se rappeler le jour où il lui était apparu, si beau, si doux, si vénérable; le jour où il avait parlé de lui faire gagner sa vie, ce qui vraiment avait fait battre son brave petit cœur, le jour où il l'avait emmenée si sale, si déguenillée, et emmenée par la main, comme son enfant, sans vouloir même permettre qu'elle prît dans son tablier troué les gros cailloux qui alourdissaient les poches du vieillard, le jour enfin où il l'avait présentée à une jolie femme blanche, triste, frêle, qui tenait un joli enfant rose dans ses bras et qui avait souri bien gracieusement à la pauvrette, tout en disant : « Bon père, quelle servante vous m'amenez là ! »

Marie-Rose était donc restée cet hiver-là et bien d'autres saisons, et voilà que le pauvre vieux fou s'était ménagé dans sa folie un vrai soutien pour sa vieillesse dans cette petite Rose sauvage, qui servait M. de Prévaneau pour soixante francs par an, six aunes de toile et deux paires de sabots. Sa famille s'était d'abord dispersée, puis éteinte, et elle avait tant aimé dans cette maison ! Le pauvre vieux d'abord, puis sa fille, puis sa petite-fille. Ce que la jeune femme triste et frêle n'avait jamais trouvé chez son mari, qui avait eu toujours la prétention et, il faut le dire, la presque volonté de la rendre heureuse, elle l'avait rencontré chez l'enfant de la hutte. La tendresse intelligente et délicate, le dévouement joyeux, la droiture native, tout y était. Aussi, quand elle se sentit définitivement mourir, ce fut Marie-Rose qu'elle appela, et ce fut dans ce cœur humble mais fidèle, qu'elle exhala ses suprêmes désirs.

— Marie-Rose, lui avait-elle dit, tu as de la foi, tu sais que la mort n'est que la fin d'une épreuve, d'un exil. Je vais mourir et je laisse à la garde de Dieu un vieillard et un enfant, et aussi à ta garde, Marie-Rose. Je prévois clairement ce qui va arriver. Moi partie, Charles continuera les spéculations et les folies qu'il croit me cacher : il sera

pauvre avant dix ans, car on lui a tout abandonné. Que deviendront mon pauvre vieux père, ma chère petite fille? Polyxène n'est pas bonne, et elle ne les aime pas. Dans dix ans elle sera cependant à la tête de la maison. Je serais moins désolée, moins troublée, si je pensais que, quoi qu'il arrive, tu ne les quitteras pas.

Marie-Rose s'y était solennellement engagée et n'avait pas manqué à sa parole. Pour la faire rire et montrer toutes ses belles dents blanches, il n'y avait qu'à lui parler d'aller gagner quatre cents francs par an à Paris.

— Je suis bien chez les Prévaneau, j'y reste, disait-elle. J'ai chez eux pour plus de quatre cents francs de contentement par an.

Elle avait d'ailleurs si bon caractère, cette brave Marie-Rose, qu'à part la passion qu'elle éprouvait pour son vieux maître, elle supportait parfaitement l'autre; que, tout en idolâtrant Marguerite, l'enfant de sa douce maîtresse, elle était très serviable pour la sombre Polyxène, qui lui portait une affection d'habitude semblable à celle qu'éprouve un malade pour le plus adroit de ses infirmiers, ou un chef d'atelier pour le plus habile de ses ouvriers, ou un chasseur pour le mieux dressé de ses chiens. Polyxène se sentait si peu aimée, que l'espèce d'attachement que témoignait Marie-Rose pour sa maison la touchait quelque peu. Elle sentait le besoin d'avoir sous son triste toit cette femme dont la bonne humeur semblait inaltérable et la gaieté inépuisable. Aussi faisait-elle des concessions. Elle lui permettait de soigner le pauvre vieux, de prendre ses intérêts en main, de lui adresser, à elle Polyxène, des observations à propos de tout. Ces observations un peu crues ne la choquaient pas trop, venant de la dévouée créature qui mangeait gaiement en silence son pain sec, et qui marchandait pendant une heure sur un poisson, sous le prétexte que cela lui aiguisait l'esprit et lui affilait la langue de se chamailler avec les effrontées de la halle.

La petite scène du matin eut ses suites ordinaires. Quand Polyxène rentra, elle tenait à la main un paquet long et mince, qu'elle déposa avec précaution sur la table de la cuisine.

— Bon! du macaroni, M. Blouan sera bien aise,

dit Marie-Rose, dont les yeux vifs avaient transpercé le grossier papier gris de part en part.

— Je le fais pour papa, repartit aigrement Polyxène.

— Sans doute, Mam'zelle, puisque vous l'avez malmené, il faudra bien lui donner quelque douceur. Je ne dis pas que ça ne soit pas bien; mais vous avez le cœur plus dur qu'une roche de ne pas aimer à faire d'une pierre deux coups, en pensant à faire plaisir au meilleur homme que la terre ait porté.

— M. Blouan ne m'est rien, Marie-Rose, repartit Polyxène, non sans dédain.

— Mais mam'zelle Marguerite vous est bien quelque chose, et c'est son grand-père à elle. Sans compter que le bien du pauvre vieux n'a jamais été de trop dans la maison. Allons, allons, mam'zelle Polyxène, ne faites pas tant que ça le hérisson et apprenez à supporter les anciens, les jeunes, plus tard, vous le rendront.

Polyxène répondit impétueusement qu'elle espérait n'avoir jamais besoin de la sympathie de personne, et pria Marie-Rose de la laisser faire son macaroni en paix. Le silence s'établit en conséquence dans la cuisine, mais non le repos. En cuisine comme en autre chose, Polyxène ne gardait aucune mesure. Elle se hâtait, s'essoufflait, se brûlait, s'agitait surtout trois fois plus qu'il n'était nécessaire. Quand elle parut auprès du grand fauteuil de bois pour annoncer que le dîner était servi, le bon vieillard, la voyant si rouge, si échauffée, demanda d'un air inquiet :

— Qu'y a-t-il donc, Polyxène?

— Comment! ce qu'il y a? riposta-t-elle. A quoi voyez-vous qu'il y a quelque chose? Venez bien vite dîner, six heures sont sonnées, et papa aime à vous trouver tout installé à table.

Il obéit docilement et la suivit dans la salle à manger. A la porte, il rencontra Marie-Rose, qui, sachant que le parquet ciré serait un peu glissant pour les pieds incertains du vieillard, s'était postée là pour le saisir au passage.

L'ayant conduit à sa place et fait asseoir, elle alla chercher le potage, assurée qu'elle était de retrouver son maître, six heures étant sonnées.

Mais il n'était point là quand elle revint avec

la soupière fumante, et cette inexactitude dérogeait tellement aux habitudes de M. de Prévaneau, qu'elle demeura bouche béante, regardant sa place vide.

— Il y a bien des années que je n'ai pas vu Monsieur hors de cette chaise, l'heure du dîner sonnée, dit-elle. Qu'est-ce qu'il faut faire, Mademoiselle?

— Mettre la soupière sur de la cendre chaude. Papa ne peut pas tarder, ça ne lui arrive jamais, et il prévient toujours quand il dîne en ville.

Il y eut un quart d'heure d'attente. Polyxène s'asseyait, se levait, courait à la fenêtre, à la cuisine, bourdonnait comme une mouche prisonnière. Sa surprise avait dégénéré en mécontentement, puis en crainte, puis en fureur : le... son... macaroni serait perdu.

Devant ce désastre suprême toute autre inquiétude était vaine.

Enfin, enfin le pas connu, la toux connue, se firent entendre dans le corridor. Polyxène frappa son verre de la lame de son couteau, et, joignant sa voix âpre à la voix argentine du cristal, elle cria : « Marie-Rose! » puis, se retournant vers son père, elle lui adressa cette phrase, où se fondaient ses rancunes, son repentir, ses désirs de réconciliation :

— Vous qui êtes toujours si exact, il faut que vous n'arriviez pas à l'heure, juste le jour où il y a un dîner de votre goût.

— Est-il de mon goût? répondit de Prévaneau, qui déposait dans un coin sa canne et son chapeau; tant mieux, car j'ai besoin de me refaire. Ma parole d'honneur, je suis tout ébranlé, c'est si imprévu. Polyxène, sais-tu que ta tante est morte?

La tante de Polyxène était sa propre sœur à lui; mais cette manière de parler était passée dans ses habitudes.

— Morte! répéta Polyxène, stupéfaite.

— Oui. Voici quelques lignes de Marguerite, dont le silence me paraissait si inexplicable. Mais nous lirons cela après le potage. Cette émotion m'a creusé l'estomac; j'ai une faim canine.

Il s'assit en prononçant ces paroles, et Polyxène servit le potage. Sa main, ordinairement si sûre,

tremblait. Pas une larme ne mouillait pourtant son grand œil sombre; mais il y avait au fond un chaos d'expressions diverses qui se fondirent peu à peu en cette demande unique, qu'elle formulait involontairement, rien qu'en attachant fixement ce grand œil troublé, inquiet, sur le pauvre vieillard affaissé qui mangeait silencieusement en face d'elle :

— Marguerite va-t-elle revenir?

III

APRÈS LE POTAGE

— Voyons maintenant ce que m'écrit Marguerite, dit M. de Prévaneau, son potage mangé; j'ai lu sa lettre en courant... où donc l'ai-je mise? Ah! la voici, elle est courte.

Il déplia un papier et lut tout haut ce qui suit :

Cher père,

J'ai la douleur de t'annoncer que ma bonne tante a été, au milieu d'une apparence de mieux, saisie par un nouvel accès de fièvre, et qu'elle a succombé hier.

On presse beaucoup les dernières cérémonies à cause de l'état de décomposition où ses nombreuses infirmités mettent son corps, et je doute que tu puisses arriver à temps pour l'enterrement. Dans tous les cas sois assez bon pour partir tout de suite. Mon cousin est ici, et je devrais avoir quitté Rennes. Mais j'ai été bouleversée, j'ai laissé passer l'heure du courrier et j'aurais craint de vous effrayer en vous envoyant une dépêche. Je me tiendrai prête à repartir avec toi. J'étais bien heureuse chez ma bonne tante, mais je suis enchantée de me rapprocher de vous. J'embrasse tendrement mon cher grand-père, Polyxène, Marie-Rose, et toi, cher père, de tout mon cœur.

MARGUERITE.

Le vieillard, Polyxène et Marie-Rose, qui se tenait debout dans l'étroit corridor, avaient écouté, haletants, la lecture de cette simple lettre.

— Marga revient ! s'écria M. Blouan, recouvrant le premier la parole, est-ce possible ?

— Cette joie-là nous arrive dans un deuil, monsieur Blouan, dit Polyxène d'un air courroucé. On dirait vraiment que vous oubliez que Mme de Nédonville était la sœur de papa.

— Oh ! pardon, Charles, fit l'excellent vieillard en tendant une main tremblante vers son gendre, je ne voudrais pas que l'expression de ma joie pût blesser personne. Croyez bien que je comprends vos regrets.

Ce geste, ces paroles, l'accent ému avec lequel elles furent prononcées, rappelèrent M. de Prévaneau à lui-même, et il se mit à essuyer d'un air soudainement assombri ses longues moustaches.

Mais, reprenant bientôt le dessus :

— C'était vraiment une bonne fille que cette pauvre Henriette, dit-il, et je ne sais pourquoi il n'y a jamais eu de sympathie entre nous. Son mari d'abord, puis ses fils, l'avaient évidemment indisposée contre moi : elle ne m'a jamais appuyé de son crédit et de sa fortune comme elle aurait dû le faire. Sais-tu, Polyxène, que, grâce à mon retard involontaire, ton macaroni a très bonne mine ! Le dessus est tout à fait croustillant. Ordinairement tu ne le cuis pas assez, ma fille. La mère de Marguerite excellait dans la confection des plats étrangers. Ses *plums-puddings* étaient excellents, et son macaroni exquis. Vous le rappelez-vous, père Blouan ? Elle n'aimait pas la cuisine, ma pauvre femme; mais, quand elle s'y mettait, c'était à s'en lécher les doigts.

Cela vaut vraiment bien la peine d'avoir été un trésor de petite femme pour en arriver à inspirer de pareils regrets ! Mais, si les souvenirs de M. de Prévaneau semblaient s'exhaler du plat de macaroni, dont la croûte dorée s'agitait par l'effet des dernières convulsions intérieures, il s'exhala du cœur flétri du pauvre vieux et du cœur chaud de la servante fidèle une pensée aimante, attendrie, qui monta comme un parfum vers la chère âme absente, vers la douce femme frêle et triste dont on invoquait le souvenir.

— Que comptez-vous faire, papa? demanda Polyxène, qui ne mangeait que du bout des lèvres.

— Mais il me semble qu'il n'y a qu'une chose à faire : prendre ce soir la voiture pour Loudéac.

— Vous n'en pourrez plus demain matin.

— Que veux-tu, je ne puis laisser ma fille plus longtemps sous la protection de milord Robert, ce fat, mon détestable neveu. Ce ne serait point du tout convenable. Il me faut donc faire cette dépense et prendre cette fatigue. De toute façon, cette pauvre Henriette est morte trop tôt. Voilà toutes mes espérances à vau-l'eau.

— Quelles espérances, papa?

— Elle m'avait promis de doter Marguerite et de la marier; elle meurt sans avoir fait ni l'un ni l'autre. Ni l'un ni l'autre est peut-être trop dire, et Marguerite me paraît bien cachottière. Sa tante a dû penser à elle dans son testament.

— Mme de Nédonville a deux enfants, dit Polyxène, dont une flamme jalouse traversa l'œil immense.

— Et quand elle en aurait six, elle était assez riche pour se montrer une fois généreuse envers nous. Enfin, je saurai la chose après-demain, et je veux espérer jusque-là, car si Marguerite n'apporte ici que sa personne, nous serons bien à court.

— Nous mourrons de faim ensemble, grommela Polyxène avec un sourire sinistre.

— Mam'zelle Polyxène, il y aura toujours bien du pain pour tous, et il sera meilleur, mangé de compagnie, dit gaiement Marie-Rose qui desservait.

— Sans doute, ajouta M. de Prévaneau, et Polyxène est une vraie chouette avec ses prédictions. Personne ne sait encore ce qui s'est passé là-bas; mais enfin Mme de Nédonville est morte et Marguerite revient, voilà ce qu'on ne peut empêcher. Elle va, du reste, nous égayer un peu, ce qui ne sera pas de trop vraiment, nous commençons à devenir un peu comme des bonnets de nuit, dans cette maison.

— C'est ça, Monsieur, s'écria Marie-Rose, on l'entendra chanter du matin au soir, comme un oiseau du bon Dieu, et rire comme une petite folle qu'elle est. Notre cœur à tous en sera réjoui. Le

vôtre aussi, mam'zelle Polyxène, cela vous sera bien agréable, vraiment, de n'être plus toute seule comme un chat-huant.

— Ma compagnie est si peu agréable ! murmura Polyxène.

— Dame ! Mam'zelle, à qui la faute ?

— Oh ! à moi, je le sais bien; mais, si je veux être ainsi, cela ne regarde personne.

Elle prit un air hautain en regardant Marie-Rose, et demanda :

— Les bottes de voyage de papa sont-elles propres ?

— Surtout, Marie-Rose, n'oublie pas mes éperons, commanda M. de Prévaneau.

— Des éperons pour aller à un enterrement ! dit Polyxène ironiquement.

— Oui, des éperons. Tu aimes à faire à ta tête, ma fille, laisse-moi faire à la mienne.

Cette petite mercuriale finit le souper et la conversation. Le temps qui s'écoula ensuite fut absorbé par les préparatifs du départ. Un peu avant huit heures, M. de Prévaneau embrassa Polyxène, secoua la main du vieux père Blouan, donna une tape d'amitié sur l'épaule robuste de Marie-Rose, et sortit, sa valise sous le bras. Polyxène demeura assise dans l'embrasure de la salle à manger et appuya son front dans ses mains. A travers ses doigts blancs, on voyait briller son grand œil fixe. Plaignez-la, oh ! plaignez-là. Elle sent la morsure du serpent, l'attaque de ce vautour pour lequel renait toujours le cœur que son bec ardent déchire, l'amère, la cruelle jalousie.

Marie-Rose rangeait l'appartement, tout en lançant vers sa maîtresse des coups d'œil qui ne manquaient pas de malice. Le rangement fini, elle s'approcha de M. Blouan, qui paraissait pétrifié par la joie sur sa chaise.

— Vous avez l'air bien enfroiduré, Monsieur, dit-elle assez haut pour que Polyxène l'entendît; venez dans ma cuisine, je remuerai les cendres pour vous chauffer les pieds.

Il leva sur elle ses yeux paisibles et intelligents et la suivit dans la cuisine. Elle tourna commodément le fauteuil de paille, remua les cendres, rapprocha deux tisons, souffla dessus, alla fermer

la porte sans bruit, et, revenant s'agenouiller devant lui sur la pierre du foyer :

— Monsieur, Monsieur, dit-elle d'une voix basse et profonde, Monsieur, elle revient, mam'zelle Marguerite, la fille à Madame ! Jésus ! la tête m'en tourne de joie.

— Et à moi donc ! fit le vieillard affectueusement penché vers elle. Ma petite Marga ! Oh ! mon Dieu, ajouta-t-il en joignant les mains, j'avais toujours désiré ne pas mourir sans vivre un peu avec elle, vous m'exaucez enfin, et ce n'est pas par ma volonté qu'elle revient. Non, non, je n'ai pas agi avec égoïsme. Marie-Rose, je disais toujours : son bonheur avant tout.

— Et le bon Dieu vous a exaucé, saint homme que vous êtes, dit impétueusement Marie-Rose, qui se leva et l'embrassa.

Oui, vraiment, elle l'embrassa. Elle enveloppa dans ses bras la grande redingote bleu de roi, elle posa deux fois sa joue fraîche contre les tempes pâles et flétries du vieilllard, avec le respect affectueux et naïf avec lequel elle avait embrassé, un jour de pèlerinage, le buste d'argent de saint Mathurin de Moncontour.

Cela fait, elle s'étonna elle-même de sa hardiesse, et, reprenant sur la pierre du foyer son humble attitude :

— Pardon, Monsieur, dit-elle; mais, voyez-vous, je suis dépassée. Avoir fait son sacrifice, bien à contre-cœur, mais enfin l'avoir fait, et voir que la Providence dérange d'un coup le beau projet qui nous enlevait quasi pour toujours votre Marga, c'est à s'en pâmer de bonheur. Si seulement nous étions un brin plus riches ! ajouta-t-elle en regardant d'un air tristement pensif les deux tisons qui se consumaient comme à regret, mélancoliquement appuyés l'un sur l'autre.

Elle poussa un gros, un bien gros soupir, et elle ajouta :

— Voilà l'agacement. Ici, mam'zelle Marguerite manquera de tout, et plus tard aura-t-elle seulement de quoi vivre comme une demoiselle de son rang ?

La main du vieillard se posa sur l'épaule de Marie-Rose par un geste si vif, qu'elle en tressaillit.

— Plus tard, dit-il d'une voix vibrante, plus tard elle sera riche, Marie-Rose.

— Est-ce possible, Monsieur? s'écria Marie-Rose en écarquillant les yeux.

— Elle sera très riche.

— Mais par où donc, Monsieur? Tout le monde sait que M. de Prévaneau a dévoré sa fortune et celle de Madame. Ah! elle doit hériter peut-être. M. de Prévaneau a droit à tant d'héritages, à ce qu'il dit du moins.

— Non, non, il ne s'agit pas d'héritage, du moins comme tu l'entends. Marguerite sera riche par moi, par les terrains que j'ai achetés, par les mines d'argent et de plomb qu'ils recèlent. C'est par moi, par moi seul, que ma petite-fille sera riche, très riche.

La physionomie radieuse de Marie-Rose s'était assombrie dès les premiers mots qu'avait prononcés le vieillard; elle jeta sur lui un regard plein de compassion.

— Allons, bon! Monsieur, dit-elle d'un ton de doux reproche, cela valait bien la peine de me mettre l'eau à la bouche. Il a été assez parlé de ces drôles de mines-là, pour que je sache bien qu'elles n'existent que dans votre tête, et aussi dans votre bon cœur, ajouta-t-elle bien vite.

— Tu crois cela, Marie-Rose, dit le vieillard dont les yeux scintillaient étrangement sous ses épais sourcils blancs, tu crois cela parce que tu entends rire du pauvre vieux savant, du pauvre vieux rêveur. Ah! si j'avais su garder ma fortune, on ne rirait pas tant de moi, j'aurais pu faire commencer les fouilles, et aujourd'hui je ne te dirais pas : « Marga sera riche! » car elle le serait.

— Hélas! pensait Marie-Rose, il était donc dit que le bien de la pauvre Marga aurait été fondu d'une manière ou d'une autre!

— Tu ne me crois pas? reprit le vieillard en se levant. Viens avec moi, tu vas peut-être me comprendre.

Et sa main tremblante saisit le chandelier.

— Un instant, Monsieur, dit Marie-Rose vivement, j'entends mam'zelle Polyxène qui remonte dans sa chambre, et elle nous mangerait, seulement à cause de la chandelle; attendez un instant.

Il attendit, mais avec une impatience évidente,

et quand Marie-Rose, qui prêtait l'oreille, se leva, comme pour lui dire : « Partons ! » il la précéda d'un pas vif, qui ne lui était pas habituel.

Arrivé dans le Trou-au-Cailloux, il marcha vers la table massive, et, tirant à lui une grande carte couverte de rayures, de points, de figures géométriques :

— Voici le plan des terrains argentifères, dit-il.

Les yeux bleus de Marie-Rose se promenèrent complaisamment sur le savant barbouillage.

— Un plan, ça, Monsieur ? dit-elle.

— Oui, un plan qui m'a coûté des méditations, des veilles, des fatigues intellectuelles dont tu n'as pas l'idée, ma brave fille. Enfin, qu'importe ! j'ai réussi, je sais que j'ai à peu près réussi, il ne me manque plus que quelques renseignements pour arriver à la certitude. Voilà une carte que je ne donnerais pas pour cent mille francs.

— Si, moi ! s'écria Marie-Rose, et tout à l'heure encore !

— Oh ! toi, tu la donnerais bien pour cent sous. Fais donc attention, ne la chiffonne pas ainsi, fais-la glisser. Bien; maintenant mets le coffret sur la table.

Une sorte de petit coffre en bois, garni de fer aux encoignures, était placé sous la table; il servait en quelque sorte de tabouret au vieillard.

Marie-Rose le souleva en s'étonnant de son poids et le posa sur la table. M. Blouan avait pris une clef dans la poche de son gilet, il ouvrit le coffret dans lequel les yeux de Marie-Rose aperçurent un tas de pierres noirâtres et pourtant scintillantes de différente grosseur.

Il en prit une, et, la plaçant contre la flamme de la chandelle :

— Qu'est-ce que ceci ? demanda-t-il.

— Notre-Dame ! ce charbon-là reluit comme de l'argent ! s'écria Marie-Rose.

Les joues du vieillard s'empourprèrent.

— De l'argent ! répéta-t-il d'une voix stridente, il en est pétri. Ce minerai vaut tout le minerai de Poullaouen et du Huelgoat. Comprends-tu maintenant ? Le jour où les fouilles seront commencées, les puits creusés, les galeries établies, le jour où l'on courra en wagon sous les Landes-aux-Moines, ce jour-là Marguerite sera riche, très riche.

Il laissa tomber son front entre ses mains et ajouta :

— Je ne voudrais pas mourir avant de voir cela.

— Monsieur, si ça doit arriver, le bon Dieu permettra bien que ce soit de votre vivant, dit Marie-Rose avec une émotion involontaire.

Elle prit le morceau de minerai, le soupesa, en fit miroiter les facettes.

— C'est pourtant vrai que ce morceau de charbon est tout argenté, Monsieur, dit-elle. Qu'est-ce donc qui vous empêche de tirer l'argent qui est dedans ?

— Cela n'est pas si facile que tu le penses, ma fille. Avant d'en venir là il faut d'abord que je découvre l'endroit exact où ont été tentées les anciennes fouilles et où se trouve évidemment un filon très riche; il faut de plus qu'une compagnie industrielle consente à tenter l'entreprise. Pour moi, le succès n'est pas douteux, et j'ai bon espoir que je trouverai l'un et l'autre.

— L'espoir soutient, Monsieur; c'est vraiment une belle chose que le bon Dieu nous a donnée là. Mais, en attendant qu'on fouille et qu'on creuse la Lande-aux-Moines, allez vous coucher. Il ne nous reste guère de chandelle, et pour moi, je n'ai plus qu'à regagner mon lit à tâtons. Bonsoir, Monsieur, bonne nuit; emportez le chandelier et laissez-moi fermer ça.

Elle ferma le petit coffret, le replaça sous la table et se détourna pour souhaiter de nouveau le bonsoir au vieillard; mais elle l'aperçut à genoux, sa tête blanche inclinée devant le Christ, dont la belle figure divinement souffrante se trouvait seule en lumière. Ne voulant pas troubler son recueillement, elle sortit en silence du Trou-aux-Cailloux.

Tout en gravissant à tâtons l'étroit escalier, elle se parlait à elle-même :

— Quel drôle de bon vieux maître j'ai là ! murmurait-elle. Il m'a donné tout à l'heure la chair de poule. Oui, bonnement, quand il m'a montré son charbon qui brillait quasiment autant que ses yeux, j'aurais juré qu'il disait vrai et que les Landes allaient enrichir Marga. Ma parole ! tout le monde rêvasse en cette pauvre vie, et mon vieux maître plus que personne. Monsieur et Mam'zelle Polyxène auraient bien ri s'ils m'avaient vue tout à l'heure, ils se seraient joliment moqués de moi.

Après tout, si c'est sa manie à lui de croire qu'il y a des tas d'argent au fond de la Lande-aux-Moines ! Monsieur a bien la sienne logée au fond de sa cervelle, et mam'zelle Polyxène la sienne logée au fond de son cœur. Les héritages de Monsieur et les mariages de Mam'zelle n'arriveront pas plus vite que les mines d'argent, probablement. Sans doute, mais je ne crois plus aux héritages ni aux mariages, et tout à l'heure j'aurais cru aux mines d'argent, oui, ma fine conscience ! comme à l'Evangile. Nous nous affolons tous dans cette maison-ci, que c'est une bénédiction !

Un frais éclat de rire mal étouffé finit ce monologue, juste au moment où Marie-Rose, ayant monté ses deux étages, ouvrait dans les ténèbres la porte de son petit réduit.

IV

MARGA

Une des jouissances intimes de M. de Prévaneau était d'entendre résonner ses éperons argentés aux fins talons de ses bottes. Après le bonheur suprême de tenir une belle pipe entre ses dents ou une queue de billard entre ses doigts, rien ne lui causait une satisfaction aussi vaniteuse que ce cliquetis imperceptible pour d'autres oreilles que pour les siennes. On peut dire qu'il était pour lui la plus harmonieuse des musiques, et nous le retrouvons l'écoutant involontairement, tout en arpentant le grand salon aux lambris sonores où il vient d'être introduit et où il avait vu se mouvoir celle qui n'était plus.

Il y a bien des souvenirs et souvent bien des larmes dans le seul aspect d'un appartement dont l'habitant est allé vivre ailleurs. Cet appartement, autrefois banal, devient une sorte de sanctuaire

dans lequel on ose à peine marcher. Non seulement tout ce qui se voit, mais tout ce qui se touche, tout ce qui s'entend, rappelle la chère forme évanouie. Ce fauteuil! ce rideau! cette porte! ce crayon! ce livre! cette fleur! Et quand on a purement, fortement aimé, comme le cœur se rebrise! quel voile de pleurs s'étend sur les yeux! avec quel accent on murmure le nom chéri! quels rappels déchirants, passionnés, s'élancent vers l'être absent, dont on constate, hélas! l'absence! Elle s'asseyait là! elle pensait là! elle apparaissait là! elle travaillait là! elle vivait là! Où donc est-elle! Question poignante qui vous renverse de nouveau dans la poussière.

M. de Prévaneau ne sentit pas passer sur son âme, ne fût-ce qu'une seconde, ce souffle d'agonie : il se portait si bien de corps et de cœur! Quand il eut fait sonner ses éperons sur le parquet pendant une dizaine de minutes, il s'imagina de trouver qu'on le traitait fort cavalièrement en le faisant attendre, et prit un air très majestueux quand la porte du salon s'ouvrit.

— Que désire Monsieur? demanda un domestique.

— Comment, ce que je désire! Ah! çà, mais on ne me connaît donc plus dans cette maison? Je me suis pourtant nommé à la porte.

— Précisément la femme de chambre n'a pas saisi le nom de Monsieur, ni ce qu'il désire.

— Mais je désire voir ma fille, parbleu!

— Ah! pardon, cher père, c'est vous? dit une voix très harmonieuse.

Une ombre légère, une ombre de femme, apparut dans l'obscur corridor derrière le domestique et vint se jeter dans les bras de M. de Prévaneau.

Quelle ravissante créature était cette ombre! Grande de taille, parfaitement élégante de formes, gracieuse de physionomie, de mouvements, de maintien, elle ressemblait physiquement et trait pour trait à M. de Prévaneau. C'était sa fille, cela se devinait tout de suite. Il avait été charmant, elle était très jolie, et il était vraiment bien naturel qu'elle lui ressemblât. Mais lui ressemblait-elle complètement? Parce que Marguerite avait une jolie tête bien posée sur un cou flexible, une taille souple et svelte, de brillants cheveux châ-

tains tout frisés, de beaux yeux d'un bleu de pervenche, un nez délicat, une bouche bien dessinée, un teint de rose blanche, ressemblait-elle donc tout à fait à son père?

Non. A l'examen c'étaient deux étrangers, parce que, chez eux, l'âme était profondément dissemblable. Or, ce n'est pas la forme des yeux qui donne la vraie, la saisissante ressemblance, c'est l'expression du regard, car c'est la seule expression du regard qui rend la vie.

M. de Prévaneau n'aurait jamais supposé cela, mais sa fille Marguerite ne lui ressemblait pas longtemps. Elle ressemblait, personne n'eût osé le dire, elle ressemblait comme une goutte d'eau ressemble à une goutte d'eau, au pauvre vieux qui vivotait à la garde de Dieu et sous la protection de Marie-Rose, entre ses cartes et ses cailloux. Par exemple elle lui ressemblait étrangement, à lui. Son attitude était son attitude, son geste était son geste, son sourire était son sourire, son jeune regard était son regard. Quel regard elle avait, cette charmante Marga! Un regard candide, profond, doux, qui semblait cueillir en ceux qu'elle regardait ce qu'ils avaient de bon, d'intelligent, de pur. Ce suave regard passait sur les âmes comme une caresse. On ne s'en rendait pas toujours compte, mais on se sentait heureux d'être regardé par ces deux beaux yeux limpides, lumineux, aimants, qui donnaient si ouvertement leur lumière, leur douceur, leur admirable limpidité.

— Grand-père va bien? Polyxène aussi? et Marie-Rose? demanda Marguerite une main posée sur l'épaule de M. de Prévaneau.

— Oui, répondit-il, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Il jeta un regard circulaire autour de lui, et, entraînant Marguerite dans un coin du salon, il la regarda entre les deux yeux et dit à demi-voix :

— Ta tante t'a-t-elle fait un legs?

Le sourire de Marguerite s'effaça et elle pencha la tête comme une fleur qui vient de sentir l'âpre caresse, la rude atteinte de la bise du nord.

— Eh bien, eh bien, reprit M. de Prévaneau, qui comprit son silence et sa pâleur, vas-tu faire du sentiment? Tout le monde sait que la pauvre Henriette n'était pas toujours commode.

— Mon père, elle a été bonne pour nous, dit Marguerite avec émotion.

— Sans doute, mais enfin a-t-elle pensé à toi? Elle avait beaucoup promis dans le temps.

— Oui, mais c'était à la condition que je ne l'eusse pas quittée, et il y a deux ans à peine que nous vivions ensemble.

— Quant à cela, il n'y a pas de ta faute, ma fille.

— Ni de la sienne, mon père. Je reste même persuadée qu'elle ne m'aurait pas oubliée si elle n'avait pas été enlevée aussi vite.

— Ainsi elle ne t'a rien laissé? rien?

— Ah! si.

— Ah! allons, parle donc.

— Elle m'a donné son portrait.

— Peuh! la miniature entourée de perles.

— Non, celle-là revient de droit à ses enfants, c'est un bijou de famille; l'autre, le portrait à l'huile.

— Bon! une grande diablesse de toile qui n'a aucune valeur. On a bien raison de dire qu'il ne faut compter sur personne.

— Cher père, ma tante me devait-elle davantage, dit Marguerite tristement, et n'a-t-elle pas largement payé sa dette envers sa nièce pauvre? C'est à elle que je dois mon éducation au Sacré-Cœur, et, depuis que j'en suis sortie, sa maison a été la mienne. N'est-ce donc rien que tout cela, et que lui avons-nous donné, nous?

— Tu es satisfaite, n'en parlons plus; je ne parle que dans ton intérêt. Pour moi, je suis fait au guignon, et je m'aperçois que mes enfants n'auront pas plus de bonheur que leur père. Et encore on viendra me parler de la Providence!

Le malheureux! il avait compté parmi les mieux partagés, il avait eu tous les avantages à la portée de sa main, il avait, par son égoïsme et comme à plaisir, gâté la plus facile des destinées, et il osait accuser la Providence.

Comme il la prenait ainsi à partie, on frappa à la porte et le domestique se représenta.

— Monsieur Robert prie Monsieur et Mademoiselle de passer dans la chambre de Madame, dit-il.

Marguerite regarda son père.

— Nous y allons, nous y allons, dit celui-ci avec la plus superbe indifférence.

Et la porte s'était refermée.

— Est-il toujours aussi fat, ce beau Robert? dit-il dédaigneusement.

— Vous allez le voir, mon père, répondit simplement Marguerite.

— Je suppose qu'il va nous engager à dîner; resterons-nous?

— Oh non! je vous en prie, dit-elle vivement; quittons Rennes le plus tôt possible. Je suis prête, toute prête, et, vous le comprenez, j'ai hâte de sortir de cette maison vide, j'ai hâte de me retrouver chez nous, ajouta-t-elle avec sentiment.

— Distinguons : quand veux-tu partir?

— Tout de suite.

— Tout de suite est bon à dire. Il faudra bien attendre le train de onze heures.

— C'est vrai.

— Donc, il nous faudra déjeuner.

— Certainement. Robert ne manquera pas de faire avancer l'heure de son déjeuner, sachant que nous partons ce matin. Ce que je veux, c'est de ne pas accepter de dîner. Il y a ce soir une réunion de famille, et on vous engagera certainement à rester.

— Mais, si j'étais nécessaire?

— En aucune façon, cher père, mes cousins sont plus que majeurs, il n'y a rien à faire. Je vous en prie, partons. Accepter ce dîner serait nous forcer à voyager de nuit. A quoi bon?

— Tu l'as décidé, c'est bien, n'en parlons plus, et allons voir ce que nous veut Sa Seigneurie milord Robert.

V

MILORD ROBERT

Quel triomphant cliquetis eurent les éperons quand le talon des bottes dont ils étaient l'ornement frappa le parquet du corridor sur lequel donnait la porte de l'appartement particulier de Mme de Nédonville !

Et comment rendre l'air jeune, l'air suffisant, l'air souverain avec lequel M. de Prévaneau se présenta dans cet appartement, précédé par Marguerite si gracieusement modeste dans ses habits de deuil !

Au milieu de la chambre, sur un guéridon recouvert d'un tapis algérien, étaient posés ouverts des écrins de toutes les formes, de toutes les nuances, et contre ce guéridon, les yeux mélancoliquement fixés sur les riens éclatants et précieux étalés sur le velours, se tenait debout un homme de trente ans à peine, de l'aspect le plus froid, mais le plus aristocratique. Robert de Nédonville pouvait risquer de s'entendre qualifier parfois de milord. Sa chevelure, d'un blond un peu fauve, sa barbe ondoyante et d'un rouge de flamme, ses traits réguliers et fins, sa taille haute, mince, roide, lui donnaient ce que certaines femmes du monde appellent l'air anglais, c'est-à-dire l'air souverainement distingué.

Quand la porte s'ouvrit, il dirigea sur les arrivants un regard doué d'une incontestable puissance, et s'avança avec empressement au devant d'eux.

Il pressa la main que lui tendait M. de Prévaneau, tout en donnant à son toupet une orgueilleuse impulsion, et d'une voix très émue il s'ex-

cusa en quelques mots de n'avoir pu le faire prévenir à temps.

Cette gravité triste, vraiment douloureuse, et surtout cette excuse si affectueusement formulée, désarmèrent M. de Prévaneau. Il avait toujours peu aimé ses neveux, qui, ne l'estimant guère, le traitaient en conséquence; mais cette cordialité, remplaçant la politesse hautaine qui le révoltait, adoucit son orgueil qui avait toujours les sourcils froncés et la lance au poing. Son visage brutalement provocant se changea en une figure mélodramatiquement allongée, et il répondit fort convenablement au jeune homme.

— Je vous demande pardon de vous avoir dérangé, mon oncle, reprit Robert; mais il est convenu que Léopold et sa femme vont emporter chez eux, ce soir, tous les bijoux de notre pauvre mère, et notre désir est que ma cousine choisisse un de ces bijoux en souvenir.

Marguerite le remercia du regard, et ils entourèrent le guéridon. Au centre se trouvait une corbeille où avaient été entassés les objets de moindre valeur, les bagues sans prix, les chaînes et les bracelets brisés, les broches démontées. Marguerite aperçut dans cette corbeille une petite montre d'argent suspendue à un simple cordon de soie.

Elle la prit, et, regardant son cousin :

— Ne tenez-vous pas trop à cette montre, Robert, dit-elle en hésitant, vous savez que c'est celle que ma tante portait ordinairement.

A ce geste, à cette phrase, M. de Prévaneau eut besoin de tout son empire sur lui-même pour ne pas interpeller vivement sa fille.

Comment! devant ces rubis, ces améthystes, ces diamants, ces perles fines, elle avait le courage, la stupidité de choisir une montre de quatre-vingts francs! Il regardait donc très fixement Marguerite, et, dans ce moment, il trouva qu'elle avait une vague ressemblance avec le pauvre vieux qui rêvait de mines d'argent dans le Trou-aux-Cailloux, devant son tableau lugubre, et qui n'avait pas su s'enrichir.

— Marguerite, je vous ai dit que vous pouvez choisir, répondit Robert très doucement.

— Eh bien, je prends cette montre. Elle me sera

utile et me rappellera ma bonne tante plus que toute autre chose.

Les éperons, violemment déplacés, eurent un cliquetis furieux.

Robert fermait un à un, et comme à regret, tous les écrins.

— Comment ! aucun de ces bijoux ne vous tente ? reprit-il en s'arrêtant pour regarder Marguerite.

— Non, mon cousin.

— Cependant, voyons, ne fût-ce que pour me faire plaisir, prenez une de ces broches, un de ces bracelets.

— Allons, ne fais donc pas tant de façons, interrompit M. de Prévaneau n'y tenant plus. Toutes les femmes aiment les bijoux, parbleu !

— Marguerite, laissez-vous tenter une fois, ajouta le jeune homme, acceptez au moins cette parure or et turquoise. Ma belle-sœur en a une à peu près semblable.

— Eh bien, puisque vous le voulez, Robert, je la prends pour Polyxène, qui sera bien aise de n'avoir pas été oubliée.

Robert répondit en lui présentant l'écrin fermé.

Elle le prit et le passa à son père, dont cette attention calma un peu la colère intérieure.

— Vous nous restez encore quelques jours, mon oncle ? demanda Robert.

— Nous partons aujourd'hui.

— Aujourd'hui ! c'est impossible.

M. de Prévaneau montra Marguerite du geste et dit :

— C'est elle qui l'exige.

Marguerite rougit légèrement ; mais, redisant en souriant le mot de son père :

— C'est moi qui l'exige, répéta-t-elle.

— Et la raison de ce départ subit, ma cousine ?

— C'est bien simple. Je dois partir, autant vaut que ce soit tout de suite. Mon grand-père compte maintenant les minutes, et prolonger mon séjour dans cette maison serait aussi douloureux qu'inutile.

Robert s'inclina en silence.

— Allons, c'est décidé, c'est au buffet que nous déjeunerons, dit M. de Prévaneau en s'adressant à Marguerite.

— Au buffet? répéta Robert. Quel train prenez vous donc?

— Le train de onze heures.

— C'est fort. Comment! vous repartez dans deux heures?

— Oui, dit Marguerite, qui craignait évidemment un changement dans les résolutions de son père, il le faut, ou nous arriverons au milieu de la nuit à Plégon.

— Que ne le disiez-vous plus tôt, Marguerite! Avez-vous donc l'intention de condamner votre père à une abstinence qui ne serait certainement pas de son goût?

— Oh! non, répondit Marguerite, et je sais bien qu'il faut que ce pauvre père, qui voyage depuis hier, déjeune confortablement. Mais nous devons aller prendre congé de Léopold. Il demeure tout près de la gare et déjeune à dix heures.

— Je ne permettrai pas cela, dit Robert. Mon oncle déjeunera chez moi, pas ailleurs.

M. de Prévaneau lissa sa moustache et regarda son neveu en souriant; il le trouvait charmant.

— Et si vous voulez que votre père ne fasse pas un trop mauvais déjeuner, continua Robert, vous irez une dernière fois le commander vous-même, Marguerite. Il y a du feu dans le fumoir, je crois, je vais y conduire mon oncle.

D'après cet arrangement, Marguerite se rendit aux cuisines, et M. de Prévaneau passa avec Robert dans le fumoir.

Ils s'assirent l'un vis-à-vis de l'autre, à chaque coin de la cheminée, dans laquelle brûlait un bon feu, et allumèrent leur cigare. M. de Prévaneau, renversé sur un fauteuil, se mit à discourir. Fouillant au plus profond de sa mémoire qui était riche, il en exhuma tout ce qu'il croyait propre à intéresser son neveu : anecdotes égrillardes, facéties de corps de garde, cancans de régiment. Tout se suivait sans se ressembler dans un désordre qui n'était certes pas un effet de l'art : c'était indéchiffrable, indébrouillable, suivre ces idées, ces descriptions, ces mots qui semblaient se culbuter au sortir de son cerveau, était extrêmement fatigant. Robert les suivait-il?

Quand M. de Prévaneau riait à gorge déployée de ses propres hauts faits galants ou militaires, un

vague sourire errait certainement sur les lèvres du jeune homme; quand, par une évolution rapide, il passait du plaisant au sévère en s'indignant contre celui-ci, contre celui-là, tous gens de sac et de corde qui avaient par leurs machinations entravé sa brillante carrière, Robert hochait la tête en mâchonnant son cigare d'un air sombre.

Et cependant on aurait vraiment pu se demander s'il avait entendu une seule parole, compris un mot de ce verbiage sans âme et sans pensée. Il ressemblait parfaitement à une personne à demi éveillée qui prête une oreille distraite aux divagations incohérentes d'un voisin endormi; il écoutait juste assez pour avoir l'air d'écouter; certainement pas davantage.

Et M. de Prévaneau nageait dans la joie et ne demandait pas autre chose que ce regard qui se levait comme par hasard sur lui, que ce vague sourire, que ces mouvements d'épaules. Il se trouvait même très flatté d'être écouté ainsi, dans un recueillement aussi profond, par ce brillant jeune homme qui n'avait jamais daigné l'honorer de son attention.

Quand le domestique vint annoncer que le déjeuner était servi, Robert n'avait pas desserré les lèvres une seule fois.

A ce moment il parut s'éveiller et conduisit son hôte à la salle à manger, où Marguerite et un déjeuner les attendaient.

Pendant le déjeuner, Marguerite déploya toute son amabilité, d'abord pour arracher Robert à son mutisme et à sa taciturnité, en second lieu pour diminuer la gaieté intempestive de son père, qui la blessait.

Elle ne réussit dans aucune de ces tâches contradictoires, et ils se levèrent de table absolument dans les mêmes dispositions dans lesquelles ils s'y étaient assis.

— Le temps marche, Marguerite, dit M. de Prévaneau en consultant sa montre, ton bazar est-il prêt?

Marguerite répondit par un geste affirmatif.

— Mon oncle, j'ai un service à vous demander, dit Robert, c'est de jeter un coup d'œil sur l'attelage, qu'il nous faut vendre. Les experts et moi ne

pouvons nous accorder sur le prix, et je sais que vous êtes fin connaisseur.

Rien ne pouvait flatter davantage l'ex-officier de lanciers.

— Je ne crois pas me tromper, dit-il gravement, en affirmant qu'il n'y a pas un homme qui puisse, mieux que moi, juger à première vue de la valeur d'un cheval. Je suis à tes ordres.

Robert prit son chapeau, et ils se dirigèrent tous deux vers la porte; mais le jeune homme, s'arrêtant tout à coup :

— Pardon, dit-il en souriant, mais il me semble que ma compagnie vous est bien inutile. Je désire connaître votre opinion et n'y mêler en aucune façon la mienne. Faites donc seul cet examen, je vous prie, il sera plus impartial.

— Certainement, dit M. de Prévaneau de plus en plus flatté.

— Vous connaissez le chemin, mon oncle : la porte verte, à gauche dans la cour.

— Tout contre la remise, oh! je connais, dit M. de Prévaneau en ouvrant la porte.

Robert replaça son chapeau sur une console et se rapprocha de la cheminée, c'est-à-dire de Marguerite.

— Aucune instance ne retarderait-elle donc ce départ si subit, ma cousine? demanda-t-il en appuyant le coude sur le marbre gris veiné de rouge.

— Aucune, Robert, répondit très doucement mais très fermement Marguerite.

— C'est bien, je ne vous en ferai plus; mais il faut que je vous le dise, Marguerite, j'éprouve en vous voyant partir une émotion singulièrement pénible.

— Vous êtes trop bon, mon cousin, beaucoup trop bon, en vérité.

— Vous raillez, Marguerite. Que voulez-vous, votre destinée m'effraye.

— Encore? Je vous assure que mon humble vie n'a rien d'effrayant cependant.

— Quoi, Marguerite! y pensez-vous? Vivre et mourir à Plégon! Car vous comptez vivre et mourir à Plégon, n'est-ce pas?

— Autant qu'on peut compter vivre et mourir quelque part, oui.

— Avec Polyxène, grand Dieu !

— Polyxène a ses qualités, Robert.

— Et les défauts de ses qualités, j'en réponds. Je ne puis me faire à l'idée de vous voir tomber entre ses griffes.

— Jamais Polyxène ne m'avait été présentée sous un jour aussi redoutable, dit Marguerite en s'efforçant de sourire; je vous assure que nous nous arrangerons parfaitement ensemble.

— Et son genre de vie vous conviendra-t-il aussi ?

— Je n'ai pas à choisir, il me semble. La résignation d'ailleurs me sera facile, j'ai les goûts très simples.

— Oh ! je le sais. Et cependant cette parfaite résignation m'étonne. Où prenez-vous cette philosophie-là, ma cousine ?

— Est-ce de la philosophie, Robert ? j'en suis bien aise. Je dirai à mon cher grand-père, qui est un grand philosophe, que je le deviens aussi sans m'en douter.

En ce moment un bruit de pas, accompagné d'un cliquetis métallique, résonna sur les dalles du vestibule.

— Voici mon père, dit Marguerite en se levant. Pendant que vous parlerez chevaux, je cours mettre mon chapeau.

Elle se dirigea vers la porte.

— Marguerite ! dit Robert qui la suivit.

— Mon cousin ? répondit Marguerite en se détournant.

— Promettez-moi que, si vous vous sentez mourir dans ce milieu étouffant, dans cette vie misérable, et que vous acceptez héroïquement, vous ne craindrez pas de le dire. Promettez-moi que vous n'hésiterez pas à faire appel aux quelques femmes de notre famille capables de vous apprécier que, personnellement, vous me considérerez comme un ami, comme un frère. Cette promesse me ferait plaisir.

— Allons donc, Robert, j'espère bien ne pas avoir besoin ni de vous ni de personne. Permettez-moi de n'en pas dire davantage : mon père, en sa qualité d'ancien militaire, n'aime pas à attendre.

Elle sortit, ferma la porte, mais, la rouvrant aussitôt :

— J'oublie de vous remercier, Robert, dit-elle avec un charmant sourire, pardon ! Du fond de mon obscurité, croyez bien que je ne vous oublierai pas, et le jour où les millions de bon papa jailliront de la Lande-aux-Moines, le jour où la pauvre Marguerite, qui excite tant votre pitié, sera riche, elle se hâtera de vous l'écrire afin que vous ne la preniez plus en compassion.

Et, laissant tomber un éclat de rire perlé sur cette promesse, Marguerite monta rapidement dans sa chambre.

C'était une courageuse fille que Marguerite. Dans cette chambre, elle baissa sa tête rieuse, deux grosses larmes scintillèrent à ses longs cils noirs, et, se mettant à deux genoux sur le tapis :

— Mon Dieu ! murmura-t-elle en joignant les mains, ma vie sera ce que vous voudrez; mais voilà que j'ai entendu ce que je redoutais d'entendre.

Cinq minutes plus tard elle reparaissait dans le salon, toute sereine, toute souriante.

Dans le salon, Robert écoutait, d'un air parfaitement poli, les plaintes embrouillées de M. de Prévaneau, qui, après lui avoir parlé de ses chevaux, s'empressait de lui reparler de lui-même.

— Si Marguerite ne m'avait pas tant pressé, disait-il, j'aurais pu faire utilement quelques visites à Rennes, j'y ai des amis influents, un tas de parents haut placés qui pourraient bien s'occuper un peu de moi. Ce n'est vraiment pas pour mon agrément personnel que je consentirais à rentrer dans leurs administrations. Non, ma foi non; mais Polyxène me fait la vie si dure !

— Ah ! Polyxène vous tourmente ? dit Robert, affectant de ne pas regarder Marguerite.

— Toute la journée, quand cela lui tourne en tête. « Et demandez donc ceci, et réclamez donc cela ! Et celui-ci a obtenu ceci, et celui-là a obtenu cela ! » C'est à en perdre l'esprit. J'ai certainement des droits qu'il me suffirait de faire valoir; mais j'ai renoncé à rien demander depuis qu'on a eu l'infamie de me refuser la misérable perception de Plégon pour la donner à un pékin qui a un oncle conseiller d'Etat, mais qui n'a jamais servi autrement la patrie.

— Pour obtenir une perception, il n'en faut pas

davantage en effet, dit Robert gravement, et je trouve vraiment fort regrettable que vous n'ayez pas réussi.

— Et moi donc! cela aurait joliment amélioré ma position de fortune, qui est loin d'être brillante. Que veux-tu! je n'ai jamais eu de chance, jamais! Je n'étais pas moins riche que d'autres, moins bien placé que d'autres, moins habile que d'autres : jamais rien ne m'a réussi. Toutes mes entreprises ont mal tourné, j'ai toujours trouvé des jaloux sur mon chemin ou des égoïstes qui ne se seraient pas dérangés d'un cran pour me rendre service.

Robert, le laissant parler, s'était rapproché d'une table ronde couverte de papiers et les rangeait machinalement.

— Voici tout ce qu'il faut pour écrire, dit-il tout à coup; si vous essayiez encore, mon oncle? Une pétition se compose vite. Vous avez certainement le temps de l'écrire. Dans huit jours je serai à Paris et je me chargerai avec plaisir de faire parvenir votre demande au ministère. Pourquoi ne tenteriez-vous pas une seconde fois la fortune?

— Excellente idée! s'écria M. de Prévaneau. Ce qui m'a toujours manqué, c'est un porteur sûr, fidèle, réellement occupé de mes intérêts. Si ma demande ne s'égare pas dans les cartons ministériels, je suis sûr de mon affaire. On me connaît là-bas. On saura tout de suite de qui tu voudras parler quand tu nommeras Charles de Prévaneau.

— J'en parlerai, dit Robert en trempant la plume dans l'encrier et en la présentant à son oncle; je remettrai moi-même votre pétition au chef du personnel.

— Attends, je crois le connaître... non... il a été changé... Qui diable est ministre des finances en ce moment? Ah! Fould. Je l'ai rencontré souvent. Dis donc, si je demandais une recette particulière?

— Ce serait plus difficile, mon oncle, pour ne pas dire impossible.

— Difficile, oui. Une place de commissaire du gouvernement dans les chemins de fer ne m'irait pas mal non plus. On dit qu'il n'y a rien à faire.

— Ceci ne regarderait plus le ministre des finances, mon oncle, et je pourrais moins vous servir. Croyez-moi, restons-en à la perception.

— Au fait, on peut me nommer percepteur dans une grande ville, ou receveur municipal, ou...

— Mettez percepteur, mon père, et veuillez vous hâter, dit Marguerite, qui écoutait ce dialogue les yeux baissés.

— Ma fille, tu en décides bien à ton aise, mais j'ai ma dignité à sauvegarder. Mes services, mon grade, mon...

— Écrivez, le temps marche.

— Laisse-le marcher. Ceci demande réflexion et est autrement important que notre départ. Sais-tu que nous tirons terriblement le diable par la queue, à Plégon? On voit bien que tu n'entends pas les drôles de chansons que me chante Polyxène.

— Mon père, hâtez-vous, répondit douloureusement Marguerite, vous pouvez écrire et partir.

M. de Prévaneau se décida enfin à s'asseoir devant la grande page blanche étalée devant lui; mais que cette pétition fut longue à écrire! Nom, prénoms, titres, qualités, tout devenait sujet à glose et à amplification.

Il apposait une majestueuse signature encadrée dans un flamboyant parafe, quand l'omnibus retentissant s'arrêta à la porte.

Robert prit le papier des mains de M. de Prévaneau, qui s'apprêtait à en faire une emphatique lecture, le plia, le mit sous enveloppe, et alors, seulement, chercha Marguerite des yeux.

Jamais lèvres ne prononcèrent un merci plus éloquent, jamais parole n'exprima une plus délicate reconnaissance que ceux formulés par les beaux yeux bruns de la jeune fille.

On hâta les derniers préparatifs, et ils descendirent tous les trois.

Robert et Marguerite échangèrent un adieu rapide, et la jeune fille monta dans l'omnibus, fort occupée, en apparence, des menus paquets qu'elle emportait. Robert dut poliment pousser dans l'omnibus M. de Prévaneau, qui ne pouvait s'arracher aux douceurs de la pétition qu'il venait d'écrire et qui l'accablait de recommandations parfaitement superflues. Robert, debout sur la dernière

marche du perron, suivit longtemps des yeux l'omnibus, dans le vague espoir d'apercevoir le visage suave de Marguerite; mais il fut déçu dans son attente. M. de Prévaneau eut soin d'encadrer ses moustaches grises dans le vasistas ouvert pour télégraphier bien inutilement des adieux, et aussi pour jeter un dernier regard sur l'hôtel.

— Ma fille, dit-il en se laissant enfin retomber sur les durs coussins, tu peux bien dire que tu as mangé ton pain blanc le premier et que tu passes du pré dans la lande.

Robert avait remonté lentement le perron de son hôtel solitaire et s'était dirigé, tout pensif, vers le salon. Il prit sur la table un grand album aux fermoirs dorés et l'ouvrit juste à la page où se trouvait debout, une fleur entre les doigts, les yeux chastement baissés, dans sa grâce et sa beauté, celle que la démocratique voiture secouait si rudement en ce moment.

Il regarda longtemps cette figure suave et pensive.

— S'il était possible d'épouser un idéal, j'épouserais Marguerite, dit-il tout haut, se sachant seul.

Puis, fermant l'album par un geste brusque :

— Est-ce qu'on épouse jamais son idéal? reprit-il en levant les épaules.

Et, marchant vivement vers la fenêtre ouverte :

— Eugène, sellez Gladiator, ordonna-t-il, et apportez-moi des cigares.

Ceci annonçait que milord Robert avait besoin de se distraire; mais enfin, pour oublier Marguerite, il ne lui fallait peut-être que cela : un temps de galop et une demi-douzaine de cigares.

VI

DANS LA LANDE

Les enfants qui s'étaient adjugé pour lieu de récréation la petite place triangulaire, sur laquelle donnait la maison de Prévaneau, jetèrent des exclamations de joie en voyant apparaître, une après-midi, sur le seuil usé, non pas le bruyant officier qui renversait brutalement leur bouchon et qui les menaçait toujours de sa canne et de sa botte, mais l'aimable vieillard qui se dérangeait si complaisamment pour laisser virer leur toupie, qui les appelait tous par leur nom et qui caressait également les propres et les barbouillés, les bien vêtus et les déguenillés.

— Ah! monsieur Blouan, vous n'êtes plus malade, s'écria le chef de la bande, le plus hardi et le plus proprement mis, un garçonnet d'une douzaine d'années, aux cheveux noirs tout bouclés, aux yeux bleus pétillants.

— Je n'ai pas été positivement malade, mon petit Corentin, répondit le vieillard, mais le temps était mauvais, trop mauvais pour qu'un pauvre vieux comme moi pût sortir.

Il y avait en effet bien des jours que la pluie rendait les chemins impraticables, ce qui avait consigné le vieillard dans la chaise de bois. A la rigueur, il aurait pu se promener en ville, mais existait-il une ville pour lui? Il ne connaissait plus qu'un but de promenade, la Lande-aux-Moines.

Tous les jours beaux, il partait régulièrement après midi, les poches bourrées de minerai, et on ne le revoyait plus que pour dîner.

Aussi, quand les enfants, réunis à l'heure de la récréation sur la place Saint-Thurian, ne voyaient

pas passer, vers une heure, la grande redingote bleu de roi et le chapeau à larges bords, ils se disaient entre eux que leur vieil ami était malade. Ce jour-là, le temps n'était pas des plus rassurants; mais il y avait si longtemps que le vieillard n'avait vu ses landes, que toute l'éloquence de Marie-Rose avait échoué contre son obstination. Marguerite pouvait arriver ce jour-là, et le pauvre père, ne sachant comment tuer le temps pour l'attendre, brûlait d'envie de se mouvoir. Donc il partait souriant, guilleret, enchanté de retrouver sur la place ses petits amis, avec leurs vestes percées et leurs joues en fleur.

— Vous allez aux mines, Monsieur? demanda encore Corentin.

Le vieillard laissa couler de sa manche un petit marteau que les gamins connaissaient et qu'ils trouvaient un vrai bijou.

— Je vais aux mines, moi, dit Corentin, en fourrant ses deux mains dans ses poches par un geste si résolu, qu'elles passèrent au travers de l'étoffe usée et que ses doigts rouges reparurent sur le drap gris.

— Et moi aussi, dirent plusieurs voix.

— Venez, mes enfants, dit paternellement le vieillard, en route nous causerons géologie. Qui sait! cela pourra servir à quelqu'un d'entre vous, et, dans tous les cas, vous admirerez avec moi la puissance et la bonté de Dieu.

Et il continua sa route, escorté par les gamins en guenilles qui maraudaient dans les haies tout en l'écoutant.

Ah! si M. de Prévaneau avait eu des motifs de faire interdire en justice son beau-père, il n'aurait pas manqué de citer ce fait révoltant. N'était-il pas fou, bien fou ce pauvre vieux, de courir ainsi les champs avec toute cette petite canaille à sa suite? n'était-il pas fou, bien fou, de trouver tant de plaisir à causer, lui savant, avec tous ces petits va-nu-pieds et à leur expliquer les grandeurs de la création, avec autant de sérieux, vraiment, que s'il eût parlé dans une salle du Collège de France!

Le vieillard, se souciant peu de ce qu'on pouvait penser de lui, marcha pendant assez longtemps, escorté par la bande indisciplinée à laquelle il donnait familièrement les premières notions de

géologie. Ils arrivèrent ainsi dans un immense terrain vague que M. Blouan se mit à parcourir en maître et à étudier en savant. Il marchait péniblement, les yeux à terre ou sur la carte qu'il tenait à la main, suivant des lignes invisibles pour d'autres yeux que pour les siens, faisant de longues haltes auprès des groupes de rochers, ou contre les petits amoncellements de terrain sur lesquels il avait, de sa propre main, planté de petites croix en bois.

Les petits enfants, le voyant devenir silencieux et méditatif, désertèrent un à un, car il y avait au bas des landes, au fond de l'agreste vallon, une rivière coquette qui semblait les appeler de sa jolie voix perlée. Corentin, l'enfant à l'œil hardi, aux cheveux noirs bouclés, resta seul et continua de suivre le vieillard dans sa promenade capricieuse. Il suivait d'un peu loin, cueillant des brins de bruyère violette, écrasant un bouton d'or sous son pied nu, jetant un tendre appel ou une petite pierre à l'oiseau rapide, happant des insectes au passage, s'amusant de tout, mais ne perdant pas de vue son vénérable compagnon. Quand M. Blouan, fatigué, s'assit sur une grosse roche tigrée de mousses brunes, Corentin accourut en gambadant et se coucha sur l'herbe courte, à ses pieds, en disant :

— Monsieur, vous allez me parler des mines, n'est-ce pas ?

Le vieux savant sourit à l'enfant, et, ôtant son chapeau, y jeta les cailloux qui remplissaient ses poches et se mit, pour faire plaisir à son petit compagnon, à penser tout haut.

Pour l'âme et pour les yeux, c'était un joli tableau que de voir, sur les blocs de granit jetés en désordre dans la lande immense et sombre, ce vieillard avec son beau front découvert, ses cheveux blancs flottants, son œil inspiré, et cet enfant gracieusement couché à ses pieds. Approfondissant pour ce naïf auditeur les mystères de la nature, il lui révélait ses magnifiques secrets, il exaltait la puissance du Créateur, et cela dans un langage si grand que la petite âme en frissonnait d'admiration, si simple qu'elle comprenait presque.

Voilà encore ce que n'aurait jamais pardonné

M. de Prévaneau. Perdre son temps à catéchiser un gamin, un mendiant, à éveiller en lui je ne sais quelle vague émotion qui donnait à ses yeux d'azur un rayonnement intense, c'était à être déclaré fou à lier. Qui donc lui inspirait de pareilles idées?

Ce bon vieux savant-là n'avait jamais subi l'orgueil de la science! Il l'avait aimée d'un amour profond, mais très pur, très désintéressé; il n'en avait pas fait une idole et il n'avait pas tout effacé, tout détruit, tout renversé pour lui dresser un autel. Comme le divin Maître, dont son âme croyante avait précieusement gardé l'amour saint et les enseignements sublimes, il était resté humble et doux, plein de mansuétude pour les faibles et les petits.

La leçon en plein air fut interrompue par le son aérien d'une cloche qui se mêla un instant aux rumeurs de la lande et au chant des oiseaux.

M. Blouan se leva avec une vivacité qui ne lui était pas habituelle.

— Monsieur, vous ne rentrez guère jamais en ville avant quatre heures, dit Corentin en lui présentant son chapeau; c'est trois heures qui sonnent à l'Ermitage.

— Ah! mais vois-tu, c'est que ma petite-fille arrive aujourd'hui, Corentin, je veux rentrer avant l'heure.

— Votre petite-fille? continua Corentin, qui s'amusait à rafler fort adroitement les morceaux de minerai épars sur l'herbe pour les rejeter dans la vaste poche du paletot bleu de roi, elle est blanche et grande, je la connais, je crois. L'autre est-elle aussi votre petite-fille?

— Quelle autre?

— Mam'zelle Polyxène, donc.

— Non.

— Eh bien! regardez, je m'en étais douté, s'écria gaiement l'enfant. Sur la place, nous n'aimons pas celle-là. Les petits l'appellent la rousse, et les grands, ceux qui vont au lycée, Polyphème.

— C'est très mal, très mal, dit le bon vieillard; Polyxène n'aime pas les enfants, mais elle est bonne à sa manière.

Le gamin hocha sa tête bouclée, et, avisant un chêne solitaire et rabougri qui dessinait un affreux

zigzag sur le beau ciel d'un gris perle, il lui fit la nique en l'appelant tout bas : Polyphème.

Naturellement, ce petit détail avait échappé à M. Blouan, qui continuait son chemin, la taille un peu plus courbée, la démarche un peu plus chancelante. Cette longue promenade, après une semaine de repos, dépassait un peu ses forces, il ne se sentait plus très ferme sur ses jambes. Corentin devina cette lassitude et s'empressa de lui offrir son épaule comme soutien.

Ils regagnèrent ainsi la ville. Au bas du coteau la rivière gazouillait d'une manière bien séduisante, et deux des camarades de Corentin, qui y clapotaient encore, ne manquèrent pas de l'appeler, mais il continua magnanimement son chemin. Dans le faubourg, d'autres enfants avaient organisé une partie de saut-de-mouton; ils voulurent l'arrêter au passage : il refusa catégoriquement. Un peu plus loin, le petit palet se présenta comme un nouveau piège : Corentin passa franc. Cette dernière tentation n'échappa pas à M. Blouan. Il ôta sa main de dessus l'épaule de l'enfant.

— Tes camarades t'appellent, dit-il, va.

— Je les entends bien, répondit Corentin en replaçant gravement sur son épaule la main flétrie qui retombait sans force sur la redingote bleu de roi, mais je ne veux pas m'arrêter.

Ils atteignirent la place ainsi.

— Allons, te voilà libre, mon enfant, dit le bon M. Blouan en caressant la joue rose de Corentin; va jouer, maintenant.

— Jouer, non, dit Corentin pensivement, j'ai mes devoirs à faire et mes leçons à apprendre. Je veux travailler! Je n'ai jamais essayé; mais c'est drôle, aujourd'hui j'ai l'idée d'essayer. Maman va-t-elle être contente! Dame! c'est très beau, la science!

Sur cette déclaration, Corentin partit en sifflant, et son vieux conseiller reprit à pas de course le chemin de sa maison avec la pensée, parfaitement irréfléchie, que Marguerite, sa jolie Marga, lui tendrait peut-être les bras sur le seuil.

VII

EN FAMILLE

— Vous rêvez debout, lui dit Polyxène, quand il entra dans la petite salle à manger, rouge, haletant, disant d'une voix tremblante, émue : « Où est Marguerite? » Ne savez-vous plus que papa est parti avant-hier? En supposant qu'il ne reste pas du tout à Rennes, ce qu'on ne peut pas raisonnablement supposer, il ne sera ici qu'à sept heures du soir.

— C'est bien, c'est bien, répondit M. Blouan, qui alla se blottir sur sa grande chaise de bois, d'où il assista au remue-ménage qui se faisait dans la maison en l'honneur de Marguerite.

Polyxène avait aussi ses bons mouvements; l'accès de jalousie passé, elle s'était laissé dominer par de meilleurs sentiments.

Marguerite revenait, il n'y avait pas à s'y opposer, il ne s'agissait plus que de lui faire un bon accueil. Donc, ce jour-là, en l'honneur de son retour, un bouquet sur la cheminée, des rideaux blancs aux fenêtres, un dîner soigné. Au fond, elle voulait que la maison, cette maison dont elle avait été l'absolue maîtresse, offrît à sa sœur un raccourci de ses capacités comme ménagère, et elle n'épargna aucune fatigue pour que tout reluisît de la cave au grenier. Marie-Rose se prêtait, tout en chantant, à tout ce qu'on lui ordonnait. On lui avait demandé de faire en quelques heures l'ouvrage de deux jours, elle s'en était joyeusement acquittée. Elle avait tout lavé à grande eau; elle avait tout remué, tout époussetê, et c'était en souriant qu'elle étanchait les gouttes de sueur qui perlaient à la racine blonde de ses cheveux châtains. Ses grands travaux venaient de finir

quand arriva son vieux maître, et il put assister à la plus amusante des comédies.

Si Polyxène s'occupait avec amour de la maison, Marie-Rose s'occupait, avec non moins d'amour, de la chambre de Marguerite, et jusqu'au souper son temps se passa à dérober, le plus adroitement possible, des objets d'ornement pour cette petite chambre-là.

L'alerte jeune fille traversait les appartements comme une voleuse, l'œil et l'oreille au guet, cachant sous son tablier de futaine une fleur arrachée au bouquet de parade, un petit vase pris sur l'étagère, un tabouret de tapisserie dérobé à ce que Polyxène appelait le grand salon. Et ainsi, fleur à fleur, elle avait elle-même composé un petit bouquet qui fleurissait gaiement sur la table de toilette de Marguerite, et le tabouret avait caché une sorte de plaie, faite naguère par le feu, sur le vieux parquet, et ceci et cela était venu compléter, enjoliver, égayer la pauvre petite chambrette.

Comme l'attente fit battre ces trois cœurs quand les sons majestueux de la cloche de l'église voisine tintèrent l'*Angelus!*

L'attente! quel charme et quelle angoisse! quel délicieux martyre! On va, on vient, on regarde, on écoute, on dévore les minutes; la vie est comme suspendue, et elle attend, pour reprendre son cours, qu'on ait embrassé cette mère, ce père, cette sœur, cette amie, qu'on ait entendu sa voix, vu briller son regard et senti battre son cœur.

Sur la place Saint-Thurian, l'attente se manifestait d'une manière fort différente. Chez Polyxène, c'était une agitation nerveuse qu'elle pouvait à peine maîtriser. Elle eût vraiment mérité, ce soir-là, l'appellation de *coup de vent*, que lui donnait son père. Elle voletait positivement par la maison; sa figure rousse très échauffée apparaissait successivement à toutes les ouvertures; tout se fermait ou s'ouvrait sous sa main fiévreuse; portes, fenêtres, tiroirs semblaient crier :

« Marguerite, Marguerite! »

M. Blouan, au contraire, ne remuait plus dans sa chaise de bois, qu'il avait fait transporter contre la fenêtre de la salle à manger, donnant sur la place Saint-Michel.

Les deux mains jointes avec une sorte de ferveur religieuse, il avait l'air d'étudier chaque pavé de la place ou d'analyser chaque nuage qui passait.

Marie-Rose, ne pouvant quitter sa cuisine, s'était cependant ménagé un petit poste d'observation. Il y avait, dans le corridor, une sorte d'œil-de-bœuf contre lequel elle grimpait au moyen d'un escalier provisoire de sa façon, composé de grosses bûches.

Quand sept heures sonnèrent, les trois figures si diversement attentives se montrèrent à leur poste respectif. M. Blouan ouvrit la fenêtre de la salle à manger, Polyxène poussa celle de sa chambre, et Marie-Rose allongea la tête par l'œil-de-bœuf.

Tout un bruit de grelots, de piaffements de chevaux, de claquements de fouet, retentissait dans la petite rue sombre; mais rien ne paraissait sur la place.

Polyxène attendit dix minutes et descendit comme un tourbillon dans la salle à manger, où elle attendit de nouveau; puis, appelant Marie-Rose :

— J'ai entendu parfaitement le bruit de la voiture, dit-elle, c'est fini; ils n'arriveront pas ce soir, puisqu'ils ne sont pas arrivés. Je ne sais pas quelle idée a eue M. Blouan de se figurer qu'ils arriveraient ce soir.

— J'en avais vraiment le pressentiment, répondit le vieux savant.

— Eh bien, une autre fois vous garderez vos illuminations pour vous. Ce sera pourtant agréable d'offrir à Marguerite un dîner réchauffé! Enfin, ça l'habituera à notre cuisine. Marie-Rose, il faut vite retirer le rôti du feu et remettre les brins de salade dans l'eau.

— Du tout, dit une voix suave et gaie, je veux manger de la salade ce soir.

Et Marguerite, qui était entrée sans bruit, parut au milieu du petit groupe. Elle passa de bras en bras, elle embrassa chaleureusement tout le monde, puis, revenant à son grand-père, qui tremblait de joie dans son grand fauteuil, elle se mit à genoux devant lui et baisa, à plusieurs reprises, ses pauvres mains froides en le regardant avec

amour, et en disant à demi-voix : « Cher bon-papa, cher bon-papa ! »

Elle se releva en voyant entrer M. de Prévaneau, se débarrassa prestement de ses vêtements de sortie, et dit à Polyxène, qui achevait de mettre le couvert :

— Veux-tu que je t'aide?

Et Polyxène accepta, et, toute fraîche arrivée, comme elle l'était, Marga se mit à essuyer des assiettes, à rincer des verres, tout en parlant à son grand-père, et tout en adressant de loin des sourires à Marie-Rose, dont elle voyait les yeux brillants attachés sur elle du fond de sa cuisine.

Le dîner fut gai, tout le monde paraissait content. M. Blouan et Marie-Rose nageaient dans l'allégresse, le vautour de Polyxène faisait le mort. M. de Prévaneau regardait avec complaisance le charmant visage placé à sa droite, et racontait son voyage de manière à prouver qu'il en avait été satisfait. Une seule fois Polyxène, se laissant aller à son humeur sarcastique, voulut plaisanter sur milord Robert.

Elle put s'étonner à l'aise en recevant une verte réprimande paternelle.

Milord Robert avait bien reçu M. de Prévaneau, il n'y avait plus rien à dire sur milord Robert.

— On a vraiment des préventions étranges, dit M. de Prévaneau en finissant son admonestation. Voilà un individu que je n'avais jamais pu souffrir. Je le croyais fat, bel esprit, faiseur d'embarras. Point du tout, je trouve un charmant garçon, d'une politesse parfaite, d'une exquise amabilité. Je crois bien que quelqu'un l'avait indisposé contre moi, car il avait toujours mal agi à mon égard. Du reste, il n'est rien de tel que d'approcher les gens pour faire tomber toutes ces sottes préventions. Robert a vu, sans doute, qu'il s'était trompé sur moi, comme je m'étais trompé sur lui, et nous voici devenus les meilleurs amis du monde.

Ah ! Marguerite, blonde Marguerite ! personne, heureusement, n'a entendu le soupir léger qui s'est échappé de votre poitrine, comme personne n'a compris l'imperceptible sourire qui a relevé le coin de vos lèvres roses. Sentiment et malice innocente, tout a passé inaperçu; mais elle aurait

bien voulu, la rieuse Marga, qu'on laissât en paix milord Robert, dont elle effaçait peu à peu, et chaque jour, le souvenir de dessus une page toute blanche de ce livre qui a nom le cœur.

La soirée se prolongea plus que d'habitude. De tous les cœurs, momentanément élargis, coulait une causerie intime, vivante, que les vieilles poutres raboteuses, habituées à un autre langage, devaient entendre avec surprise et ravissement.

On se réembrassa en se souhaitant le bonsoir, et Marguerite, mettant le bras de son grand-père sous le sien, le conduisit dans le Trou-aux-Cailloux. En y entrant, sa gracieuse figure s'assombrit.

— Bon père, n'avez-vous pas froid, ici? demanda-t-elle en jetant autour d'elle un regard attristé.

Le vieillard la regarda tendrement.

— Pas ce soir, dit-il gaiement.

— Mais hier, mais demain? reprit-elle. Au moins, s'il y avait des rideaux à votre lit!

Le vieillard hocha la tête, et ses yeux suivirent la direction des yeux de sa petite-fille.

— Non, non, dit-il, à quoi bon? l'ombre du calvaire me suffit. Ce tableau-là, ma fille, a assisté à mes grandes souffrances, j'aime à l'avoir devant mes yeux : un regard sur lui me console, me ranime; non, non, pas de rideaux.

— Pas de rideaux, répéta Marguerite, je vous comprends, cher grand-père; bonsoir, dormez bien, et à demain.

Elle lui offrit son front, sur lequel il déposa un long baiser, et elle courut rejoindre Polyxène, qui l'attendait pour la conduire à sa chambre.

A peine eurent-elles disparu, que Marie-Rose fit irruption dans le Trou-aux-Cailloux, et, s'avançant vers le vieillard assis sur son lit :

— Monsieur, dit-elle en joignant les mains, voilà donc votre fille chez vous! Est-elle avenante, Seigneur! et jolie! plus encore qu'autrefois, m'est avis. Est-ce que vous vous la rappeliez comme ça?

— Oui, répondit M. Blouan, car elle est pour moi, de plus en plus, l'autre Marguerite, la première.

— C'est vrai, murmura Marie-Rose; elle regarde

comme elle : c'est comme si le bon Dieu vous la rendait, Monsieur.

— Absolument.

— Et penser qu'elle sera ici, demain et après-demain et tous les jours ! Quelle chance ! Mais je vous tiens éveillé là bien inutilement, Monsieur. Je sais bien, d'ailleurs, qu'il n'y a pas besoin de vous souhaiter une bonne nuit. Endormi ou éveillé, vous ne serez pas à plaindre aujourd'hui. Ah ! dame ! nenni.

Elle le quitta sur ces paroles, et elle remonta, en usant de mille précautions, pour ne pas troubler le sommeil de cette chère Marguerite.

VIII

LE LENDEMAIN

Le lendemain était un dimanche, jour aimé, jour de fête dans la petite ville de Plégon. Il y a donc, en cette pauvre vallée de misère, un jour où tout le monde reste chez soi, un jour où bureaux, ateliers, écoles, boutiques, chantiers, sont fermés à triple tour. Le bon peuple chrétien s'en donne. Les familles sortent au complet toute la journée. Voici des ouvriers qui se font la barbe pour aller à la grand'messe; des mères joyeuses qui parent des enfants d'une gaieté folle; c'est un amical va-et-vient d'une maison à l'autre, et dans l'air il y a un gai bavardage de cloches à égayer l'être le plus morose. Tous les carillons, les clochettes au timbre argentin, le bourdon retentissant de l'église paroissiale, mêlent leur voix aérienne, sonnent à toute volée, et chantent à l'oreille de tous : « C'est dimanche, c'est dimanche ! »

Mais que nous font tous ces gens qui remuent, qui s'agitent, qui arrangent les devoirs et les

plaisirs de ce bienheureux jour? Ce sont les Prévaneau qui nous intéressent. Rendons-nous chez les Prévaneau; suivons les Prévaneau à l'église.

M. Charles de Prévaneau allait à la messe. C'était, de la part d'un raisonneur de cette trempe, un acte de pure condescendance; mais, enfin, les autres y allaient, il s'était toujours fait gloire de faire comme les autres. Evidemment, positivement, c'était un acte inutile, ennuyeux; c'était une perte de temps, il le disait confidentiellement à qui voulait l'entendre; mais, enfin, quand on habite un pays superstitieux, il faut bien en passer par là. Du reste, il conservait l'espoir de se trouver, à l'église, dans le voisinage d'un homme de sa connaissance, avec lequel il pourrait échanger quelques paroles bien insignifiantes, et puis son toupet lui restait, ce beau toupet, jadis blond, aujourd'hui gris, qu'il tourmentait savamment de sa main blanche comme si, sous cette masse onduleuse, il y avait eu une effrayante fermentation d'idées. Donc, marcher d'un pas retentissant sur le pavé sonore, cambrer sa haute taille, donner à son toupet des ondulations différentes, jeter deux ou trois regards profonds sur les saints éclatants du vitrail, se tordre la moustache d'un air sombre, voilà ce qui voulait dire entendre la messe pour ce bon M. de Prévaneau.

Le pauvre vieux ne l'entendait pas ainsi. Il était, aux côtés de son gendre, humblement agenouillé, avec ses grands cheveux blancs, peignés avec amour par Marguerite; il était là, grave, recueilli, majestueux, inclinant devant Dieu son beau front de penseur, et lisant attentivement, dans un livre usé, les prières sublimes que l'Eglise met sur les lèvres de ses enfants.

Ces deux hommes, ainsi placés l'un près de l'autre, eussent rappelé d'une manière saisissante à ceux qui les eussent connus, cette image qui a servi tant de fois de termes de comparaison : l'épi plein, l'épi vide. L'épi vide, l'épi léger, l'épi qui dresse avec orgueil dans le champ du père de famille sa tête creuse, qui a l'air d'écouter le seul bruissement de ses barbes hérissées, et qui, sous la roue ardente du batteur de fer, ne donnera

qu'un grain sec, roussi, méprisé : c'était bien Charles de Prévaneau dans son inutilité parfaite, dans sa nullité vaniteuse. L'épi fécond, l'épi qui s'incline sous le poids de sa propre richesse, celui qui, ayant bu la rosée, profité du rayon de soleil, aspiré tous les sucs nourriciers de la terre, se transformera en un aliment savoureux, substantiel, c'était bien ce pauvre vieux dont la tête rayonnante se ployait dans l'adoration.

Mais à ce tableau il faut un pendant. Les deux sœurs ont aussi quitté leur maison; Polyxène a entassé sur sa personne tout le clinquant dont elle dispose; son deuil n'est pas celui de Marguerite, cela se voit. En mettant le pied sur le pavé, elle a pris sa plus grande tournure, je ne sais quoi de balancé dans les épaules pour singer la grâce, une grande roideur dans le port de la tête pour simuler la majesté. Elle porte vraiment la tête aussi haut qu'elle peut. C'est très gênant, mais elle semble dire à tous et à chacun par cette pose : Vous croyez que je ne suis rien, je ne vous parais rien, je suis quelque chose. On passe auprès d'elle le plus souvent sans comprendre ce langage, elle le parle, cela lui suffit; mais ce qui est extrêmement intéressant, c'est l'entrée des deux sœurs à l'église. Polyxène, qui marche la première, pousse vigoureusement la porte, et son œil immense explore rapidement la nef.

Qui est là? Devant qui va-t-elle passer? Qui va suivre des yeux Polyxène de Prévaneau? — Sur ces questions, elle entre, fait une ombre de signe de croix, et comme elle se croit dévote, elle se donne, en traversant l'église, un air de propriétaire : on dirait vraiment que l'église lui appartient quelque peu. Elle passe, jetant un coup d'œil à celui-ci, honorant celle-là d'un sourire ou d'un salut guindé. La voilà, bien droite sur sa chaise, l'œil en quête, dressant intérieurement le catalogue des toilettes, des physionomies, des attitudes, des changements survenus dans la garniture des autels, et ne perdant pas un des petits incidents que le va-et-vient fait naître.

Et Marguerite? Marguerite n'a pas changé d'air en posant sa bottine sur le trottoir, elle a suivi la superbe Polyxène en évitant ses éclaboussures, en choisissant son chemin dans les rues boueuses

par lesquelles elle marche si délicatement que son allure rappelle l'allure d'une hermine en voyage. Elle salue celui qui la salue, sourit à l'enfant ou au pauvre qui lui sourit, et regarde amicalement ces vieilles maisons au pignon pointu, aux tristes façades, à l'air ennuyé dont ses yeux d'enfant ont naïvement admiré l'étrange architecture. A la porte de l'église, son visage charmant s'est empreint de je ne sais quelle gracieuse gravité : on dirait que l'ombre légère que jettent sur les dalles humides les sombres arceaux du portail gothique, l'ont enveloppée d'un voile impalpable. La porte s'étant ouverte sous la main fiévreuse de Polyxène, son regard lumineux monte vers les grandes voûtes, puis se baisse. Elle se glisse derrière sa sœur, le front imperceptiblement incliné déjà, la bouche sérieuse.

Arrivée devant l'autel, elle s'agenouille simplement et paraît se recueillir. Tout en elle prie : son attitude, sa physionomie, son regard; on le voit, elle se sent devant Dieu, elle ne pense qu'à l'hôte auguste qu'elle visite.

Dans cette maison de granit aux vitraux étincelants il y a un maître, un maître qu'elle adore, un maître auquel elle parle, Jésus-Christ !

Comment donc s'étonner qu'elle rapporte de ce sanctuaire assez d'humilité et assez de douceur pour passer toute la journée en paix avec Polyxène; assez de courage pour endurer gaiement les mille petites souffrances qui l'attendent; assez d'empire sur elle-même pour laisser croire à tous, et surtout au pauvre vieux bien-aimé, qu'elle est, qu'elle sera souverainement heureuse, et qu'elle n'a pas l'idée de rêver une existence autre que celle-là !

Le bagage de Polyxène, en revenant de l'église, est d'une toute autre nature. Elle a rapporté : 1° une toute petite vanité satisfaite : la plus grande dame de Plégon avait salué d'une manière aimable en passant devant eux; 2° une grosse déception : la femme d'un employé, sa voisine, avait un tartan de l'Inde qui projetterait une ombre éternelle sur le sien; 3° un grand vide.

Heureusement il ne lui a pas été donné d'entendre les réflexions qui ont été suggérées par la vue de Marguerite, dont la présence à Plégon est vraiment tout un petit événement.

— On disait bien que Marguerite de Prévaneau allait revenir chez son père, disaient entre elles les dames, en courant chez elles, le cou enfoncé dans leur boa, les mains enfoncées dans le manchon.

Et cela dit, les adjectifs tombèrent en cascade : Distinguée, simple, gracieuse, charmante! Et comme contraste, pour rire un peu, charitablement, on mettait Polyxène sur le tapis, ses grands airs, ses prétentions.

Parmi le peuple, la question se traitait à peu près de la même manière, moins les façons et les déguisements polis.

— V'là mam'zelle Marguerite arrivée! disaient les marchandes en plein vent, dont aucune brise glacée ne fermait ni la boutique ni la bouche; le pauvre vieux Monsieur et Marie-Rose sont dans la jubilation.

— Dame! elle est avenante aussi, celle-là.

— Et pas fière.

— Et belle comme le jour. Ce n'est pas comme la Rousse.

— Va-t-elle enrager!

— Ce n'est, ma foi, pas dommage! elle fait assez enrager les autres.

Et Polyxène passait, regardant du haut de sa grandeur tous ces gens-là qu'elle méprisait profondément, et qui ne se gênaient pas pour le lui rendre.

La seconde grande affaire du dimanche était la promenade sur le Cours. Le Cours était une grande allée droite, bordée de tilleuls séculaires, sur lesquels se croisaient et s'entre-croisaient, tous les dimanches, les habitants de Plégon.

— Allons-nous faire un tour sur le Cours? demanda M. de Prévaneau à ses filles, quand elles rentrèrent après les quelques visites faites aux intimes.

Marguerite, qui avait déjà porté la main aux brides de son chapeau pour les dénouer, serra le nœud en étouffant un léger soupir, le ton de la question et l'air de Polyxène lui faisant clairement deviner qu'elle n'échapperait pas à la promenade sur le Cours.

Elle se tourna vers son grand-père :

— Bon-papa, où est votre canne, où est votre chapeau? demanda-t-elle.

— Est-ce que je suis de la promenade? demanda doucement le vieillard. Je ne sors pas plus le dimanche que les autres jours, Marga.

Marguerite regarda M. de Prévaneau.

— C'est vrai, dit-il, ton grand-père, ma chère, vit comme un loup.

— Ce qu'il n'est pas, dit Marie-Rose qui était allée chercher, dans un coin, une canne d'ébène à poignée d'ivoire; Monsieur aime la promenade et la société comme tout le monde. Allons, Monsieur, démarrez de là et allez-vous-en promener votre Marga.

— Marga! répéta Polyxène en levant les épaules. Marguerite est bien bonne de se laisser donner ce nom ridicule. Il finira par lui rester comme à la première paysanne d'Uzel venue.

— Je suis bien une fille d'Uzel, répondit Marguerite en riant, et j'avoue que, comme bon-papa, j'aime assez le diminutif qui me rappelle mon enfance. Mais dites donc, grand-père, ajouta-t-elle, je m'aperçois que vous ne marchez plus, que vous ne bougez plus. Cela n'est pas sain du tout, et aujourd'hui je ne sortirai pas si vous ne sortez pas. Venez, il me faut un cavalier.

Et elle le força à se lever, et elle lui mit la grande canne d'ébène à la main, et elle passa ses doigts blancs dans ses grands cheveux ondés pour les faire boucler sur le haut collet de l'habit bleu de roi.

Marie-Rose riait en dessous, tout en aidant le vieillard dans ses préparatifs de sortie. Elle suivit les promeneurs jusqu'à la porte de la rue et demeura sur le seuil à les regarder s'éloigner.

— Monsieur Blouan, offrez donc le bras à Polyxène, dit en sortant, et comme en manière de plaisanterie, M. de Prévaneau, qui aurait vaguement désiré se parer de sa fille Marguerite ce jour-là.

Mais il passa dans le grand œil noir de Polyxène une telle expression de dépit, qu'il lui prit immédiatement le bras avec un clignement d'œil, qui voulait dire : « Je plaisante. »

Et ainsi Marguerite put glisser, sur le bras débile qui flottait dans la manche de la redingote bleu de roi, une petite main qui s'y appuya bien légèrement, mais qui donnait cependant, à propos

de ceci, de cela, de petites pressions d'intelligence, qui faisaient se tourner vers elle les beaux yeux aimants du pauvre vieux. D'avoir cette fleur, cet être chéri à ses côtés le rajeunissait vraiment! Il redressait sa taille voûtée, il portait plus haut que d'habitude sa belle tête vénérable, il faisait sonner sur le pavé le bout cuivré de la canne d'ébène, il avait des sourires aux lèvres, des éclairs dans les yeux, son grand front paraissait sans rides. Sur le Cours ils firent une espèce de sensation.

M. Blouan était devenu un inconnu, même dans cette petite ville. Les employés étrangers qui rencontraient partout Charles de Prévaneau, ne connaissaient pas l'existence de son beau-père. Relégué dans son Trou-aux-Cailloux, ne tenant guère plus de place que l'un de ses morceaux de minerai, n'ayant jamais d'autre but de promenade que la solitaire Lande-aux-Moines, il avait fini par ne plus compter. Et voilà qu'il reparaissait avec la plus charmante Antigone à son bras! Et comme il n'est pas vrai que la poésie soit morte dans toutes les intelligences, on admira beaucoup le contraste que formaient la majestueuse beauté du vieillard et la fraîche beauté de la jeune fille.

Pour cette gracieuse et modeste enfant vêtue de deuil, on oublia pour un moment la femme élégante de Plégou, qui semblait arriver tout droit d'un boulevard parisien avec ses cheveux en échafaudage, ses pompons ridicules, ses rubans folâtres, ses mines agaçantes, ses grimaces, sa tournure équivoque et prétentieuse, ses airs éventés. Quand ces deux femmes se croisèrent sur le Cours, l'une dans sa distinction native et dans sa naturelle beauté, l'autre dans sa vulgarité cherchée et sa beauté grimée, on aurait cru voir la personnification vivante de ces deux mondes qui, à l'honneur de la société française, se feront éternellement la guerre. Et il n'est pas besoin de dire que ce fut Marguerite qui recueillit l'hommage tacite d'une respectueuse admiration.

Pendant l'apparition quelque peu triomphale de Marguerite, que devenaient Polyxène et son vautour? Notre pauvre cœur est une sorte de ménagerie : quand une bête féroce s'endort, une autre s'éveille.

La jalousie dormait dans le cœur de Polyxène; mais l'orgueil avait ses grands yeux avides et arrogants largements ouverts.

Marguerite était sa sœur, les hommages rendus à Marguerite lui revenaient presque de droit; habituellement délaissée, elle s'enivrait confusément de cette attention, de ces politesses, de ces sympathies. On les entourait, on faisait cercle autour d'eux; des gens que son œil effrayait lui demandaient de ses nouvelles avec intérêt; c'étaient des airs respectueux, des sourires, des saluts. Elle prenait sa part de ce festin, sa vanité se régalait de ces plats fins servis en l'honneur de Marguerite, elle et son père faisaient la roue en regardant un peu de haut en bas ceux de leurs amis qui se posaient volontiers devant eux en supériorités, et qui, ce jour-là, se montraient exceptionnellement affables.

Ce jour, qui fut un jour d'ennui intime pour Marguerite, fut un jour de bonheur pour le pauvre vieux; un jour de gloire pour M. de Prévaneau, qui voyait avec transport reparaître son ancienne beauté dans sa fille; un jour de vengeance pour Polyxène, qui avait toujours des dettes de vanité blessée à payer envers ses amis, envers ses connaissances et même, grâce à sa susceptibilité farouche, envers les indifférents.

IX

LE VAUTOUR BAT DE L'AILE

Deux mois ont passé sur ce fameux dimanche. Marguerite est redevenue citoyenne de Plégon, et l'effet produit par son apparition commence à diminuer. Il est temps, pour que sa vie privée ne devienne pas insupportable, il est temps.

Le grand œil de Polyxène commence à se rem-

plir de flammes sombres. Hélas! Polyxène s'aperçoit que certains passants continuent à faire l'inspection de la façade de sa maison, et elle a enfin compris le secret des regards sympathiques, des saluts respectueux; elle a même remarqué que le grand pharmacien d'en face reste une partie de la journée mélancoliquement appuyé sur sa porte, uniquement pour voir rentrer Marguerite quand Marguerite est sortie.

Rien ne lui paraît plus digne de mépris que ce vulgaire hommage; mais cela l'agace, elle ne s'avoue pas au juste pourquoi, mais cela l'agace. Elle et son vautour comprennent tout si bien, voient tout si clairement! Est-ce que ce conseiller de préfecture en veston anglais et aux gants de peau de chien traversait autrefois la petite place pour aller crotter ses fines bottines vernies dans une ruelle très sale? Est-ce que madame la présidente, cette femme si élégante, si distinguée, venait aussi fréquemment sonner à la petite porte dépeinte? Est-ce que le grand pharmacien ne bâillait pas à se fendre la mâchoire, en regardant la fenêtre de la salle à manger, au lieu de la regarder de loin, respectueusement, et dans sa pose admirative? Est-ce que Corentin lui-même, le brun Corentin, que M. de Prévaneau appelle le mauvais petit gueux, ne tire pas d'un air tout gentil sa mauvaise casquette en passant, au lieu de fermer insolemment son œil droit, et d'ouvrir démesurément, et non moins insolemment, son œil gauche, en sifflant le nom de Polyphème?

Toutes ces questions, depuis quelque temps, s'agitaient dans le cerveau de Polyxène. Elle avait d'abord joui de tout ce que la présence de Marguerite lui attirait de distrayant; mais l'orgueil lui avait murmuré un jour tous ces pourquoi à l'oreille, le sifflement du tentateur avait réveillé le vautour, et le vautour battait de l'aile. Ne connaissant, ne cherchant aucun moyen pratique de maîtriser ses passions, Polyxène souffrait, et tout en elle commençait à se soulever contre Marguerite.

Marguerite ne voyait pas venir l'orage et arrangeait sa modeste petite vie de son mieux. Elle trouvait certainement je ne sais quelle brusquerie dans les manières de Polyxène; elle l'entendait

critiquer amèrement les favoris courts et les gants rouges du conseiller de préfecture, rire des moustaches pointues et des airs penchés du pharmacien, dénigrer la présidente; elle l'avait vue chasser Corentin du Trou-aux-Cailloux, où il avait pris l'habitude de venir apprendre ses leçons, couché comme un petit chien fidèle aux pieds de son vénérable ami; mais l'accord ne s'était pas encore rompu entre elles, car elle fermait volontairement ses yeux indulgents sur un commencement de persécution qu'elle ne s'expliquait pas.

L'apprentissage qu'elle fait de la vie qui sera désormais la sienne l'occupe. Ce n'est pas que cette vie lui offre rien de bien séduisant; mais elle a le cœur vaillant, Marguerite, et elle accepte courageusement sa destinée. Le bonheur mettrait-il sur une figure humaine une grâce plus caressante que celle qui éclaire aujourd'hui son jeune visage en entrant dans le Trou-aux-Cailloux pour souhaiter le bonjour à son grand-père? Ce n'est pas une froide formalité qu'elle remplit, ce n'est pas même un devoir qu'elle accomplit. Elle a hâte, grande hâte, de poser son charmant regard sur ce cher vieux visage; elle a hâte, grande hâte, d'entendre cette voix tremblante murmurer : « Bonjour, Marga; bonjour, ma fille »; elle a hâte, grande hâte, de sentir ces bras débiles sur ses gracieuses épaules. Elle aime tant ce pauvre vieux que tout le monde semble dédaigner!

Elle revenait évidemment du dehors ce jour-là, car ses joues satinées avaient cette fraîcheur humide et délicate qui est comme le charmant coup de pinceau que donne en passant l'air frais et un peu vif du matin. Après avoir embrassé le vieillard, elle se chercha une place.

Elle s'assit d'abord sur le petit coffret, mais le siège était trop bas; elle rangea d'un coup de main les piles irrégulières de minerai, souffla sur la table et s'y percha, mais ce siège-là était aussi par trop élevé. Le pauvre vieux riait de tout son cœur, et on aurait cru vraiment que Marga faisait cela exprès pour le faire rire. En troisième lieu, elle se glissa entre les planches-bibliothèque et la chaise de bois, et s'assit sur le bras droit du vaste fauteuil. M. Blouan s'était, en riant, rejeté dans l'angle opposé, de sorte qu'ils se trouvaient assis

tout près, et cependant vis-à-vis l'un de l'autre.

— Que lit mon savant bon-papa ce matin? dit Marguerite en passant ses doigts fins entre les lourds feuillets d'un gros in-folio placé sur la table. Ah! saint Thomas!

— Un aigle, dit le vieillard avec enthousiasme. Vois-tu, Marga, je regrette que tu ne sois qu'une femme. J'aurais eu tant de bonheur à te faire faire connaissance avec ces magnifiques génies : *Les Docteurs de l'Eglise.*

— Je suis, il est vrai, positivement indigne d'entrer en relation intime d'intelligence avec eux, grand-père, répondit Marguerite en souriant; mais ils ne me sont pourtant pas restés inconnus. D'abord, vous, vous m'avez bien un peu initiée au sublime en me lisant quelques belles pages qui m'ont tout à fait saisie; puis je me suis lancée, j'ai lu des extraits des lettres de saint Jérôme, j'ai entrevu saint François de Sales, saint Augustin, Bossuet, Fénelon, et j'ai compris ce que c'est que le génie illuminé par la foi. Cela, cher grand-père, m'a sauvée du fade, du médiocre. Cela vous fait plaisir, n'est-ce pas?

Il plaça sa main sur les cheveux châtains de Marguerite, et la regarda avec une ineffable tendresse.

— Cela m'émeut, dit-il, il me semble entendre parler ta mère.

— Parlez-moi d'elle encore, murmura Marguerite, il y a longtemps, bien longtemps que vous ne m'en avez rien dit.

Il attira la jeune fille à lui, et, fermant les yeux :

— Comme tout cela m'est présent! continua-t-il d'une voix basse et profonde. Il me semble que j'assiste encore au réveil de cette chère âme. Dieu m'avait donné un trésor, je ne l'ai pas enfoui : j'ai regardé l'âme de ma fille comme un diamant qui m'était confié, et j'ai mis tous mes soins à le tailler, à le polir, à le faire resplendir. Son cœur était grand, aimant, généreux; j'ai rempli son cœur de Dieu; son intelligence était haute, d'une trempe solide, j'ai fait couler sur cette intelligence les grands courants d'eau vive, elle s'est abreuvée aux sources pures. Ma petite-fille, je voulais l'aguerrir contre les bonheurs énervants de ce

monde, me figurant qu'elle ne pouvait être que trop heureuse. C'était un rêve de mon affection, j'avais oublié la loi; cependant mes soins n'ont pas été perdus. Elle s'est trouvée aguerrie contre la souffrance qui me l'a prise sous mes yeux et dont mon amour n'a pu la garantir. Ta mère, Marguerite, a été une femme vaillante, elle a porté dans un corps frêle, torturé, une âme courageuse. Sa courte vie a été héroïque. Elle avait cherché Dieu dans la souffrance; aussi elle puisait aux sources suprêmes de la vie et elle luttait pacifiquement, sans se plaindre et sans se troubler. On aurait dit qu'elle ne souffrait que de me voir souffrir. Mais je lisais dans son cœur, je jouissais alors de toute la force intelligente à laquelle sa mort a porté le premier coup, et il m'est arrivé de me mettre à deux genoux devant elle, tant je voyais se révéler dans ses actes l'action même de Dieu sur les âmes.

Cette confidence émue que Marguerite écoutait le cœur palpitant eût duré longtemps sans doute. Le cœur fermé, comprimé, du pauvre vieux se dilatait tous les jours sous les rayons caressants qui sortaient des yeux de sa fille : cet amour filial si délicat et si tendre lui redonnait cette vie de sentiment propre aux cœurs éternellement jeunes, et tout son être en était vivifié.

Un bruit de chaises violemment remuées dans l'appartement voisin, une sorte de duo véhément entre deux voix de femmes, la voix glapissante, impérieuse, de Polyxène, la voix sonore, éclatante de Marie-Rose, arrêta soudain les épanchements du vieillard.

Il rouvrit les yeux, sourit à Marguerite et se redressa sur son fauteuil.

— Ce n'est rien, grand-père, dit la jeune fille que cette interruption contrariait; Polyxène et Marie-Rose ne se disputent jamais longtemps.

Il hocha la tête.

— Elle a sa voix des mauvais jours, dit-il, cette voix qui me trouble, qui me cause je ne sais quel effroi. Il y a longtemps que je ne l'avais entendue. L'as-tu vue ce matin?

— Non, je lui ai seulement dit bonjour en passant devant sa chambre, pour aller à la messe.

— Marguerite, cette messe-là lui déplaît.

— Vous croyez, grand-père?

— J'en suis sûr. Tous les matins elle passe par ici en grommelant; et, quoique je ne fasse pas semblant d'entendre, je comprends fort bien que Marguerite ne se gêne pas, qu'elle fait la grande dame, que Marguerite a des dévotions très commodes pour elle, très incommodes pour les autres. Je te dis tout cela comme par plaisanterie, ajouta-t-il en voyant Marguerite devenir très sérieuse; ta sœur plaisante, mais je crois bien, cependant, que ta sortie matinale ne lui plaît pas, j'en suis sûr.

Il se tut : Polyxène entrait avec sa robe grise, son teint échauffé, un énorme plumeau à la main.

Elle marcha d'un air très pressé vers le fond de l'étroit cabinet, remua tout ce qui s'y trouvait, et fit passer son plumeau jusque sur le tableau du fond. Et peu à peu elle revint vers la table, faisant voler la poussière devant elle comme un tourbillon; puis elle attaqua la table elle-même, les blocs de minerai et un vrai nuage enveloppa le pauvre vieux, qui fermait paisiblement les yeux pour ne pas être aveuglé.

— Doucement! Polyxène, doucement donc! s'écria Marguerite en s'échappant, tu nous poudres à noir, et grand-père ne peut pas se sauver, lui!

A cette exclamation, Polyxène marmotta des paroles décousues qui avaient le sens suivant :

— Il fallait bien épousseter après cette paresseuse de Marie-Rose, qui était le désordre même; — ce n'était pas que cela fût amusant. — Elle aurait volontiers laissé cela à d'autres; — elle aurait mieux aimé se carrer à l'église, — mais il fallait bien faire ce que les autres ne daignaient pas faire, etc.

— Si tu parlais plus clairement, Polyxène? dit Marguerite, du coin où elle s'était réfugiée. Qu'y a-t-il donc de si important à faire pendant la demi-heure que je passe à l'église le matin?

— Tout! répondit âprement Polyxène.

— C'est trop vague. Enfin, je veux bien croire qu'il n'y a pas moyen de quitter la maison. Seulement, je vais te proposer un arrangement. A chacune notre semaine.

Polyxène répondit qu'elle n'entendait gêner personne.

— Dans tous les cas, je retiens le cabinet de

bon-papa, continua Marguerite. Tu ne t'en occuperas plus, n'est-ce pas? Sans cela, ajouta-t-elle en essayant de sourire pour dérider Polyxène, je serai obligée de le mettre sous cloche pour le préserver de ta poussière, ce pauvre bon-papa!

En disant cela, elle avait ouvert un tiroir, pris une brosse, et elle était revenue auprès de la chaise de bois. Elle souffla à plusieurs reprises sur son grand-père, uniquement pour le faire sourire, et, ce résultat obtenu, elle se mit à brosser sur toutes les coutures l'habit bleu de roi, sans faire plus attention à Polyxène et à son plumeau qui s'agitèrent encore quelque temps dans le vide, et qui sortirent bientôt, l'une portant l'autre.

La porte s'était à peine refermée derrière eux qu'elle se rouvrit de nouveau, et livra passage à Marie-Rose ayant ses cheveux ébouriffés, son capot de travers, et un air animé, moitié moqueur, moitié futé qui annonçait qu'elle en voulait à quelqu'un et qu'elle se préparait à jouer à ce quelqu'un un petit tour de sa façon.

— Bon! dit-elle, je m'en doutais, elle est venue jeter son humeur et sa poussière sur notre vieux monsieur. Il va redevenir son pâtira; mais aujourd'hui, comme je vais lui rendre la monnaie de sa pièce, et tout de suite! Justement, j'ai acheté du genêt ce matin, cela va me servir. Laissez donc la porte du corridor ouverte, mam'zelle Marguerite, nous allons nous amuser.

Marguerite était jeune, elle avait son fonds de gaieté qu'elle ne demandait pas mieux que de dépenser : elle fit ce que désirait Marie-Rose, et par la fenêtre ouverte elle la suivit des yeux dans la profondeur de sa cuisine.

Elle la vit passer rapidement devant Polyxène, qui pelait un fruit d'un air tout sombre; elle la vit saisir son grand balai de genêt, lever ses bras robustes et commencer à balayer sa cuisine avec une ardeur qui tenait de la rage.

Polyxène se leva précipitamment et gagna la cheminée; de la cheminée, elle courut à la fenêtre; Marie-Rose et son balai vengeur la suivirent. Marguerite étouffait ses éclats de rire, en les voyant s'agiter confusément dans la poussière. Mais ce jeu ne pouvait durer longtemps avec Polyxène.

— Veux-tu faire un peu attention ! dit-elle aigrement ! qu'est-ce qui te prend ?

— Dame, mam'zelle, j'ai vos reproches sur le cœur, répondit Marie-Rose avec humeur, je veux devenir soigneuse, et puisque le Trou-aux-Cailloux n'est jamais bien balayé, puisque moi et mam'zelle Marguerite ne sommes bonnes qu'à mettre tout en désordre, ma cuisine du moins sera propre. C'est à vous à vous échapper. Si votre langue va bien, vos jambes aussi, vous n'avez pas soixante-dix ans.

Et le balai, s'élevant, brossa les pantoufles de Polyxène, qui n'avait pas bougé de place, et s'embarrassa même dans les plis tombants de la robe grise.

— Je ne supporterai pas cela, dit-elle en rabattant sa robe d'un air furieux; mon père saura ce que tu fais, par ordre de Marguerite, sans doute. Depuis qu'elle est ici, la vie n'est plus tenable. Il faudra que cela change, cela changera.

Et, pivotant sur elle-même, elle sortit de la cuisine, et, traversant le corridor comme un coup de vent, elle s'élança dans l'escalier qui conduisait à sa chambre.

Marguerite la vit passer, et sa gaieté s'évanouit. Elle était sérieuse, presque triste, quand elle vint trouver Marie-Rose, qui riait à gorge déployée, tout en continuant le nettoyage de sa cuisine.

— Tu l'as fâchée, dit-elle, tu l'as poussée à bout, tu as mal fait.

— Ecoutez, mam'zelle Marga, dit Marie-Rose en s'appuyant sur son grand balai vert, elle m'a fait tant endêver depuis ce matin, que je l'aurais bien jetée dehors comme ce vieux tronc de chou que voilà. Vous n'avez pas idée de la vie qu'elle a menée. Elle a bousculé le pauvre vieux Monsieur, et elle n'a fait que se plaindre à votre sujet. Vous aviez cassé ceci, vous aviez dérangé cela, tout allait de travers depuis votre arrivée; vous étiez une grande dame, une *artisse*, je ne sais pas ce que c'est que ça, mais c'est une injure, bien sûr; et vous la laissez tout faire. A la fin la patience échappe, et dame ! elle m'a échappé.

— Il est certain que depuis plusieurs jours je ne la reconnais plus, dit Marguerite pensivement. Je n'ai pourtant rien dit, rien fait, qui fût de na-

ture à la mécontenter ainsi. Vraiment, je ne sais pas du tout pourquoi elle a l'air de m'en vouloir.

— Ça n'est pourtant pas difficile à savoir, repartit brusquement Marie-Rose, et je vous en dirais bien la raison, moi. Vous n'y ferez rien, ni personne au monde.

— Peut-être ! dis vite.

— Sa bête l'a mordue, pardi !

— Chut ! elle descend, dit Marguerite, qui rentra précipitamment dans le Trou-aux-Cailloux.

Sa bête ! Marie-Rose n'avait jamais ouï parler de Prométhée et de son vautour, mais elle connaissait celui de Polyxène, car elle avait fait à sa manière une étude des passions, et elle n'était jamais la dernière à entendre le terrible battement d'aile qui annonçait le réveil du monstre.

X

EN FLANANT

Toutes ces petites escarmouches, précédant la guerre intestine, échappaient parfaitement au brillant Charles, qui se figurait bénévolement que tout chez lui devait marcher sur des roulettes. Il passait d'ailleurs si peu de temps sous son propre toit, qu'il ne lui eût été guère possible d'étudier les situations et de ressentir les secousses qui, de tout temps, ont précédé l'éruption des volcans.

La salle de billard, l'estaminet enfumé, l'interminable allée du Cours, se partageaient sa vie, se disputaient ses précieux instants. Au café, le matin, de dix heures à onze heures, il buvait quelque chose; de onze heures à midi, il faisait rouler ses billes. De deux à trois heures, il buvait encore, et de trois à cinq heures, quand il ne pleuvait pas à torrents, il arpentait le Cours en fumant, avec des airs de penseur. De loin, on l'eût

pris parfois pour un des sept sages de la Grèce.

Peu de jours après le petit engagement rapporté dans le passage précédent, il sortait, avec son exactitude militaire, au coup même de trois heures, de la maison banale où il avait bu, parlé et joué à satiété. Il avait beaucoup perdu, ce qui le rendait un peu maussade, un peu morose. Il était pourtant beau joueur et il avait l'habitude de perdre; mais en ce moment cette petite perte le gênait, et il s'amusait si peu de ses propres pensées, qu'il se hâta d'accoster un gros homme légèrement boiteux et à l'air jovial qui arpentait le Cours les mains dans les poches, en compagnie d'un monsieur très maigre, cravaté très serré et dont la physionomie sèche, âpre, concentrée, indifférente, révélait un homme intelligent, lancé dans de grandes affaires pratiques.

— Ma foi! mon cher, nous parlions de vous, s'écria le gros homme après avoir regardé à qui appartenait la main qui s'était familièrement posée sur son habit gris.

Et, se tournant vers le monsieur à l'air âpre :

— Mon cousin Charles de Prévaneau, dit-il.

M. de Prévaneau décrivit un de ces saluts aisés qui sentent leur gentilhomme; le monsieur à l'air âpre leva son chapeau par un geste rapide et roide et le replaça sur sa tête avec un sans-façon quelque peu démocratique.

— C'est bien à votre beau-père qu'appartiennent les grandes Landes-aux-Moines, Prévaneau? reprit le gros homme en continuant sa promenade.

— C'est à lui; il y a, ma foi! longtemps que c'est à lui.

— Et c'est bien au fond de ces landes couvertes de bruyère que le bonhomme se figure qu'il y a des mines d'argent? dit le gros homme en riant dans ses grosses moustaches rousses.

— Vous le savez bien, Saint-Péray, on a plaisanté assez de cela par Plégon, répondit M. de Prévaneau. Du reste, ajouta-t-il majestueusement, on sait aussi que M. Blouan est à moitié fou, ou pour mieux dire, à moitié en enfance. Il a acheté ces mauvaises landes tout à fait contre mon gré; il a mis dans cette méchante terre de bruyère ses derniers capitaux. C'était une grande sottise, mais

quelle sagesse attendre d'un pauvre vieux fou!

— M. Blouan avait une très grande réputation comme géologue, je crois, dit le monsieur à l'air âpre. Il a laissé parmi les savants qui l'ont connu un nom très honoré.

— Il est savant, Monsieur, il est certainement très savant, dit avec condescendance Charles de Prévaneau. Seulement, sa science ne lui a pas servi à grand'chose, d'abord. Ensuite, ça n'a jamais été un homme complet, le caractère manquait, il y avait des faiblesses dans ce caractère-là, de grandes faiblesses.

Il fallait voir avec quel air de commisération profonde cet homme fort, invulnérable, regardait le ciel où couraient de petits nuages gris cendré qui, après avoir formé le dais vaporeux et le plus charmant au-dessus de sa tête, s'échappaient et avaient positivement l'air de ne plus vouloir parer le ciel au-dessus de ce grand hâbleur qui les regardait fuir.

— Vous ne rangez pas l'acquisition de la Lande-aux-Moines parmi ces faiblesses-là, Monsieur? demanda le monsieur à l'air âpre.

— Pardon, Monsieur, c'est la plus grande bêtise qu'il ait jamais faite. Le terrain est immense, c'est vrai; mais il ne vaut rien; il le loue comme pâturage à des misérables qui ne le payent pas les trois quarts du temps, et le reste forme des tourbières qui lui coûtent un peu plus qu'elles ne lui rapportent. Les gueux seuls se chauffent avec de la tourbe dans notre pays, et mon beau-père a un grand faible pour les gueux.

— Mais enfin, sur quoi fonde-t-il ses espérances? continua le monsieur à figure âpre qui semblait poursuivre une idée à lui, plutôt que fouiller par simple curiosité dans les idées d'autrui.

— Je ne saurais vous le dire. Il a été un temps où il rêvassait tout haut de cela; maintenant il n'en parle plus. Je me rappelle l'avoir entendu dire qu'il y a je ne sais combien de centaines d'années une société s'était organisée pour exploiter une mine d'argent qui se trouvait dans cet endroit et que, par je ne sais quelle guerre ou quel bouleversement politique, les travaux avaient été abandonnés. Je ne sais pas où il a été déterrer ces souvenirs-là. Personne n'en a jamais ouï parler.

et je crois que la compagnie, les travaux commencés, les moines et le reste, sortent tout simplement du cerveau échauffé du bonhomme.

— Peut-être ! dit le monsieur à l'air âpre en feuilletant un calepin chargé de notes. M. Blouan était cependant un homme qu'on prenait au sérieux autrefois. Je sais bien que l'âge nous change. Mais puis-je me permettre de vous demander, Monsieur, si votre beau-père n'a pas fait des travaux là-dessus ? Tout cela, est-ce une simple utopie, ou bien a-t-il donné un corps à son idée, l'a-t-il étudiée, creusée ? Je sais qu'il n'a pas fait de fouilles, matériellement parlant, ce qui serait très chanceux; mais il a dû faire des calculs, des plans, fouiller ce sol avec son esprit, sa science, ne le pouvant faire avec des pioches et des machines ?

— Monsieur, il y fouille toute la journée, répondit gaiement M. de Prévaneau, il a toujours un crayon à la main, pour tracer des chiffres et des figures géométriques. Il est entouré de cartes, de pierres, de morceaux de minerai, qu'il a ramassés je ne sais où; si bien, ajouta-t-il avec un sourire charmant, que j'ai baptisé sa chambre du nom de Trou-aux-Cailloux.

Le gros monsieur jovial rit très fort, et le monsieur à l'air âpre daigna sourire. Il n'en fallait pas davantage pour lancer M. de Prévaneau.

— J'admire vraiment, reprit-il, comment un homme comme lui peut passer son temps à de pareilles niaiseries et notez que, dans son meilleur temps, à l'époque de mon mariage, quand il était le savant professeur qu'on sait, il avait toujours de ces manies. Jamais cet homme-là n'a compris la vie qu'entre un livre et un caillou, au coin de son feu, comme le premier bourgeois venu.

— La simplicité et le génie n'ont jamais été incompatibles, remarqua le monsieur à l'air âpre.

— Je ne dis pas, mais il ne faut pas que la simplicité dégénère en idiotisme, et chez lui ils se touchent de près. Tenez, vous voyez ce méchant gamin qui s'amuse à regarder l'eau couler ?

Et du doigt il désigna Corentin, l'adolescent aux cheveux noirs bouclés, qui, assis sur le parapet, les jambes pendantes, jetait gravement dans le

courant rapide une longue ficelle attachée à une mince gaule de saule.

— Croiriez-vous, continua M. de Prévaneau, que M. Blouan, à son âge, s'est imaginé de se faire le répétiteur de ce mauvais petit gueux? Non, non, il y a longtemps que je le dis, la tête n'est plus saine.

Le monsieur à l'air âpre ne répondit pas, il avait rouvert son calepin et il chiffrait d'un air absorbé.

Un auditeur de ce genre ne convenait plus à M. de Prévaneau. Après quelques phrases banales échangées entre lui et M. de Saint-Péray, il quitta les deux hommes.

— Ce brillant Prévaneau! dit le monsieur à l'air âpre en le suivant des yeux, mais ce n'est qu'un sot, Saint-Péray.

— Pas davantage, répondit l'ami à la figure joviale. Il n'a jamais été autre chose, il me semble.

— Très probablement; seulement, les dons extérieurs donnaient le change. J'en entendais beaucoup parler dans le temps où il courtisait cette angélique créature, la fille du professeur Blouan, et alors tous ceux qui ne le méprisaient pas le trouvaient charmant. Son beau-père est-il donc aussi anéanti qu'il veut bien le dire?

— Non, et les gens qui le connaissent vous diront, comme moi, qu'il a parfaitement sa tête à lui. C'est une idée de Charles de le faire passer pour idiot.

— Jai été bien tenté de lui parler de l'affaire dont je vous ai dit quelques mots, Saint-Péray. Mais on craint toujours de se livrer à un bavard de cette espèce. Il doit exister dans ce pays beaucoup de représentants des familles qui ont autrefois fourni des fonds à l'ancienne compagnie, et les amplifications iraient leur train. Cependant, je serais très curieux de voir les plans dressés par M. Blouan, ses études écrites, le minerai qu'il a fait extraire ou qu'il a rencontré en étudiant le terrain. Et d'un autre côté cette affaire étant très secondaire, je ne puis retarder mon départ, et me présenter chez M. Blouan serait donner trop d'importance à un projet de ce genre. En fin de compte, je ne voudrais pas paraître, j'aimerais

mieux agir par un tiers. Vos relations de parenté vous permettent peut-être de m'en servir, Saint-Péray?

— Je ne demande pas mieux. M. Blouan n'est rien chez Prévaneau, et c'est Charles qui vous servira, s'il en a la fantaisie. Or, il ne laissera pas échapper l'occasion de faire l'important. Quand vous faut-il cela?

— Tout de suite, aujourd'hui même.

— C'est bien; je vais de temps en temps causer chez les Prévaneau, le soir, pendant mes séjours à Plégon. Rien ne m'empêche d'y aller ce soir. Puis-je vous nommer?

— Si vous voulez, mais ayez soin de ne parler que d'une simple curiosité de géologue. Je vous demande le secret absolu sur tout le reste. Tâchez de m'apporter cela pour sept heures à mon hôtel, la Croix-Rouge, je crois.

— C'est entendu. Avez-vous visité les terrains?

— Non, le temps m'a manqué. Au reste, nous agissons encore sur des données extrêmement vagues. M. Blouan est le seul qui ait sérieusement étudié et vraiment approfondi cette affaire, et c'est pourquoi il nous faut les idées de M. Blouan. Je regrette fort de n'avoir pas vu les terrains.

— Les voir est, mon cher, la chose la plus facile du monde.

— A quelle distance sont-ils de la ville?

— A deux kilomètres à peine.

— Si j'allais maintenant! Il ne me faudrait qu'un guide.

— Je vous proposerais bien de vous en servir, mais mes diables de rhumatismes me font marcher quasi à reculons : je mettrais une grande heure à faire le trajet.

— Ce qui me ferait revenir trop tard. C'est contrariant. J'ai deux grandes heures devant moi et je ne pourrais les employer plus utilement. Je ne veux pas cependant courir le risque de m'égarer. Mais ne vous est-il pas possible de me procurer un autre guide? Le premier gamin venu doit pouvoir m'en servir.

— En voilà un devant nous, dit M. de Saint-Péray en montrant Corentin du geste. Cet enfant que Prévaneau appelle toujours, je ne sais pourquoi, « le mauvais petit gueux », ne demandera

pas mieux que de vous conduire à la Lande-aux-Moines : il y va très souvent avec M. Blouan.

Ils se rapprochèrent de Corentin, qui continuait de jeter avec acharnement sa longue ficelle dans le courant, et dont l'œil brillant ne quittait pas le bouchon qui dansait sur la surface écumeuse.

Il accepta tout de suite la proposition qui lui fut faite d'aller montrer la Lande-aux-Moines à l'étranger.

— Vous n'y perdrez pas, mon petit ami, ajouta le monsieur à l'air âpre, je vous donnerai un pourboire que la vente des dards que vous avez l'espoir d'attraper surpasserait difficilement.

Corentin avait déjà une jambe levée. A ces paroles, il la laissa retomber, et, faisant cingler sa ficelle, il replongea l'hameçon dans l'eau en disant fièrement :

— Je ne vous conduirai pas, Monsieur : je ne conduis personne pour de l'argent, ma mère ne veut pas.

Les deux hommes se regardèrent en souriant.

— La mère est pauvre, murmura M. de Saint-Péray à l'oreille de son compagnon; mais on la dit très distinguée et très fière, comme tous les déchus. Promettez autre chose que de l'argent à l'enfant : un cerceau, une toupie, une ligne.

— Il y a peut-être un moyen de conclure notre marché, reprit l'étranger en se rapprochant de Corentin. Vous me conduirez à la Lande-aux-Moines, et je vous donnerai une ligne de pêche.

Corentin tourna vers lui son visage intelligent soudainement éclairé.

— Une ligne à tourniquet? s'écria-t-il.

— Une ligne à tourniquet, soit.

L'enfant fit un bond et se retrouva sur ses pieds. Il enroula rapidement la ficelle autour de sa longue gaule qu'il plaça ensuite sur son épaule en disant :

— Venez, Monsieur.

Le monsieur à l'air âpre s'était laissé secouer la main par son jovial compagnon, et il suivit Corentin, qui marchait lestement devant lui, l'œil gai, le sourire aux lèvres, tout occupé de cette chose splendide qui était restée inaccessible à son ambition :

Une ligne à tourniquet!

XI

CONTRE LE PAUVRE VIEUX

M. de Saint-Péray demeura sur le Cours, où il fut bientôt rejoint pas d'autres oisifs. Après avoir consciencieusement fait évanouir en fumée une demi-douzaine de cigares, il se dirigea vers la place Saint-Michel, c'est-à-dire vers la maison Prévaneau. Il frappa à la petite porte dépeinte et fut introduit par Marie-Rose dans la salle à manger, où Polyxène travaillait avec un air lugubre et où M. de Prévaneau lisait dans un livre jaune très fané, qui avait vraiment l'air d'avoir traîné dans la boue.

— Tiens ! Saint-Péray, dit-il en fermant son livre, de l'air satisfait de quelqu'un qu'on arrache à une conversation ennuyeuse.

— Oui, c'est déjà moi. Bonjour, ma bru ! Où donc est Marga ?

— Marguerite promène son grand-père, répondit Polyxène assez sèchement.

— Marga est une bonne fille, dit M. de Prévaneau, emporté par je ne sais quelle générosité personnelle; il n'y a pas de chose qu'elle ne fasse pour secouer ce pauvre vieux. Aujourd'hui, pour l'obliger à sortir, n'a-t-elle pas imaginé de lui dire que le curé avait découvert je ne sais quelle poterie dans son jardin. Ils vont, je pense, discourir pendant des heures sur ce pot cassé.

Il rit bruyamment et il ajouta en posant la main sur le livre jaune :

— Ce farceur d'auteur racontait justement un trait de ce genre-là, j'en ai bien ri.

— Quel est ce livre ? demanda M. de Saint-Péray.

— Un nom en *a*, répondit Polyxène qui se nourrissait de romans, ce qui ne contribuait pas

peu à lui exalter l'imagination et à lui rendre la vie qu'elle menait parfaitement ennuyeuse.

— Hum! c'est épicé pour vous, il me semble, Polyxène, dit M. de Saint-Péray avec un gros rire, après s'être penché pour regarder le titre du livre.

— C'est ce que je lui disais pas plus tard qu'hier, s'écria triomphalement M. de Prévaneau, mais elle n'a pas voulu m'en croire.

— Il n'est pas pire que beaucoup d'autres, répondit Polyxène, qui était devenue très rouge.

— Et puis enfin si ça l'amuse! ajouta le jovial M. de Saint-Péray, tout étonné d'avoir pu blâmer qui que ce fût d'avoir lu un livre immoral.

— Ils ne sont pas toujours amusants non plus, grommela Polyxène : depuis quelque temps, papa n'a pas la main heureuse.

— Alors pourquoi les lis-tu? s'écria M. de Prévaneau. Fais comme ta sœur, qui ne daigne même pas les regarder.

— Marguerite n'aime pas la lecture? demanda M. de Saint-Péray.

— Oh! si. Mais c'est une raffinée que ma fille Marguerite. Ce n'est pas elle qui toucherait de ses doigts de duchesse un livre du cabinet de lecture. Oh! non, elle les prendrait volontiers avec des pincettes. Elle a ses lectures à elle, n'est-ce pas, Polyxène?

Polyxène fit un signe affirmatif et parla d'autres choses. Ces autres choses l'amenèrent à exprimer ses regrets de la rareté des visites de son oncle de Saint-Péray depuis qu'il avait quitté sa maison de campagne pour habiter Lorient toute l'année.

Il répondit crûment qu'à son âge la campagne devenait d'une tristesse hébétante; qu'à Lorient il y avait un théâtre et mille autres divertissements qui l'empêchaient, lui et son fils, de crever d'ennui. On revint de Lorient à Plégon, et pendant un quart d'heure environ la chronique locale défraya seule la conversation. Le visiteur apportait deux petites anecdotes nouvelles qui intéressèrent Polyxène et la déridèrent même tout à fait. Et puis, de temps en temps, M. de Saint-Péray l'appelait en riant sa bru, ce qui ne manquait pas de la faire sourire. L'ayant ainsi disposée, l'agent diplomatique amena adroitement la conversation sur le pauvre vieux, et il ne savait trop cependant com-

ment attaquer la question des terrains quand M. de Prévaneau lui en fournit soudain l'occasion en s'écriant :

— A propos, qui diable était ce monsieur si drôle dans sa mise solennelle, que vous meniez en laisse tantôt sur le Cours ?

— En laisse ? répéta en riant M. de Saint-Péray, je crois bien que personne ne s'aviserait de conduire en laisse Amédée Bartholon. Ce gaillard-là ne se laisserait pas mettre le collier facilement. C'est le fils de l'ancien maître des forges du Réveil-Château, un homme qui a trente-six mille industries dans la tête et entre les mains et qui sait ce que c'est que d'empiler des sacs d'écus.

— Il a vraiment bien l'air d'un empileur d'écus ! répondit dédaigneusement M. de Prévaneau. Amédée Bartholon ! Ce n'est pas la première fois que j'entends ce nom-là. Ce monsieur était connu dans la famille Blouan, je crois ?

— Oui, et il s'est parfaitement souvenu de vous, du temps que vous étiez le plus joli sous-lieutenant de l'armée française.

— Hum ! il a dû me trouver diablement changé, dit M. de Prévaneau en relevant machinalement son toupet.

— Du tout, il ne vous a pas trouvé changé du tout. Il n'était occupé que du passé, et si j'avais supposé que vous l'eussiez connu, je ne vous aurais pas laissé partir aussi brusquement.

— Il ne m'a pas trouvé impoli, je l'espère ? dit M. de Prévaneau, qui, tout en dénigrant parfois les millionnaires, professait pour eux la plus haute estime au fond de son cœur.

— Au contraire; comment donc ! il a été enchanté de vous rencontrer et il a même regretté de n'avoir pas pensé à réclamer un service de votre obligeance, qui est proverbiale, comme vous ne l'ignorez pas.

— Quel service papa aurait-il pu rendre à ce millionnaire ? demanda Polyxène.

— Ce n'est pas un service proprement dit, c'est plutôt la satisfaction d'une curiosité de savant. Mais il vous a parlé de cela, Prévaneau, et c'est vous, si je ne me trompe, qui lui avez dit que le père Blouan avait dessiné des cartes, fait des tra-

cés, que sais-je, moi? donné, comme il dit, un corps à ses rêves.

— Ah! j'y suis! je me rappelle qu'il m'a, en effet, questionné sur les travaux du vieux; eh bien?

— Eh bien, il voudrait voir tout cela. Croyez-vous que le père Blouan soit d'humeur à se séparer de tout son bataclan scientifique?

— Pour ce qu'il vaut! dit Polyxène en levant les épaules.

— Certes, il ne vaut pas grand'chose, ajouta M. de Prévaneau; mais le bonhomme y tient. Pourquoi y tient-il? Je ne saurais le dire, mais il y tient.

— C'est égal, Prévaneau, vous seriez gentil de me donner tout ce grimoire.

— Demandez-le-lui, mon cher.

— Il n'est pas ici; savez-vous où il est allé?

— Sais-tu, Polyxène?

— Voir les pots cassés de M. le curé; mais ils ont changé d'avis en route, car je les ai rencontrés dans la rue Quiquaine.

— C'est que Bartholon part dans deux heures de Plégon pour y revenir Dieu sait quand. Il me faudrait cela tout de suite, ma bru.

— Papa, vous pouvez bien donner toutes ces vieilleries-là à mon oncle de Saint-Péray, dit généreusement Polyxène.

— Marga grondera, dit M. de Prévaneau, qui avait des lueurs de sentiment et des velléités de justice.

— Qu'est-ce que cela lui fait? dit Polyxène sèchement.

— Comment! mais elle a une dot de princesse sous ces bruyères-là! s'écria M. de Prévaneau en riant. N'est-ce point le rêve de son vieux fou de grand-père?

— Il ne s'agit pas des rêveries de M. Blouan, dit Polyxène avec agacement. Donnez-vous ces cartes-là, oui ou non, à mon oncle de Saint-Péray?

— Je n'ose pas. Ce pauvre vieux n'aime rien tant que ses grimoires; il fera un train d'enfer.

— On les lui rendra, dit M. de Saint-Péray, il ne s'agit que d'un examen, d'une étude, et puisque Polyxène est assez aimable pour se joindre à moi,

laissez-moi faire, Prévaneau, que diable! Je me fais fort de les lui rendre avant un mois.

— Je m'en lave les mains, dit M. de Prévaneau, et si Marga...

— Je prends tout sur moi, dit Polyxène impétueusement; voilà bien des difficultés pour rien du tout.

Elle se leva, passa dans le Trou-aux-Cailloux, et avec la rapidité qui accompagne toute mauvaise action, elle roula les cartes qui couvraient la table, fit un cornet de papier, y jeta quelques morceaux de minerai, et revint dans la salle à manger. Mais dans le couloir une main se posa sur son bras et une voix émue dit :

— Mam'zelle, vous n'emporterez pas cela.

— Pourquoi pas?

— Parce que Monsieur n'est pas ici, et que je ne laisserai pas voler ses cartes.

— On les lui rendra; laisse-moi.

Elle échappa à l'étreinte de Marie-Rose, et entra dans le petit salon.

— Tenez, mon oncle, dit-elle, il ne s'apercevra seulement pas de la disparition de ses cartes, je parie.

— Il s'en apercevra, dit Marie-Rose, qui se tenait debout, les sourcils froncés, sur le seuil de la porte, il en aura du chagrin; c'est une vilaine chose que vous faites là, monsieur de Saint-Péray.

— Je puis encore attendre une dizaine de minutes, dit M. de Saint-Péray en hésitant; M. Blouan ne tardera peut-être pas à rentrer.

— S'il rentre, vous partirez les mains vides, dit méchamment Polyxène : je le connais, il ne consentira pas à se séparer de ses cartes. Il s'imaginerait qu'on veut lui arracher son secret et dénicher ses trésors, ajouta-t-elle avec un rire strident.

— Je pars alors, dit M. de Saint-Péray en se levant. M. Bartholon m'attend sans doute. Bonsoir, Polyxène, et merci pour le bon coup de main que vous m'avez donné : de bru à beau-père on s'entend toujours. Sans vous je repartais bredouille. Allons, Marie-Rose, pas de violence, ce n'est qu'un prêt, ma fille, ce n'est pas un vol. Si le bon vieux père Blouan gronde un peu, dites-lui bien que tout lui sera intégralement renvoyé.

— Vous le jurez, Monsieur, dit Marie-Rose, qui lui avait mis sans façon la main au collet.

— Je le jure.

Il étendit la main par un geste solennel, dit en riant bonsoir, et sortit.

Polyxène reprit son ouvrage; M. de Prévaneau tordait ses longues moustaches grises d'un air ennuyé.

— Tu as fait là un mauvais coup, Polyxène, dit-il soudain; il aurait mieux valu attendre le retour de Marga.

— Et refuser à mon oncle, n'est-ce pas? Tant pis, si cela la fâche. Cela lui apprendra à ne pas courir toute la journée avec son grand-père, qui n'était pas de moitié aussi tracassier quand elle n'était pas ici.

— Enfin, enfin, nous verrons, dit M. de Prévaneau, en reprenant son livre; ce qu'il y a de sûr, c'est que je m'en lave les mains.

— C'est votre habitude, papa, répondit Polyxène non sans aigreur. Ce n'est pourtant pas si beau de se laver les mains de tout comme cela.

Cela dit, elle se remit à travailler en silence après avoir dirigé la flamme sombre de son grand œil sur la figure irritée de Marie-Rose, qui reprenait toute pensive le chemin de sa cuisine en disant entre ses dents :

— J'aime encore mieux Pilate que Judas.

XII

PILATE ET JUDAS

Où donc était le pauvre vieux, pendant qu'on le dévalisait ainsi; pendant qu'on lui enlevait frauduleusement ce qu'il regardait comme un trésor un peu moins précieux que Marga, mais enfin, comme un trésor; pendant que M. de Saint-Péray,

aussi fin que jovial, flairait dans ces cartes couvertes d'hiéroglyphes je ne sais quel mystérieux profit; pendant que Polyxène se délectait dans un affreux repos, son vautour la déchirant moins depuis qu'elle lui avait jeté ces cartes en pâture?

Où donc était Marga, qui ne croyait pas un mot des chimériques espérances de son cher vieillard, mais qui entourait de précautions, presque de respect, ces choses qui, après elle, étaient le charme et l'intérêt de sa vie?

Marga et son grand-père étaient fort paisiblement assis dans le petit jardin du curé de Plégon. Les dernières lueurs du soleil couchant flottaient sur le banc rustique et caressaient trois têtes rayonnantes, trois visages bien dissemblables, mais également beaux. Entre les deux vieillards, Marga faisait absolument l'effet d'une rose entre deux boules de neige.

Devant eux, sur le sable, se trouvaient des débris informes à l'aide desquels les vieux savants reconstruisaient toute une curieuse poterie celtique. Leur causerie scientifique ne paraissait pas ennuyer Marga, et toutes ces discussions sur les pots cassés tant dédaignés par M. de Prévaneau l'intéressaient certainement autant que les interminables narrées de ces farceurs de romanciers qui divertissaient son père et passionnaient si malheureusement Polyxène. Cela, du moins, n'altérait pas la sérénité de son front gracieux, la pureté de son brillant regard; cela ne jetait pas dans l'harmonie de son être ces ferments de discorde qui des livres dangereux passent dans les âmes féminines pour les troubler et y causer parfois d'irréparables ravages.

On se trouvait si bien ensemble dans ce petit jardin ombreux, les vieillards éprouvaient une si vive jouissance à admirer les formes incomplètes des pots cassés, à remuer ces antiques fragments entre leurs doigts tremblants, Marga était personnellement si heureuse de regarder en paix et le rayon de joie qui éclairait la vénérable figure de son grand-père, et les délicates couleurs que revêtaient les nuages sous le feu du soleil couchant, si heureuse seulement de regarder fleurir les lilas, qu'il fut convenu qu'on souperait à la cure.

La jeune fille ne posa que deux conditions à son acquiescement : la première serait qu'on enverrait prévenir son père; la seconde, qu'on ne servirait pas le potage dans une espèce de jatte à peu près entière, que les deux savants ne se lassaient pas de contempler.

Ces conditions, gaiement proposées, furent gaiement acceptées.

Le jardinier du curé, le solennel François, qui se revêtait d'importance à mesure que son maître s'enivrait de simplicité, qui citait les Pères de l'Eglise et qui émaillait de mots latins les discours qu'il prononçait dans la cuisine, fut député vers M. de Prévaneau. La jatte celtique fut respectueusement posée sur une console et exposée ainsi pendant le souper à l'admiration des deux jeunes vicaires, qui s'amusèrent beaucoup à ses dépens, à la seule fin de lancer les deux vieillards dans leurs plus ardents enthousiasmes.

Il était tard quand Marga et son grand-père rentrèrent au logis. M. de Prévaneau et Polyxène étaient couchés, et Marie-Rose, qui avait la tête à l'envers, dit-elle, ne fit que gronder et les engager de se coucher au plus vite.

Marga et le pauvre vieux, tout en la plaisantant sur son humeur de dogue, lui obéirent, et s'il y eut quelqu'un qui ne dormit point ce soir-là dans la maison, ce ne furent pas les victimes. Elles avaient la conscience tranquille et elles ignoraient le tour qu'on leur avait joué.

Le lendemain matin, il y avait je ne sais quel malaise sur plusieurs figures. M. de Prévaneau, entrant de plus en plus dans son rôle de Pilate, sortit plus tôt que d'habitude, bien qu'il se fût dit cent fois à lui-même : « Bah! il ne s'en apercevra même pas. »

Ce fut, hélas! la première chose dont il s'aperçut, le pauvre vieux, quand il s'approcha de la grande chaise de bois. Devant cette table, sur laquelle Polyxène avait pourtant étendu de vieux journaux, croyant peut-être lui faire prendre le change, il fut saisi d'un tremblement convulsif, et un cri, un véritable cri de douleur, lui échappa.

A ce cri, Marga et Marie-Rose accoururent. Polyxène pâlit légèrement dans l'embrasure de sa croisée; ce cri lui causait un certain saisissement.

Il faut être bien endurci pour entendre sans remords l'expression d'une souffrance dont on est la cause.

— Qu'avez-vous donc, bon-papa? s'écria Marga en le voyant s'affaiser dans son grand fauteuil; mon Dieu! qu'avez-vous?

Il montra la table du geste.

Marga devina.

— Vos cartes? dit-elle.

— Oui, oui, bégaya-t-il.

— Mais, en effet, que sont-elles devenues? continua la jeune fille en feuilletant rapidement ce qui se trouvait sur la table : ne vous désolez pas, nous allons les trouver.

Elles ne se trouvèrent pas.

Le vieillard, qui avait suivi avec angoisse les recherches de Marga, se leva tout à coup comme mû par un ressort.

— Qui les a prises? dit-il d'une voix rauque; il me les faut. Oh! Marga, ta fortune, mon travail de dix ans!

Marie-Rose, n'y tenant plus, s'élança vers lui :

— On vous les rendra, Monsieur, s'écria-t-elle.

— On les a donc prises? dit Marga.

— Oui, la bête les a happées.

Elle courut ouvrir la porte de la salle à manger, et, apostrophant Polyxène :

— Allons, Mam'zelle, dit-elle c'est vous qui avez fait le coup, arrivez l'expliquer, s'il vous plaît.

— Voilà bien du bruit pour rien, s'écria Polyxène en essayant de s'irriter. Mon oncle de Saint-Péray a eu envie de faire voir ces vieilles cartes, je les lui ai prêtées, puisque vous n'êtes jamais ici maintenant.

— Tu as fait cela, Polyxène? demanda Marguerite, qui s'était approchée d'elle.

— Oui.

Marguerite allait répondre; un gémissement du vieillard la rappela dans le cabinet.

Il se levait, il retombait, il voulait aller chercher ce qu'on lui avait enlevé, il se prenait le front avec désespoir.

— Cher bon-papa, calmez-vous, dit Marguerite, rien n'est perdu. Donnez-moi seulement le temps d'aller chez M. de Saint-Péray, je vais vous les rapporter, je vous le promets.

Cette promesse calma un peu l'agitation du vieillard. Marguerite mit rapidement ses vêtements de rue, et, après avoir fait signe à Marie-Rose de ne pas quitter le cabinet, elle sortit et se dirigea à pas pressés vers l'hôtel de M. de Saint-Péray.

Elle allait vite, pleine d'espoir, décidée à lui arracher les cartes de gré ou de force.

M. de Saint-Péray était encore couché. Elle lui écrivit sa requête, lui demandant instamment de lui rendre sur-le-champ tous les cailloux et les papiers emportés la veille. Il répondit humblement, faisant mille protestations, mais la priant d'attendre; M. Bartholon les avait emportés, et M. Bartholon était à cent lieues de Plégon.

Rien n'avait été expliqué à Marguerite, qui n'avait pas douté un instant du succès de sa démarche.

Elle éprouva une cruelle déception, et, reconnaissant que tout autre pourparler était inutile, désolée à la pensée de l'effet qu'allait produire cette nouvelle sur son grand-père, elle retourna tristement chez elle.

Le vieillard l'attendait avec une fiévreuse impatience. En la voyant apparaître, il tendit les deux mains en avant. Marga alla s'agenouiller devant lui, comme elle le faisait quelquefois le soir, pour lui demander de la bénir, le regarda bien tendrement, et, comprimant de son mieux son émotion :

— Cher bon-papa, dit-elle, on vous les rendra, mais il faut attendre un peu.

En voyant cette chère et vénérable figure se crisper douloureusement, voyant cette tête blanche osciller et se renverser en arrière, accablée elle-même sous le poids de toutes ces petites noirceurs, elle laissa tomber sa tête dans ses mains par un geste plein de découragement.

Au bruit du sanglot qui lui échappa, le vieillard affaissé rouvrit les yeux. Marga pleurait.

L'égoïsme du savant disparut et fut soudain remplacé par la tendresse du grand-père. Entourant de ses deux bras la tête inclinée de sa petite-fille :

— Oh ! ne pleure pas, dit-il, tu m'as dit qu'on me les rendrait, Marga.

— Oui, oui, murmura Marga, mais j'espérais tant vous les rapporter, mon père !

Il l'enveloppa plus étroitement, sa belle figure reprit toute sa sérénité.

— Que ma fille ne pleure pas alors, dit-il avec une douceur infinie, ses larmes me brûlent le cœur. C'est fini, Marga. Est-ce fini ?

— Oui, dit Marga en dégageant sa tête d'entre ses bras pour lui sourire à travers ses larmes.

— Eh bien, chère fille, prenons notre parti de ce petit événement, résignons-nous. J'ai toutes mes idées là, ajouta-t-il en se frappant le front, mon minerai le plus précieux est ici, continua-t-il en se baissant pour toucher du doigt le petit coffret placé sous ses pieds; ce n'est qu'un travail à recommencer. Une autre fois, nous prendrons nos précautions, Marga; nous mettrons tout sous clef, mon enfant. Je ne sais pas ce que d'autres pourront faire de mes pauvres plans; mais les terrains nous restent, et on ne nous les enlèvera pas.

Et Marga, souriante, répéta : « Les terrains nous restent, grand-père », absolument comme si ces terrains avaient recélé de l'or en barres.

Ils continuèrent à chuchoter là-dessus, se consolant mutuellement, et ils n'entendirent vraiment pas les talons des bottes qui faisaient leur impérieux pan pan dans le corridor.

M. Pilate-Prévaneau, d'ailleurs, se sentait ce matin-là le pied moins ferme que d'habitude. Il n'aimait pas les scènes, surtout avant les repas, et avait des pressentiments que l'explication n'aurait pas lieu sans scène.

Il ouvrit d'abord la porte de la salle à manger, et aperçut Polyxène blême et triste. Il n'entra pas, cette figure-là ne lui annonçant rien de bon, et, avançant dans le corridor, il entr'ouvrit avec les mêmes précautions la porte du Trou-aux-Cailloux. Il vit dans un rayon, appuyés l'un contre l'autre, deux visages émus, encore mouillés par les dernières larmes, portant les traces d'une émotion violente, mais aimants, souriants, presque heureux.

— On pleure, on rit, grommela-t-il; l'important, c'est que ce soit passé.

Et il alla vers la cuisine, où Marie-Rose préparait le déjeuner.

— Eh bien, dit-il en entrant et en refermant avec soin la porte derrière lui, comment tout cela s'est-

il passé, Marie-Rose? Le père Blouan s'est-il aperçu de la farce que Polyxène lui a jouée?

Marie-Rose, qui avait tout suivi des yeux et du cœur, tourna vers lui sa figure humide aussi de pleurs récents.

— Monsieur, dit-elle, pouvez-vous demander une chose comme celle-là? Pouvez-vous penser qu'un pauvre homme, qui vit toute la journée sur des papiers, qui se console là de bien des choses, qui croit qu'il sortira de ses papiers une fortune pour sa petite-fille, ne s'apercevra pas qu'on les lui a volés? Autant vaudrait faire partir Marga, et demander après s'il s'apercevra qu'elle n'est plus là.

— Au fait, dit l'ex-lieutenant en se grattant l'oreille, c'était trop présumer de son manque de mémoire, et je me doutais bien que le tour était fort.

— Un tour, répéta Marie-Rose, une farce! dites une méchanceté noire, Monsieur...

— Chut! dit-il, si elle t'entendait!

— Elle m'entendra si elle veut. Je vous l'ai souvent dit, Monsieur, Polyxène ne serait pas maligne comme ça si vous teniez votre rang dans la maison, et si vous ne la laissiez pas tout faire, pour avoir la paix. Pour moi, je n'en peux plus, et ça va toujours en empirant, comme de juste. Mais voilà! il n'y a rien à lui dire, vous êtes deux têtes sous le même bonnet : Pilate et Judas, enfin, les deux plus vilains êtres de la Passion.

— Tu n'y vas pas de main morte dans tes comparaisons, Marie-Rose, dit M. de Prévaneau, qui ne savait trop s'il devait rire ou se fâcher.

— Je dis ce qui est. Heureusement nous avons dans la maison deux âmes du bon Dieu qui me desserrent le cœur. Allez, Monsieur, votre diablesse de fille aura beau faire, elle n'empêchera pas que M. Blouan ne soit un vieux saint et Marga son bon ange. Plus elle leur fera de misères, plus ils s'aimeront, et plus je les aimerai.

— De quoi parlez-vous avec tant d'animation? demanda Marga à travers la porte.

— Ah! mon Dieu! de la pluie et du beau temps, Mam'zelle, répondit Marie-Rose, d'un air si futé, que M. de Prévaneau, dont la figure s'assombrissait, ne put retenir un éclat de rire.

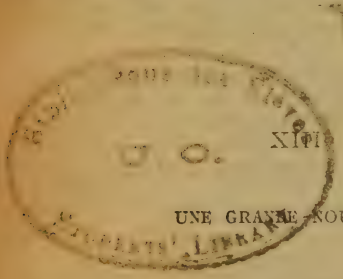
Elevant sa voix, il appela Marguerite.

— Allez-vous-en lui parler chez M. Blouan, Monsieur, dit Marie-Rose, vous me gênez terriblement là, et l'heure marche.

Et elle ajouta plus bas :

— Il faut que je lui soigne son déjeuner, à ce pauvre vieux monsieur, et j'espère que vous allez aussi être bien aimable pour lui toute la journée.

M. de Prévaneau fit un signe affirmatif et daigna se rendre dans le Trou-aux-Cailloux, pour souhaiter le bonjour à son beau-père.



UNE GRAVE NOUVELLE

La petite malice de Polyxène eut pour résultat d'augmenter sensiblement le malaise entre les deux sœurs. Marguerite avait volontiers fermé les yeux sur les étranges petites persécutions qu'on lui faisait subir; mais, cette fois, on avait contristé cruellement son grand-père, des paroles amères avaient été échangées, elle voyait tous les jours le pauvre vieillard se fatiguer à tracer de grandes lignes sur une carte blanche, et, pour que le dissentiment n'éclatât pas trop visiblement aux yeux du monde, elle était obligée de déployer une grande énergie dans l'exercice de cette haute vertu trop dédaignée, la patience.

Du reste, tout semblait aller plus de travers que de coutume chez les Prévaneau. Polyxène et Marguerite étaient en délicatesse, Marie-Rose éternisait la scène avec M. de Saint-Péray par des traits décochés contre Polyxène, et M. de Prévaneau perdait insensiblement sa gaieté en perdant son argent au jeu.

Cette passion avait des recrudescences malheureuses. Dans ses heures de tentation, il quittait le

jeu du cercle pour aller jouer au café avec tous les étrangers qui passaient par Plégon.

Or, parmi ceux-là, se trouvaient des gens de toute espèce, et le modeste enjeu était singulièrement grossi. Il arrivait parfois qu'il gagnait, et alors il vivait gaiement et se donnait mille petites jouissances, mais aussi il perdait parfois, et alors il devenait pointilleux, maussade; il fallait lui arracher l'argent de la bourse pour les dépenses du ménage.

Naturellement, chacun de nos personnages cachait soigneusement la véritable cause de ses impressions.

Ce qui rendait Marguerite pensive, c'étaient les lectures qu'elle faisait à son grand-père; ce qui rendait Polyxène effervescente, c'était le temps qui était à l'orage; ce qui agaçait Marie-Rose, c'était la vapeur du charbon; ce qui irritait, ce qui démoralisait M. de Prévaneau, c'était le changement de ministère.

La maison marchait ainsi, cahin, caha, le malaise matériel augmentant de semaine en semaine le malaise moral, quand on reçut un jour, à l'adresse de M. Charles de Prévaneau, une large lettre scellée.

C'était vers une heure de l'après-midi. M. de Prévaneau, n'ayant plus rien à perdre, était resté bien malgré lui à la maison. Il fumait d'un air sombre, assis sur deux ou trois caisses renversées, dont il avait fait son siège, on ne savait pourquoi, et se figurait représenter Marius, rêvant sur les ruines de Carthage.

Quand Marguerite lui remit cette lettre au grand cachet de cire rouge, il l'ouvrit précipitamment et jeta un véritable cri de joie triomphante.

M. Charles de Prévaneau était nommé percepteur à Lorient.

A cette nouvelle inattendue, inespérée, une joie délirante s'empara de lui. Il lança son bonnet grec au plafond, et exécuta deux ou trois entrechats qui n'étaient pas indignes de son ancienne et brillante réputation comme danseur. Polyxène ne paraissait pas moins satisfaite, et sa physionomie mobile et ardente reflétait une immense joie intérieure. Marguerite souriait devant les ébats auxquels se livrait son père; le pauvre vieux,

seul, inclinait son front d'un air tout pensif.

— Est-ce que vous avez perdu la tête tout de bon, Monsieur? dit tout à coup Marie-Rose, qui accourait du fond de sa cuisine pour connaître le motif de ce bruit inaccoutumé.

— On la perdrait à moins, reprit M. de Prévaneau en allant ramasser son bonnet grec. Je suis nommé percepteur à Lorient, Marie-Rose. Tu nous as entendus parler de Lorient souvent? Ce brave Robert! il aura sans doute rencontré au ministère quelqu'un de mes anciens camarades, se hâta-t-il d'ajouter. Jusqu'ici on s'y était mal pris, j'en étais sûr, on s'y prenait mal. Lorient! une jolie résidence, parbleu! celle que j'aurais choisie.

— Et moi aussi, dit Polyxène en se frottant les mains.

— Un chef-lieu de préfecture maritime! un port militaire! une place de guerre!

— Une ville où l'on s'amuse beaucoup! où il y a un théâtre.

— Et d'excellentes sardines!

— Et où demeure mon oncle de Saint-Péray!

— Tiens, c'est vrai; tu vas retrouver ton mari, Polyxène.

Et M. de Prévaneau se mit à rire en regardant Polyxène qui rougissait.

— Comment! tu as un mari à Lorient, Polyxène, dit Marguerite, pour prolonger une plaisanterie qu'elle pensait être du goût de sa sœur.

— Bah! une farce! dit M. de Prévaneau. Ernest de Saint-Péray, tout petit, appelait toujours Polyxène sa femme, et depuis, chaque fois qu'il nous vient, il ne manque jamais de lui rappeler cela.

— C'est un bon garçon, dit Polyxène, non sans émotion.

— Un gros sournois, qui n'aime rien tant qu'à être taquiné par toi, et tu t'y entends. Ils se chicanent toute la journée, Marguerite; mais Ernest aime ça, et il ne perdrait pas une occasion de venir à Plégon, quand ils habitent la campagne.

— Il nous a joliment délaissés depuis qu'il est installé à Lorient, dit Polyxène; je ne manquerai pas de le lui dire.

— C'est cela, aiguise ta langue à l'avance. Mais, dis, si nous faisions quelques visites, Polyxène?

Il nous faut aller faire part de ma nomination aux Plégonnais. Vont-ils enrager !

— Oui, dit Polyxène en se levant, et il y a bien de quoi. Tu n'étais pas digne d'être percepteur à Plégon, à ce qu'ils disaient, du moins. Te voilà bien vengé.

— Ah ! je crois bien; Plégon ! je n'en aurais voulu pour rien au monde. Lorient, c'est différent. Viens-tu, Marguerite ?

— J'aime autant rester, mon père, répondit Marguerite qui regardait son grand-père.

— Comme tu voudras. Dis donc, Polyxène, tu ne vas pas rester une heure à faire ta toilette, hein ?

— Je ne vous demande que dix minutes, répondit Polyxène, qui était aussi pressée que lui d'annoncer l'heureuse nouvelle.

Ils quittèrent le salon, Marguerite se rapprocha du vieillard.

— Vous avez l'air tout triste, bon-papa, dit-elle.

Il passa sa main tremblante sur son grand front.

— C'est une secousse, dit-il, j'espérais mourir à Plégon.

— Qui sait où nous mourrons ? dit Marguerite en essayant de sourire; allons, bon-papa, ne vous absorbez pas comme cela. Moi aussi, je regrette mon pauvre Plégon.

— Et moi donc ! dit une voix.

C'était Marie-Rose qui apparaissait sur le seuil de la porte.

— Tu ne nous quitteras pas, Marie-Rose ? dit le vieillard en prenant un air alarmé.

— Moi ! où vous irez, j'irai; mais c'est dur tout de même de s'en aller parmi les Bretons, qui parlent un charabia auquel on ne comprend rien.

— Et de quitter sa maison, dit M. Blouan en promenant son regard autour de lui. C'est la maison de Marga, la maison de mes plus chers souvenirs. Et comme nous n'avions pas d'argent pour la faire restaurer, elle est bien restée tout comme elle était autrefois. Charles et Polyxène se sont plaints quand il nous a fallu demeurer ici. C'était tout simple, mais comme j'en étais heureux, moi ! Dans mes rêveries solitaires, avant ton arrivée surtout, que de fois je me suis reporté au passé ! Je voyais ma mère à la place où tu es :

la voix de mon père résonnait dans le corridor; je croyais entendre le frôlement des robes de ma pauvre femme quand elle courait après notre chère petite enfant, qui s'amusait bien mieux dans cette vieille maison que dans notre élégant appartement de la rue de Fleurus.

— Pauvre bon-papa! dit Marguerite en jouant avec les boucles de ses cheveux blancs.

— Tu comprends mes regrets, Marga?

— Oui.

Il baissa la tête, et, la relevant tout d'un coup :

— Eh bien, ma fille, il y a quelque chose que je regrette encore davantage, bégaya-t-il.

— Quoi donc, grand-père?

Il ne répondit pas et demeura tout sombre, les mains placées sur ses genoux.

— Mais répondez-moi donc, dit Marguerite en insistant.

— Laissez-le, Mam'zelle, dit Marie-Rose; vous n'êtes toujours pas avisée, aujourd'hui, de ne pas deviner ça.

— Il pense peut-être à son vieil ami M. le curé, dit Marguerite à demi-voix.

— Ouah! sa Marga lui suffit bien; ce ne sont pas des chrétiens qu'il regrette, ce sont ses faillies landes. Vous avez bien vu vous-même comme il a crié, quand on lui a enlevé ses cailloux. Il aime ces landes-là quasiment comme un enfant.

— Bon-papa, les landes ne changeront pas de place, dit Marguerite, en allant lui relever la tête pour le forcer à la regarder.

— Non, mais je ne pourrai plus continuer mes études sur les terrains, ma fille, répondit-il avec accablement.

— Nous reviendrons à Plégon quand le classement des notes que vous avez sera fait. Allons, ne soyez pas abattu comme cela, bon-papa. Cette nomination est un événement heureux; il faut en prendre notre parti et avoir au moins l'air de comprendre la joie des autres. Marie-Rose, passe-moi l'échiquier, nous allons faire une partie pour nous remettre. Ce sera notre manière, à nous, de nous réjouir.

Le vieillard sourit, et la partie commença. Marie-Rose, qui se sentait fort agitée aussi, s'en alla annoncer à ses camarades du quartier la

grande nouvelle que M. de Prévaneau et Polyxène répandaient dans tous les salons de Plégon.

Ils arrivèrent fort tard, et tout échauffés par les compliments qu'ils avaient reçus. Polyxène, radieuse, s'étonnait d'avoir pu vivre à Plégon pendant si longtemps, et enfilait un à un, avec complaisance, tous les on-dit qu'elle avait récoltés sur Lorient. C'était la ville la plus charmante, la plus agréable, un Eden, un Paris en miniature. Plégon l'ennuyait. Plégon lui pesait; il lui tardait d'avoir quitté ce tranquille Plégon où elle était restée ensevelie. M. de Prévaneau était surtout dominé par la satisfaction d'être quelque chose, de reprendre un rôle dans ce monde administratif, si méprisé la veille. Seulement, toute reconnaissance s'exilait peu à peu de ses discours; il n'était plus question de Robert. Avant la fin du jour, le souvenir des démarches faites par Robert était écarté. On lui rendait enfin justice, c'était à ses seuls mérites, à ses mérites personnels, que cette place avait été accordée.

Quand Marguerite lui demanda timidement s'il n'écrirait pas à Robert, il parut surpris, presque scandalisé.

Ecrire à Robert? En l'honneur de quel saint écrirait-il à Robert?

XIV

EN GARE

« Lorient, vingt minutes d'arrêt! »

A ces mots, la portière d'un wagon de seconde s'ouvrit vivement, et M. Charles de Prévaneau sauta sur le quai. Et de ce wagon descendirent Polyxène, Marga, Marie-Rose et, en dernier lieu, le pauvre vieux, auquel la fatigue du voyage donnait un air tout absorbé.

— Si nous déjeunions au buffet de la gare, mon père, dit Marguerite; bon-papa n'a rien pris depuis hier.

— Et, en définitive, mon oncle, n'ayant pas été prévenu, ne nous attendra pas pour déjeuner, appuya Polyxène.

— Comme vous voudrez; certainement, autant vaut déjeuner ici qu'à l'hôtel, répondit M. de Prévaneau, qui paraissait rajeuni de dix ans. Quelle verdure! ajouta-t-il en regardant les beaux arbres du cours Chazelles; je m'attendais à voir des mâts, et non pas des ormes. Où diable est le port?

— Il est où il est, répondit Polyxène avec un certain agacement, il vaudrait mieux savoir où sont nos malles.

— J'y vais, j'y vais, dit-il en cherchant dans la poche de son paletot. Qu'as-tu fait du billet de bagages? Ah! le voici. Allez commander le déjeuner, je vous rejoins.

Marguerite, qui avait pris le bras de son grand-père, suivit Polyxène, qui prenait alertement les devants, et Marie-Rose, tout ahurie, suivit Marguerite. M. de Prévaneau les rejoignit bientôt, et on servit le déjeuner. Pendant ce déjeuner, Polyxène s'extasia sur l'aspect riant de la ville de Lorient, dont elle avait à peine aperçu les faubourgs, et M. de Prévaneau, trouvant le déjeuner bon et la salle à manger agréable, saisit l'occasion de faire une charge à fond contre le passé. Décidément, il était bien aise d'appartenir au siècle du progrès, à celui des lumières. Autrefois, les voyages avaient-ils les agréments dont ils jouissaient? Evidemment non. Le buffet seul, ce buffet aux tables si brillamment garnies, aux glaces splendides, n'était-il pas une invention superbe?

Marguerite osa lui dire qu'elle regrettait quelque peu les bons et simples hôtels qui ne se paraient pas de ce luxe qu'il fallait payer. Il lui répondit en lui montrant les parois enluminées de la salle. N'y avait-il pas, sur cette tapisserie, de quoi charmer les yeux : châteaux forts, fleurs et fruits, lacs bleus, alhambras fantastiques, hécatombes de gibier à poil et à plume; le papier peint reproduisait tout cela, et quel velouté avaient ces fruits! quel éclat avaient ces fleurs!

La petite discussion qui s'engagea à ce sujet

fut tout à coup interrompue par la bruyante entrée d'un groupe de jeunes gens.

— Tiens, Ernest ! s'écria M. de Prévaneau qui, essuyant vivement sa moustache, courut au-devant du dernier entré, un gros jeune homme aux joues flasques, à l'œil endormi, qui avait, à trente ans, l'air d'un bon gros rentier retiré des affaires.

Il s'avança indolemment, embrassa Polyxène qui était sa cousine à la mode de Bretagne, et salua lourdement Marguerite et M. Blouan.

— Il fallait venir déjeuner à la maison, dit-il en s'asseyant auprès de Polyxène, qui avait pris son air le plus aimable sitôt que ces mots : « Tiens, Ernest ! » avaient frappé ses oreilles.

— Auriez-vous eu seulement de quoi nous donner à déjeuner, Ernest ? riposta Polyxène, d'un ton plaisamment agressif.

— Je ne sais pas, je ne me mêle pas de ces choses-là, répondit-il avec son bon, mais vieux sourire; il n'eût pas été aussi exquis que ceux que vous m'avez donnés, ma cousine; mais il fallait toujours essayer.

— A cause de M. Blouan, Marguerite n'a pas voulu que le jour de notre départ fût fixé longtemps à l'avance, dit Polyxène, il ne faut pas nous en vouloir.

— Je ne vous en veux pas du tout, répondit le gros indolent.

— Nous avez-vous trouvé un logement ? demanda Polyxène, un peu désappointée par cette réponse si parfaitement résignée.

— Mon père vous le dira, il s'en est chargé, je ne m'occupe guère de ces choses-là.

On eût été tenté de lui demander de quoi il s'occupait, si on n'eût deviné tout de suite qu'il faisait partie de cette jeunesse actuelle qui semble tenir à honneur de ne s'occuper de rien. Parlez à ces jeunes hommes religion, politique, philosophie : ils ne s'occupent pas de cela. Ils mènent consciencieusement leur vie végétative, ils arrangent de loin leurs petits plaisirs, c'est assez. Ce sont des soldats sans armes qui se tiennent assis à l'ombre, dans les angles du grand champ de bataille de la vie, suivant d'un œil indifférent les phases du combat, et n'ayant plus même dans les yeux ces éclairs de courage, et dans le cœur ces

élans généreux qui se retrouvent dans les yeux et dans le cœur des invalides vrais, des athlètes épuisés que l'âge condamne au repos, mais qui savent que le sable de cette arène a bu leurs sueurs et leur sang.

— S'il nous faut loger à l'hôtel, dit Polyxène, cela sera plus amusant qu'économique.

— Notre maison vous restera comme pis-aller, dit Ernest d'un air à la fois brusque et amical, elle est assez grande pour vous loger tous, et les meubles ne manquent pas. Il ne s'agira que d'organiser le service, comme dit mon père, et vous aimez assez à commander, ma cousine, pour qu'on vous en charge sans crainte de vous déplaire.

— Je ne commande jamais chez les autres, mon cousin, riposta Polyxène avec un certain air coquet.

— Est-ce que vous ne serez pas chez vous? dit-il en la regardant d'un air assez bourru, mais certainement affectueux.

Qui donc aurait pensé que le grand œil farouche de Polyxène eût pu lancer un regard aussi doux, aussi reconnaissant que celui qui répondit à cette phrase et à ce coup d'œil? et qui donc se fût étonné que, sortant de la gare au bras de son cousin, elle déclarât que Lorient était une ville charmante, qu'elle serait heureuse d'y vivre et que tous ses vœux étaient accomplis?

M. de Prévaneau renchérissait sur tout ce que disait sa fille, et parlait sans relâche, dans un admirable décousu. Il mêlait à tout hasard les eaux du Scorff à celles du Blavet, il prenait la flèche élégante et gothique de Kérantreck pour le clocher de l'église paroissiale, et ce maigre et laid clocher lui-même pour un phare. Il parlait du bassin du carénage et des sardines, du siège de Lorient par les Anglais et de l'excellent vermouth qu'il venait de boire; du général Synclair et de Marie-Rose dont l'air ébahi l'amusait.

Ernest redressait parfois, tout en marchant, les opinions erronées qu'émettait son oncle et souvent le laissait dire. Il n'était pas bavard, mais il était ignorant. L'histoire du passé l'intéressait peu, elle était pleine d'un tas de choses dont il ne se mêlait vraiment pas. Il marchait nonchalamment, Polyxène à son bras, prononçant de temps

en temps le nom des propres petites rues par lesquelles ils passaient.

En traversant la place de la Plaine, M. de Prévaneau en admira fort les tout petits arbres et le grand candélabre réverbère.

On n'imaginerait pas ce qui lui vint dans l'esprit à la vue de ce réverbère monumental. La différence, la profonde différence qui existait entre Plégon et Lorient se mesurait pour lui au seul aspect du réverbère. Ici, du moins, on ne se crétinisait pas; ici on se sentait dans la France du dix-neuvième siècle; le progrès, ici, vous sautait aux yeux. Les enluminures du buffet et les blancs pavés des rues, le réverbère splendide et le vermouth tournoyaient devant lui. Enfin ils arrivèrent dans la rue du Port; ils entrèrent dans une allée obscure, et montèrent un escalier étroit. Ernest les introduisit dans une assez triste pièce meublée sans goût, et, poussant un gros soupir comme quelqu'un qui a fini une tâche, il sortit pour aller chercher son père.

XV

ON SE LOGE

Nos lecteurs auraient pu voir entrer dans ce salon dix minutes plus tard le gros homme légèrement boiteux, aux grosses moustaches rousses et à l'air jovial qui leur est apparu pour la première fois sur le cours de Plégon, en compagnie du monsieur à l'air âpre que Corentin avait conduit à la Lande-aux-Moines. Que M. de Saint-Péray fût ou non enchanté de voir la famille de Prévaneau s'installer à Lorient, c'est ce qu'il aurait été assez difficile de décider, car cette figure joviale et rougeâtre était comme enduite d'une couche de ruse;

Universitas
BIBLIOTHECA

ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne manqua pas de dire qu'il l'était.

Il y eut d'abord un flot de ces paroles confuses auxquelles personne ne comprend rien, et, quand le calme se fit:

— Maintenant il s'agit de nous loger, dit M. de Prévaneau; j'ai laissé nos bagages et nos meubles au bureau des consignations. Nous as-tu trouvé une maison, Saint-Péray?

— Deux, répondit M. de Saint-Péray, en levant ses doigts rouges, vous avez le choix entre deux habitations. Le prix est le même, elles sont toutes les deux prêtes à prendre, c'est la situation qui diffère.

— Allons voir, dit M. de Prévaneau en se levant

— Mais tes filles sont peut-être fatiguées, Charles?

— Je ne ressens aucune fatigue, dit Polyxène vivement.

— Et vous, Marguerite?

— Ni moi non plus, répondit Marguerite; mais grand-père n'en peut plus.

— Il n'y a vraiment pas besoin de ton grand-père, s'écria M. de Prévaneau; il nous faut agir *presto*. Le traîner après nous est parfaitement inutile.

— M. Blouan peut rester ici, dit M. de Saint-Péray.

— Et je lui tiendrai compagnie, ajouta Ernest, si toutefois la fumée de tabac ne le gêne pas.

— Vous nous abandonnez? dit Polyxène d'un ton de doux reproche.

— Mon père est là, c'est lui qui a tout fait et je ne ferais que vous embarraser.

— Vous! dit Polyxène tendrement.

— Oui, moi; vous m'avez dit cent fois que j'étais l'être le plus embarrassant du monde.

— A Plégon, c'est possible, mais ici vous pourrez bien nous servir un peu. Marie-Rose gardera bien M. Blouan. Allons, grand paresseux, décidez-vous.

— J'irai, dit Ernest qui n'était pas fâché d'être ainsi stimulé, vous me donnerez le bras tout le temps pour ma peine.

— Certainement, dit Polyxène enchantée. Dépêche-toi donc, Marguerite.

Marguerite avait conduit son grand-père sur un

canapé roux tout râpé et arrangeait les coussins de façon qu'il pût se coucher à demi.

— Dormez un peu, bon-papa, en nous attendant, dit-elle, cela vous fera du bien. Marie-Rose, s'il avait froid, tu fermerais la fenêtre.

— Elle est gentille, votre sœur, ma cousine, dit Ernest à Polyxène qui lui avait déjà pris le bras, et comme elle soigne tendrement ce pauvre vieux!

— C'est son idole, répondit Polyxène; on n'a jamais vu deux êtres se ressembler davantage.

— J'espère pourtant qu'elle ne s'occupe pas de minéralogie, Polyxène?

— Je n'en sais rien; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle passait son temps dans le Trou-aux-Cailloux et qu'elle ne s'occupait guère du ménage. Elle aime peu ces vulgarités-là; elle est liseuse, savante; je la laissais à ses rêves et je ne la tracassais pas pour qu'elle m'aidât.

— Je n'aime pas les femmes savantes, dit le gros Ernest en mettant son chapeau; on dîne toujours mal chez elles très probablement.

Ils descendirent l'escalier en riant, suivis de près par les trois autres promeneurs.

Sous la conduite de M. de Saint-Péray ils remontèrent la ville et se dirigèrent vers la route impériale qui conduit de Lorient à Hennebont. A l'extrémité du petit faubourg, il y avait une maison blanche à un étage, placée entre deux jardins, des fenêtres de laquelle on jouissait d'une des plus jolies vues du monde. On voyait couler l'eau sous le gigantesque viaduc du chemin de fer; les mâts élégants des vaisseaux du port dominaient les arbres touffus; la ville, couronnée de feuillage, s'étendait coquettement, librement devant eux, et la mer étincelante se confondait à l'horizon avec le ciel. La maison avait beaucoup d'appartements, si les tapisseries étaient très simples, si les plafonds étaient sans ornement, les cheminées de bois peint, le soleil entrait joyeusement partout et on avait toujours devant les yeux un tableau splendide.

Les trois visiteurs parurent diversement contents : M. de Prévaneau trouvait qu'il y avait là une terrasse fleurie où il serait délicieux d'aller fumer le soir; Polyxène reconnaissait que la maison était riante, mais ne l'arrangeait pas, Ernest

ayant fait la remarque que ce serait toute une course de venir les voir. Quant à Marguerite, elle aurait simplement désiré qu'on se rendît chez le propriétaire au lieu de se diriger vers la Bove, sur laquelle était placé l'autre logement. On ne suivit pas son conseil, on retourna vers la ville et on atteignit une étroite maison grise à deux étages dont le rez-de-chaussée était occupé par un cafetier. Là les tapisseries étaient sombres et veloutées, les plafonds enjolivés de guirlandes de plâtre et de lourdes rosaces; là les cheminées étaient de marbre et le revêtement de la rampe d'escalier en faux acajou. Ces choses plurent tout d'abord à Polyxène, qui remarqua immédiatement que ce logement avait l'air beaucoup plus comme il faut que l'autre. Cette remarque saisit M. de Prévaneau, qui ouvrit la fenêtre en disant qu'il tenait beaucoup à la vue.

La vue se composait d'une ligne de maisons parfaitement vulgaires entre lesquelles s'élevait comme un bouquet de feuilles la tête arrondie de petits tilleuls. A droite on apercevait la statue de Bisson entre les marronniers en fleurs. Le jeune enseigne, dans sa pose héroïque, se détachait sur la muraille grise de l'église; à gauche, dans le fond, s'élevait le théâtre que M. de Prévaneau déclara un monument superbe. Polyxène était devenue toute rêveuse. En définitve, elle n'était pas venue à Lorient pour s'enfouir dans une villa, et elle se disait qu'il serait bien agréable, tout au moins pour sa curiosité, de demeurer sur cette place qui, au dire d'Ernest, devenait le soir une des promenades fréquentées de la ville, et sur laquelle elle voyait passer des femmes en toilette, des officiers d'artillerie, des employés de la marine de tout uniforme et de tout grade.

Ce fut donc dans une pose de résistance qu'elle s'appuya contre le petit balcon quand Marguerite, consultée, dit que la maison lui déplaisait et qu'elle était beaucoup trop petite pour eux.

Ceci était clair comme le jour, il n'y avait que deux appartements à chaque étage, et la jeune fille, en défendant son idée, songeait au pauvre vieux auquel, dans ce logement étroit, elle ne trouvait pas de place.

Une discussion s'engagea, Polyxène se garda

bien d'avouer qu'elle était bien aise de voir passer des officiers d'une arme quelconque, et surtout désireuse de ne pas s'éloigner de son paresseux cousin; elle dit qu'ils n'avaient qu'une domestique et qu'il ne fallait pas s'éloigner de tous les centres d'approvisionnement; elle dit qu'il serait bien agréable pour son père de se trouver à deux pas du théâtre où il irait souvent; elle trouva tant et tant de motifs de ce genre, que M. de Prévaneau, flatté dans son égoïsme, se rangea peu à peu de son avis. Marguerite protesta, supplia, leur démontra qu'ils manqueraient d'air et seraient beaucoup à l'étroit. Ils en arrivèrent à dire qu'ils se gêneraient, s'il le fallait.

— Mais bon-papa, disait la jeune fille; où donc ici mettrez-vous bon-papa?

— Dans la mansarde, disait Polyxène, ou dans un des cabinets du second.

— Mais il y a tout juste la place d'un lit, Polyxène.

— Son Trou-aux-Cailloux à Plégon n'était déjà pas si beau! s'écria M. de Prévaneau.

— Non, mais il pouvait y rester toute la journée : il avait sa table, ses livres, ses instruments. Ici, il lui faudrait l'appartement du premier, ou tout au moins celui du second.

— Et où recevrons-nous? dit Polyxène. Du tout : ceci sera le salon; l'appartement du second, la chambre de mon père; nos deux cabinets vis-à-vis, et si M. Blouan veut rester au premier, on pourra lui installer sa table dans la salle à manger.

La salle à manger, contiguë à la cuisine, était une espèce de cabinet noir dont la fenêtre donnait sur un grand mur blanchi à la chaux.

On avait réponse à tout, Marguerite dut céder. La maison de la place de la Bove fut louée, et le soir même, Bisson, de dessus sa colonne de granit, aurait pu apercevoir une femme prétentieusement accoudée sur le petit balcon de fer. Elle suivait de son œil unique, mais flamboyant, M. de Prévaneau, qui arpentait la place en compagnie d'un gros jeune homme, qui souriait d'un air indolent chaque fois qu'il rencontrait le grand œil du balcon.

XVI

LE MUR ET LE PAUVRE VIEUX

Qui n'a rencontré dans le cours de sa vie, sous une forme ou sous une autre, un petit torrent dévastateur? Qui ne s'est senti entraîné vers le mal, vers la faute, vers l'excès, par une force d'autant plus *irrésistible* qu'elle était inconnue? Qui, surtout, a su résister toujours et dire au torrent, en se cramponnant aux herbes du rivage, et en invoquant la puissance qui commande, même aux passions humaines : « Tu ne m'emporteras pas? »

Ce n'était pas la famille de Prévaneau.

A Lorient coulait, invisible, le luxe, ce torrent qui emporte dans ses eaux dorées le bien-être des familles, la dignité des caractères et le bonheur personnel lui-même : Polyxène et son père n'eurent pas longtemps la pensée d'y résister et se jetèrent tête baissée dans le gouffre. Leur simplicité eût été une grandeur, ils la regardèrent comme un avilissement; leur vie modeste eût été une sécurité, ils la considérèrent comme une impossibilité, comme un malheur. La sagesse et l'orgueil entrèrent nécessairement en lutte, Marguerite étant là; elles se débattirent quelque temps, et ce fut l'orgueil qui l'emporta.

Sous le prétexte de tenir leur rang, ils s'accordèrent toutes les jouissances. Avec beaucoup d'ordre et un peu d'économie, ils auraient pu payer les dettes contractées et préparer la sécurité de l'avenir. Le présent les enivra; et, comme ce bon ancien qui disait : « A demain les affaires! » ils dirent : « A demain l'épargne, à demain l'économie! »

Un an s'est écoulé, et l'on s'aperçoit qu'on est moins riche à Lorient qu'on ne l'était à Plégon. La vie intérieure est aussi pleine de tiraillements, et à propos de la question d'argent grondent ces orages qui font de la vie domestique mal comprise une sorte d'enfer. M. de Prévaneau a repris en sous-œuvre sa vie de plaisirs et à Lorient les plaisirs sont autrement coûteux qu'à Plégon. A Plégon, il n'y avait pas de théâtre; une demi-journée au café plégonnais lui coûtait moins qu'une heure au café lorientais; il jouait le whist à un sou la fiche, et sur le tapis vert du cercle de Lorient c'était le plus souvent l'or qui roulait. Poussé par son orgueil, il faisait des folies qu'on aurait pu appeler inconscientes, mais qui n'en étaient pas moins des folies. Polyxène, de son côté, en avait fini avec la vie de sacrifices; elle s'était lancée dans la plus brillante société de Lorient et luttait, sinon de beauté, du moins d'élégance avec les jeunes femmes qui menaient, les yeux fermés et tout à fait à l'étourdie, une vie qui a parfois d'affreux réveils. C'est que Polyxène s'était aperçue qu'elle n'était pas positivement laide et qu'elle allait ne plus être jeune. Rehausser par une riche toilette sa mince et altière personne, se rajeunir de quelques années dans ce pays inconnu, et surtout se rajeunir aux yeux d'Ernest, lui parurent des motifs suffisants pour autoriser toutes les imprudences.

Vous n'eussiez pas vraiment, bienveillant lecteur, reconnu Polyxène de Prévaneau.

Enrubannée, poudrée, frisée, vêtue de soie, coiffée d'une toque, son grand œil tout plein de hardiesses nouvelles, elle battait sans relâche le pavé de Lorient, et paradait sur la place d'Armes les jours de revue. Elle était de tout, on la voyait partout, et, comme elle avait l'esprit incisif, la répartie prompte, les oisives lui ouvrirent volontiers leurs rangs; et comme par ses airs hautains, on la supposait riche, et que la jolie Marguerite était sa sœur, les hommes ne s'en éloignaient pas.

Marguerite était restée simple, charmante et sérieuse. La fièvre dont Polyxène était atteinte n'avait pas de prise sur elle. Elle jouissait avec modération des plaisirs auxquels elle prenait part et n'abandonnait pas son grand-père qui, à Lo-

rient, était bien l'être le plus malheureux du monde.

Les commencements n'avaient pas été trop pénibles. Polyxène, dans le ravissement où la jetait sa vie nouvelle, avait laissé Marguerite empiéter sur son autorité en faveur de son grand-père. Après le déjeuner, le pauvre vieux était conduit dans le salon de réception. Il passait quelques heures dans cet appartement clair et gai, et regardait les citadins traverser la Bove; on avait été jusqu'à lui accorder une place pour les cailloux dans la salle à manger. Mais, à mesure que Polyxène se répandait dans le monde, elle devenait à la maison plus exigeante, plus tracassière, les visites se succédaient, et le salon devint un sanctuaire interdit au pauvre vieux, qui fanait le tapis et posait sa tête blanche sur les fleurs des fauteuils. Il resta confiné dans la salle à manger d'où les cailloux furent exilés, un à un.

Le voilà assis dans un fauteuil de paille, contre la fenêtre qui ouvre sur le mur; les quelques rares volumes qu'on lui permet sont déposés sur la table, mais il n'y a ni cartes, ni instruments, ni minerai à la portée de sa main. Sur cette table, Marie-Rose met le couvert deux fois par jour, et Polyxène n'entend pas trouver sous ses pieds tous ces cailloux qui enlèvent la cire du parquet. Et pour cela, pour conserver la fraîcheur d'un tapis vulgaire, de fauteuils en moquette plus vulgaires encore, pour ne pas rayer ce parquet brillant et salir cette table précieuse, recouverte de minces feuilles d'acajou, le pauvre vieux est condamné à passer toutes ses journées dans une inaction qui l'use; il est là toujours, les yeux sur ce mur blanc ou plongé dans un demi-sommeil quand la réverbération de la lumière sur la chaux l'oblige à fermer les yeux. Il y a chez lui, par suite de cette séquestration, un changement qui échappe à ceux qui vivent toujours avec lui, mais qui commence cependant à se laisser deviner. Sa taille se voûte, ses cheveux s'éclaircissent sur son front, ses mains diaphanes sont imperceptiblement agitées, sa bouche souriante se ferme par une contraction douloureuse, et ses yeux, ses beaux yeux si calmes et si lumineux, ont parfois un regard étrange, un regard souffrant, hagard, plein d'une indicible

angoisse. On dirait que l'âme elle-même devient malade, tremblante dans ce corps affaibli. On lui a éteint l'intelligence en le soustrayant violemment à ce qui nourrissait son intelligence, à ses travaux aimés, à ses recherches savantes. Si Marga n'était pas là, avec sa tendresse et sa vivacité, on pourrait croire que, selon la prédiction de Polyxène, le pauvre vieux ne serait pas éloigné de cet état qui s'appelle, par une amère dérision : l'enfance.

Mais Marga entre, et la bouche du pauvre vieux sourit, et l'âme défaillante s'affermit et rayonne dans le regard, et le front incliné se redresse. Marga, c'est la vie de son cœur, et il dissimule son ennui, ses souffrances, pour ne pas contrister Marga.

Ce jour-là, cependant, Marga trouva son œil fiévreux et son sourire navrant, et elle lui demanda de sa voix caressante s'il ne se sentait pas malade.

Il répondit négativement. Malade, il ne l'était jamais; mais souffrant, il l'était toujours.

— Il fait beau, bon-papa, reprit Marguerite, ne voulez-vous point vous promener un peu?

— Mes jambes tremblent maintenant quand je marche, répondit le vieillard.

— Parce que vous ne les faites plus manœuvrer, Monsieur, dit Marie-Rose en apparaissant sur le seuil de la porte.

Marie-Rose a pâli, et je ne sais quel voile de maussaderie l'enlaidit. A Lorient, elle ne chante plus, elle ne babille plus, elle se dispute avec Polyxène et critique tout ce qu'elle voit, elle se déplaît mortellement à Lorient où la vie est chère, où l'on parle breton, où elle ne connaît personne, où les jeunes filles ont un air éventé qui la scandalise, où les matelots sont d'une galanterie qui l'agace.

— Ne l'écoutez pas, mam'zelle Marga, continua-t-elle, vous l'écoutez trop aussi. Ça n'a pas le sens commun de rester comme ça dans ce vilain trou noir où il ne voit pas un chat, et où il n'a pas ses machines de science. A votre place je le forcerais à sortir un peu tous les jours. Les vieilles jambes se rouillent, voyez-vous, la paresse le prend et l'hiver prochain il deviendra comme para-

lysé, et il lui faudra toujours rester devant cette scélérate de muraille que je voudrais pouvoir jeter à bas d'un coup de poing.

— C'est vrai, dit Marguerite. Mets-lui ses souliers, Marie-Rose, brosse-lui bien son habit, nous allons sortir tous les deux.

Elle sourit à son grand-père et repassa dans le salon. Polyxène, dans une toilette prétentieuse mais élégante, bâillait étendue sur un canapé, M. de Prévaneau fumait auprès de la fenêtre ouverte : on parlait de Bisson, dont la statue commençait à lui prendre sur les nerfs. Il l'avait d'abord admirée. Il se mettait à la fenêtre rien que pour voir l'héroïque enseigne debout sur sa colonne corinthienne : s'il arrivait quelqu'un et qu'on parlât de la situation de la maison, et on en parlait souvent ne sachant guère que dire, il ne manquait jamais de s'écrier : « D'ici nous voyons Bisson »; et il se précipitait vers la fenêtre pour que le visiteur s'assurât qu'il voyait Bisson et sa colonne. Ce jour-là il dénigrait Bisson. Avoir soutenu avec quinze hommes d'équipage l'attaque furieuse de cent quarante pirates, avoir mis le feu aux poudres de son navire et s'être fait sauter avec les ennemis qui avaient envahi le pont, lui paraissaient les actions les plus simples du monde. Il aurait certainement agi comme Bisson, et l'on n'aurait pas songé à lui élever une statue.

Marguerite, qui entrait, affirma qu'on lui en aurait élevé une, ce qui le calma un peu, et elle demanda à Polyxène quel était son but de promenade pour ce jour-là.

— La place d'Armes, répondit sèchement Polyxène.

— J'aurais cependant voulu faire promener bonpapa, reprit Marguerite timidement.

Il était rare qu'elle pût parler de son grand-père sans éveiller quelque susceptibilité. Que ne le laissait-elle tranquille! Quel besoin avait-elle de s'occuper toujours de cet être qui ne s'occupait de rien ni de personne! M. de Prévaneau et Polyxène n'en revenaient pas. Ils absorbaient volontiers tout l'air autour d'eux, et il ne fallait pas s'imaginer que les autres dussent respirer.

— Est-ce que tu aurais l'idée de le traîner à ta

suite sur la place d'Armes? dit Polyxène en ricanant.

— Oh! non : je ne choisirais pas pour lui ce but de promenade, s'écria Marguerite.

— Il ne manquerait plus que cela pour l'ahurir tout à fait, continua M. de Prévaneau. Quelle diable d'idée lui prend de sortir aujourd'hui? C'est toi qui lui as soufflé cela, Marguerite. Tu es incorrigible, ma pauvre fille. Laisse donc ce pauvre vieux à ses rêves et à ses abstractions, et va mettre ton chapeau. Voici ces dames.

Marguerite sortit, et, quand elle se représenta dans le salon, elle y trouva un groupe des plus animés. C'étaient quelques femmes vieilles ou jeunes, mais également étourdies avec leurs maris. Ernest de Saint-Péray était là aussi avec son air endormi.

Marguerite salua, échangea quelques poignées de main, dit quelques phrases banales, et, s'avançant toute souriante vers son père :

— Vous voilà si agréablement entouré, mon père, que je demande congé pour cette après-midi, dit-elle.

Des protestations s'élevèrent. On ne serait pas au complet, on avait compté sur Marguerite, Marguerite n'échapperait pas ainsi à la promenade par un acte d'indépendance.

Ernest de Saint-Péray sortit de son indolent mutisme pour dire d'un air grognon que mademoiselle Marguerite était toujours prête à s'esquiver.

— Ces dames et ces messieurs te répondent, dit M. de Prévaneau. Tu es une fine mouche et je te devine. Savez-vous, Mesdames, pourquoi elle nous abandonne? Pour aller promener son grand-père qui peut bien se promener seul, en définitive, et qui préfère sûrement ne pas se promener du tout.

— La promenade lui fait du bien, dit Marguerite.

— Vous êtes vraiment bien excellente pour ce bon M. Blouan, dit une dame en lançant à Marguerite un regard admiratif.

— Et tout Lorient vous trouve la plus charmante des Antigones, ajouta un monsieur décoré.

— Aussi Marguerite aime à jouer ce rôle, dit Polyxène avec un assez méchant sourire. Elle et

M. Blouan font vraiment tableau et elle a l'avantage de ne pas se promener avec le vulgaire.

— Quand je serai vieux, tu n'en feras pas tant pour moi, ajouta M. de Prévaneau.

Marguerite protesta comme elle avait protesté qu'on lui aurait élevé une statue s'il avait agi comme Bisson, et renouvela tranquillement sa demande.

— Fais comme tu voudras, répondit M. de Prévaneau, qui pourtant aimait à se parer de sa plus jeune fille dans les promenades publiques, mais ne t'imagine pas de reprendre l'habitude de ces promenades solitaires. Cela ne peut me convenir.

Il dit cela d'un air farouche, absolument comme si Marguerite et son grand-père avaient eu d'inconcevables dangers à craindre.

Marguerite lui répondit en riant, et, l'heure pressant, on se sépara. Le groupe se dirigea vers la place d'Armes, et Marguerite alla chercher le pauvre vieux, auquel Marie-Rose avait fait sa toilette de promenade.

XVII

SUR UNE TOMBE

Ils s'échappèrent de la ville absolument comme deux écoliers en vacances.

— Allons loin, bien loin dans la campagne, disait le pauvre vieillard, une main sur sa grande canne d'ébène, l'autre sous le bras de Marguerite.

— Oui, allons loin, bien loin, bon-papa, répétait Marguerite.

Et tout à coup elle ajouta :

— Mais si nous allions faire une visite à Brizeux ! Ce serait un peu triste.

— Allons, répondit le vieillard. Il se dégage pour moi de la vue d'un cimetière un tel parfum d'immortalité, qu'il ne m'assombrit pas l'âme.

En conséquence ils se dirigèrent vers la porte de Ploërmeur. Cette porte franchie, Marguerite mit tout de bon le bras de M. Blouan sous le sien et ralentit le pas.

— Nous voilà sauvés, dit-elle en riant, vous êtes tout essoufflé, bon-papa. Marchons maintenant avec la liberté des gens qui ne craignent plus d'être poursuivis.

Ils suivaient un joli chemin creusé entre deux remparts : le mur en pierres percé de meurtrières, le glacis revêtu d'une herbe épaisse et moelleuse.

Sur le pont du Moulin, ils firent une halte; il fallait bien donner un regard à la mer qui leur apparaissait. L'eau verte étincelait sous le soleil et rien n'était joli comme le riant pêle-mêle de maisons, de verdure, de vergues en croix qui les entouraient.

Le vieillard s'étant bien reposé sur le parapet, ils continuèrent doucement leur promenade par les fraîches allées de Merville et celles du cours Carnel. Le pauvre vieux semblait reprendre vie sous ces beaux arbres agités par une brise vivifiante, et Marga souriait en voyant ses joues flétries se colorer, en sentant ses pas se raffermir.

Il était cependant bien fatigué en entrant dans le poétique cimetière et il eut quelque peine à gagner la tombe de Brizeux. Arrivé là, il s'assit épuisé sur la marche de pierre et Marguerite resta debout devant lui, appuyée sur la grille de fer.

On ne saurait rêver pour une tombe de poète une situation plus en harmonie avec les idées et les sentiments qui ont dû remplir une tête ardente et un cœur aimant.

La mer borne l'horizon, rien ne trouble le silence; nous disons, rien, car les bruits de la nature sont eux-mêmes une mélodie pénétrante qui accompagne bien le repos, une sorte de cantique auquel l'âme humaine associe ses élans muets et ses aspirations infinies.

Le mausolée est simple, presque modeste. Une croix tréflée de forme byzantine se dresse à la tête du sarcophage de granit sur lequel est sculp-

tée une large couronne d'immortelles traversée par une stèle. Dans le fût de cette croix est enchâssé un médaillon en marbre blanc, et le profil tourmenté du poète s'abrite sous l'épais feuillage de deux branches de chêne et de bruyère. Un arbre domine le tout. Les restes du barde breton ne pouvant être déposés auprès des forêts qu'il a chantées, sous les landes dont il a peint, dans les tableaux ravissants, l'âpre et solitaire beauté, on s'est du moins conformé à ses désirs en donnant à sa tombe l'ombrage aimé d'un chêne.

Marguerite et son grand-père commencèrent une conversation à voix basse sur le monument. Marguerite regrettait que le regard mélancolique du poète ne se tournât pas vers la mer, et le pauvre vieux se rangea sans peine de son avis. Du tombeau, ils passèrent à l'homme. Ils parlèrent de son talent si gracieux et si pur, de son caractère malheureux, des ténèbres qui avaient envahi son âme, de sa vie de souffrances.

Hélas! hélas! le suprême malheur pour des âmes comme celles-là est de se séparer de Dieu. Que leur reste-t-il à offrir à cette soif d'infini, si impérieuse, si ardente en raison de la vaste capacité de leur esprit et de leur cœur? Le néant des joies périssables, des plaisirs sitôt évanouis! hélas! hélas! trop d'exemples viennent prouver de quelles erreurs elles sont les victimes.

La conversation prenait un tour sérieux. Ils passaient une sorte de revue de toutes ces âmes mélancoliques et tendres, de tous ces cœurs fougueux, de tous ces êtres privilégiés qui ont été vaincus dans la lutte qu'ils ont engagée souvent à armes inégales avec le doute, ce sombre ennemi que toute intelligence d'homme rencontre en son chemin. — La mort, comme un bûcheron, traverse la forêt, disait le vieillard citant l'Ecriture, et du côté où l'arbre penche, il tombe.

— Oh! les miséricordes de Dieu sont infinies, s'écria Marguerite, et l'espérance est toujours permise. Qui sait ce qui se passe dans une âme qui se voit sur le seuil de l'éternité! Un pressentiment de la vérité peut la ressaisir, un élan de sincère regret peut réparer de longues erreurs. On en a vu qui, dans les bras de la mort, renaissaient à toutes leurs croyances. Un acte de contrition est

bientôt dit, un cri d'amour est bien vite jeté.

— Certainement, dit le saint vieillard, j'ai vu des blasphémateurs mourir, le nom de Jésus sur les lèvres.

— Et Brizeux n'était pas un de ces mauvais-là, reprit Marguerite. A-t-il pleuré avec assez d'éloquence sa foi bretonne, hélas! obscurcie! Tenez, bon-papa, je vais vous réciter quelques vers qui sont de mon choix et qui prouvent bien ses intimes désolations. Ils sont intitulés : *Marie.*

Et debout, penchée vers le vieillard qui l'écoutait charmé, elle murmura les vers suivants :

Humble et bon vieux curé d'Arzanno, digne prêtre,
Que tel je respectais, que j'aimais comme maître,
Pour occuper tes jours si pleins, si réguliers,
N'as-tu plus près de toi tes pauvres écoliers?
Hélas! je fus l'un d'eux : dans ma douleur présente,
J'aime à me rappeler cette vie innocente;
Leurs noms, je les sais tous : Albin, Elô, Daniel;
Alan du bourg de Scaër, Yves de Kérihuel,
Tous jeunes paysans aux costumes étranges,
Portant de longs cheveux flottants comme les anges.
Oh! je pleurai d'abord longtemps et je gémis :
Pour la première fois je voyais mes amis,
Pour la première fois je quittais mes deux mères :
D'abord je répandis des larmes bien amères.
Le travail arriva qui sut tout adoucir;
Le travail, sans effroi, fit bientôt mon plaisir.
Le premier point du jour nous éveillait : bien vite,
La figure lavée et la prière dite,
Chacun gagnait sa place, et sur les grands paliers,
Dans les chambres, les cours, le long des escaliers,
En été, dans les foins, couchés sous la verdure,
C'était, tout le matin, c'était un long murmure,
Comme les blancs ramiers autour de leurs maisons,
D'écoliers à mi-voix répétant leurs leçons :
Puis la messe, les jeux; et, les beaux jours de fête,
Des offices sans fin, chantés à pleine tête.
Aujourd'hui que mes pas négligent le saint lieu,
Sans culte et cependant plein de désir vers Dieu,
De ces jours de ferveur, oh! vous pouvez m'en croire,
L'éclat lointain réchauffe encore ma mémoire,
Le psaume retentit dans mon âme, et ma voix
Retrouve quelques mots des versets d'autrefois.
Jours aimés, jours éteints! comme un jeune lévite,
Souvent j'ai dans le chœur porté l'aube bénite,
Offert l'onde et le vin au calice, et, le soir,
Aux marches de l'autel balancé l'encensoir.
Cependant tout un peuple, à genoux sur la pierre,
Parmi les flots d'encens, les fleurs et la lumière,
Femmes, enfants, vieillards, hommes graves et mûrs,
Tous dans un même vœu, tous avec des cœurs purs,
Disaient le Dieu des fruits et des saisons nouvelles,
Qui darde ses rayons pour sécher les javelles,
Ou quelquefois permet aux fléaux souverains

De faucher les froments ou d'emporter les grains.
Les voix montaient, montaient! moi penché sur mon livre,
Et pareil à celui qu'un grand bonheur enivre,
Je tremblais, de longs pleurs ruisselaient de mes yeux,
Et comme si Dieu même eût dévoilé les cieux,
Introduit par sa main dans les saintes phalanges,
Je sentais tout mon être éclater en louanges,
Et noyé dans les flots d'amour et de clarté,
Je m'anéantissais devant l'immensité.

Ces vers récités, ils parlèrent encore longtemps et sympathiquement du poète; le soleil s'abaissant sur l'horizon, ils se levèrent, et, se mettant à deux genoux, il prièrent pour le repos éternel de son âme.

Avec quelle ferveur ils priaient! C'était la voix pénétrante, harmonieuse, de Marguerite qui parlait d'abord au Père qui est aux cieux, et la voix grave et profonde du vieillard lui répondait.

Ce tribut suprême payé à la mémoire de Brizeux, Marga alla cueillir, sur un gazon voisin, quelques jolies fleurs blanches, et les jeta sur la table funèbre comme un dernier hommage; puis ils s'éloignèrent tous deux et reprirent le chemin de la ville, sans se presser, bien que l'heure fût avancée. Ils respiraient si bien sous les ormes, leurs âmes se baignaient dans une telle paix et savouraient de si intimes douceurs, qu'il leur était bien permis de jouir de ce moment de réunion et de le faire durer le plus longtemps possible.

Comme ils débouchaient sur la Bove, ils aperçurent M. de Prévaneau qui s'y promenait en compagnie de M. de Saint-Péray. Ils ne flânaient pas selon leur habitude, ils marchaient vivement et discutaient avec animation.

Marguerite, qui se savait en retard, aurait bien voulu passer inaperçue et s'effaçait le plus possible le long des maisons; mais le pauvre vieux marchait si lentement, qu'ils se trouvèrent, bon gré, mal gré, face à face avec les deux promeneurs qui vinrent au-devant d'eux. Marguerite s'était instantanément résignée à recevoir la réprimande paternelle, et fut grandement étonnée de voir son père s'avancer avec empressement vers eux, tout souriant, tout aimable.

— En voilà une après-midi! dit-il gaiement; c'est presque de l'école buissonnière. N'êtes-vous pas fatigué, monsieur Blouan? Marguerite, il faut

faire dîner ton grand-père; Polyxène vous a fait garder quelque chose et voici la clef du petit caveau. Après une pareille course, un peu de vin vieux ne lui fera point de mal.

Marguerite jeta un coup d'œil reconnaissant à son père, prit la clef qu'il offrait et rentra avec le vieillard.

Polyxène mettait leur couvert et les accueillit avec une bonne grâce inaccoutumée. Jamais Marguerite ne l'avait vue aussi attentive, aussi serviable : elle se demandait, *in petto,* ce qui avait pu se passer pendant leur promenade à eux, et n'était pas éloignée de croire qu'Ernest de Saint-Péray avait formulé sa demande en mariage.

— Papa et mon oncle vont sans doute rentrer et passer la soirée avec nous, dit Polyxène, quand le dîner finit, et nous ferons bien de monter dans la chambre du second. Ces messieurs pourront fumer si cela leur plaît, et on est par trop mal ici.

Cet aveu acheva de déconcerter Marga. Elle ne fit aucune réflexion, et, prenant le bras de son grand-père, elle suivit Polyxène; mais, à chaque marche de l'escalier roide, elle se demandait : « Que va-t-on nous annoncer? »

XVIII

SOUS LE BONNET DE COTON

Dans la chambre, le meilleur fauteuil fut avancé à M. Blouan par les mains empressées de Polyxène, et il venait de s'y installer bien commodément, quand M. de Prévaneau et M. de Saint-Péray arrivèrent : Polyxène et Marguerite avaient pris leur ouvrage et ne se mêlèrent pas à la conversation qui s'engagea entre les trois hommes. La politique se mettait tout naturellement de la partie, quand M. de Prévaneau s'écria :

— Parbleu! j'allais oublier de prévenir mon beau-père de l'événement du jour. Monsieur Blouan, la nouvelle d'hier était exacte, l'emprunt mexicain est un fait accompli.

— Vraiment! dit le vieillard, par pure condescendance pour son gendre, le Mexique restant le cadet de ses soucis.

— Oui, et nous avons en perspective la plus magnifique affaire financière dont il ait été question depuis longtemps. Que n'ai-je cent mille francs à placer là, je n'hésiterais pas. Malheureusement, je n'ai pas un rouge liard en ce moment.

— C'est comme moi, dit le vieillard en souriant.

— Vous! parbleu, si j'avais ce que vous avez, je sais bien comment je m'y prendrais. Voyons, faisons ce soir des arrangements de finances, beau-père; voici un moyen de vous enrichir d'un coup, c'est-à-dire de doubler vos revenus.

— Comment! je ne comprends pas, dit le vieillard avec une certaine inquiétude.

— Saint-Péray, explique-lui cela, dit M. de Prévaneau, tu y as mis des fonds, c'est tout dire.

— Oui, et je suppose que M. Blouan ne laissera pas échapper l'occasion de transformer en lingots de mauvais terrains qui ne lui rapportent guère, dit M. de Saint-Péray.

Le vieillard, faisant la sourde oreille à cette allusion si claire, regarda le ciel.

— Voici donc ce qu'on vous proposerait, beau-père, continua bravement M. de Prévaneau en allant se mettre, lui et sa pipe, sous le nez du vieillard. Vendez vos landes et achetez des obligations mexicaines, vous placerez ainsi votre argent à 9 ou 10 pour 100.

— Mes landes ne trouveraient pas d'acheteurs, répondit le vieillard en jetant un coup d'œil à Marguerite, le terrain ne vaut pas grand'chose.

— C'est ce qui vous trompe, dit M. de Prévaneau, qui avait toujours affirmé que ces terrains valaient un peu moins que rien, l'acheteur est tout trouvé.

— L'acheteur? répéta le vieillard.

— Oui, n'est-ce pas, Saint-Péray!

M. de Saint-Péray fit un signe d'assentiment.

— Quand j'ai entendu parler de ce fameux emprunt, reprit M. de Prévaneau en caressant ses

longues moustaches, j'ai tout de suite pensé : Voilà qui fera le gras de jambe à M. Blouan. Sur ces entrefaites, Saint-Péray a trouvé, par le plus grand des hasards, un acheteur pour les landes. Nous sommes entrés en arrangement, sachant bien que vous ne refuseriez pas votre consentement à une chose aussi avantageuse pour nous tous. La vie devient horriblement chère, et un supplément de revenu ne nous fera pas de mal. Ce sera même un moyen tout à fait imprévu de nous tirer de nos embarras actuels. J'ai donc vendu sous condition, mais certain que vous trouveriez, comme moi, l'occasion superbe.

— Et quel prix vous a-t-on donné, Charles? demanda le vieillard indifféremment.

— Ces landes-là vous rapportent bien, bon an, mal an, quinze cents francs, n'est-ce pas?

— Oui, mais le prix?

M. de Prévaneau se leva, s'avança devant le vieillard, et, écarquillant démesurément ses yeux roux mêlés de gris :

— Quarante mille francs, dit-il; on vous donne quarante mille francs!

— C'est certainement un beau prix, dit le vieillard sans s'émouvoir. Connaissez-vous l'acheteur?

— Non, mais Saint-Péray le connaît, il en répond, n'est-ce pas, Saint-Péray?

— Je le connais et j'en réponds, répondit M. de Saint-Péray, dont les moustaches rousses eurent un frémissement que ses intimes connaissaient bien. « Quand Saint-Péray sourit dans sa moustache, il n'y a qu'à se garer, disaient-ils, c'est qu'il médite un mauvais coup. »

— Eh bien, vous pouvez lui dire, Monsieur, que je le remercie beaucoup, que je trouve son prix superbe, mais que je garde mes terrains, répondit M. Blouan avec calme.

Les deux hommes échangèrent un regard désappointé, et Polyxène se mordit la lèvre.

— Marguerite, parle-lui donc, alla dire M. de Prévaneau à l'oreille de sa fille, il fait une sottise.

— Bon-papa, le prix est tentant, dit Marguerite, laissez-vous tenter.

— Ma fille, je ne vendrai jamais la Lande-aux-Moines, répondit-il.

— Eh bien, si c'est comme cela que vous enten-

dez vos intérêts, s'écria M. de Prévaneau, devenu tout rouge d'irritation, je ne vous fais pas mon compliment. J'aurais cru que Marguerite du moins...

— Je n'ai en vue que l'intérêt de Marguerite, dit le vieillard en adressant un affectueux regard à sa petite-fille.

— Mais il faut bien que, moi aussi, je m'occupe de l'avenir de mes enfants, s'écria M. de Prévaneau avec emportement.

— Je ne vous comprends pas, Charles, repartit très doucement M. Blouan; je ne vous ai jamais empêché de penser à l'avenir de vos filles.

— Non, mais vous le compromettez par votre entêtement. En augmentant mon revenu, je puis augmenter la petite dot que je leur donne.

— Ne parlez pas de moi, mon père, interrompit aigrement Polyxène; ne voyez-vous pas que la pensée de me voir entrer dans les arrangements dont il s'agit effraye M. Blouan.

— Non, Polyxène, vous vous trompez, personne plus que moi ne désire votre bonheur, dit M. Blouan avec sa bonté ordinaire, mais il est certain que vous n'êtes point du tout en cause en ceci. Marguerite est ma seule héritière, et je crois bien servir les intérêts de Marguerite en ne vendant pas mes terrains à ce prix.

— Voyons, père Blouan, est-ce le prix qui vous déplaît, dit M. de Saint-Péray, qui se rapprocha vivement de lui, sans prendre garde à l'air furieux de Polyxène. Eh bien, parlons-en du prix. Je me fais fort de vous prouver que jamais vous ne trouverez pareille occasion.

Et, développant sa pensée, il prouva : 1° que les terrains n'avaient par eux-mêmes aucune valeur; 2° que, en supposant qu'ils recélassent de l'argent et du plomb, M. Blouan ne trouverait jamais d'exploiteurs; 3° que l'emprunt mexicain était une de ces affaires financières qui ne peuvent se représenter souvent avec de tels avantages et de telles garanties.

A toutes ces démonstrations, le vieillard répondit par des hochements de tête.

— Ah ça! mais voyons, c'est à croire que vous ne comprenez plus rien, s'écria M. de Prévaneau en croisant les bras. Voilà une heure que nous

nous tuons à vous dire que c'est la plus belle affaire du monde et qu'elle est achevée, parachevée, qu'il ne manque plus que votre signature. Vous ne voudrez pas me faire manquer à ma parole? Devant une affaire aussi avantageuse il n'y avait point à hésiter, et, il faut bien le dire, croyant être sûr de votre consentement, j'ai vendu.

— Et vous avez eu tort, mon cher Charles, c'était une parole imprudente donnée; mais, enfin, elle n'a pu être donnée que conditionnellement, retirez-la.

— Ainsi vous refusez, mais là, nettement?

— Irrévocablement.

— N'en parlons plus, rugit M. de Prévaneau; on ne peut s'attendre à voir agir raisonnablement un pauvre vieux rêveur de votre espèce, un pauvre vieux fou.

Le vieillard se redressa sur son fauteuil.

— Mes rêves n'ont pas encore troublé mon jugement, Charles, dit-il avec majesté. Un jour, je vous ai remis une fortune entre les mains. Qu'est-elle devenue? Si j'ai fait une faute, c'est de vous l'avoir aveuglément confiée. Ah! c'est peut-être un malheur pour lui, mais le pauvre vieux fou n'a pas encore perdu toute mémoire.

Cela dit, il se leva et sortit avec beaucoup de dignité, suivi par M. de Saint-Péray, qui profitait de ce moment pour s'éloigner. Marguerite aurait bien voulu sortir avec son grand-père, mais elle pensa que cela achèverait d'irriter son père. Celui-ci avait d'abord été quelque peu ébranlé par la sortie tout à fait inattendue du vieillard. Lui parti, il commença par rôder dans sa chambre, et, finalement, se coiffant de son bonnet de coton, il se mit à fumer avec acharnement. Entre chaque bouffée de fumée il lançait une apostrophe. Jamais dépit ne l'avait mieux inspiré, et ce qui sortit de malédictions, de tirades, de déclamations, de prophéties, de menaces de dessous ce bonnet de coton ne pourrait facilement s'écrire.

Après avoir longtemps fulminé contre l'égoïsme en général et contre les égoïstes en particulier, au premier rang desquels il plaçait M. Blouau, après avoir ressassé toutes les questions qui venaient d'être traitées, il s'embarqua avec son

bonnet de coton pour le Mexique, et il y établit, d'une main ferme, l'empire de Maximilien. Quels excellents conseils il donna au jeune empereur! comme il lui indiqua avec une haute sagacité les dangers que son gouvernement aurait à courir! comme il exalta les triomphes et les splendeurs de cet empire nouveau! comme il s'attendrit sur le sort heureux des deux jeunes souverains! C'était merveille de l'entendre. Il regardait, d'un air tout à fait prophétique, se dérouler les spirales bleues qui sortaient de sa longue pipe, car c'était dans ces nuages légers qu'il bâtissait sa fortune. Il parlait des palais de Mexico comme s'il en sortait; il acclamait l'entrée des jeunes époux comme s'il les voyait traverser triomphalement la Bove; le nom sinistre de Quérétaro ne passa point par les lèvres de notre voyant, et qui lui aurait prophétisé que Maximilien tomberait noblement un jour sous des balles de traîtres aurait vraiment été bien reçu.

Tout cela, pour en revenir à l'insigne folie dont faisait preuve M. Blouan en ne convertissant pas le lambeau de terre qui lui restait en obligations mexicaines. Marguerite, une ou deux fois, essaya timidement de disculper son grand-père; mais Polyxène et M. de Prévaneau n'eurent garde de la laisser le défendre. Il n'y avait pas à dire, ou c'était un égoïste fieffé, ou il n'avait plus la raison saine. Dans ce dernier cas, il restait à le faire interdire, et Polyxène appuya fort sur l'opportunité de cette démarche. Marguerite voulut prendre la chose en riant et défendit assez plaisamment la raison de son grand-père mise en cause : mais on lui imposa assez durement silence. Voyant que le simple droit de discussion lui était interdit, elle plia son ouvrage, souhaita le bonsoir à son père, et se retira dans son appartement. Polyxène resta seul auditeur complaisant de M. de Prévaneau, et, à eux deux, ils démolirent pièce à pièce le pauvre vieux; ils s'excitèrent mutuellement à lui faire payer cher sa résistance, ils se complurent à énumérer tous les avantages qu'ils auraient retirés de la vente des landes. Quand Polyxène quitta son père, elle l'avait positivement exaspéré. Debout contre la fenêtre, il parlait en gesticulant et en agitant sa tête, toujours ornée

de sa coiffure de nuit. Etait-ce l'effet du dépit, ou simplement une ébullition extraordinaire de son cerveau ? Ce qu'il y a de certain, c'est que jamais il n'avait parlé avec plus d'éloquence, c'est que jamais ce bonnet de coton n'avait dressé aussi orgueilleusement sa huppe blanche, c'est que jamais il n'était resté aussi droit, aussi majestueusement gonflé. On aurait dit vraiment que tous les raisonnements creux de son propriétaire montaient comme un gaz dans ce cône fragile et en arrêtaient la chute.

XIX

LE VAUTOUR RESSUSCITE

Ce que cette opération financière manquée du Mexique jeta d'amertume dans l'existence du pauvre vieux, et, par contre-coup, dans celle de Marga, ne peut se peindre. Le père et la fille avaient espéré un accroissement de revenu destiné à parer à leurs dépenses excessives, et, ne comprenant pas la résistance apportée à leurs desseins, ils n'y virent qu'une opiniâtreté du vieillard, une vengeance même, et ils passèrent toutes les bornes de la persécution.

Tant que M. Blouan avait été inoffensif, patient, soumis, il n'avait été qu'un ennui, un embarras; on se contentait de le dédaigner, de l'oublier : c'était le pauvre vieux, ni plus ni moins. Mais cette attache à ce dernier lambeau de sa fortune, ce refus formel de s'en dessaisir, le transformèrent soudain en une sorte d'ennemi domestique. Il avait osé séparer les intérêts de Marguerite de ceux de Polyxène! Devant un pareil égoïsme, une semblable noirceur, il n'y avait plus de ménagements à garder. La maison se redivisa en deux camps, et les hostilités recommencèrent de plus

belle. M. de Prévaneau devint même injuste pour Marguerite, sachant bien que faire souffrir Marguerite était le plus sûr moyen de vexer M. Blouan.

M. de Prévaneau, qui partageait tous les dîners fins qui se donnaient, et Polyxène qui se nourrissait de gâteaux, trouvèrent merveilleux d'économiser sur les dépenses de la maison, et, sous prétexte que tout était horriblement cher à Lorient, on inventa de faire très mauvaise chère à la maison. Toutes ces réformes portaient une grave atteinte à la santé du vieillard, déjà considérablement affaiblie par sa vie casanière, et la guerre à coups d'épingle s'ajoutait aux privations de chaque jour.

Polyxène ne lui parlait plus que pour l'agacer. M. de Prévaneau s'emportait à la moindre observation. Comme le disait parfois Marie-Rose, autant valait être couché bien tranquille dans sa tombe que de mener une vie pareille. Mais Marie-Rose elle-même n'avait plus rien à dire. Polyxène commençait à penser qu'elle pourrait, à la rigueur, se passer d'elle dans son milieu agité, et, à chaque réclamation un peu vive, elle lui montrait orgueilleusement la porte.

La porte! il y a longtemps que la brave fille l'aurait prise si son cœur n'avait été, comme elle le disait, amarré à Lorient par une double chaîne.

Trois mois de ce mauvais régime, de cette tyrannie incessante, avaient singulièrement influé sur le physique et sur le moral du pauvre vieux, et Marga et Marie-Rose commençaient à se confier leurs craintes.

— Quand vous êtes là, Mam'zelle, disait Marie-Rose, sa figure se refait encore un brin; faut le voir quand il est seul, ou quand mam'zelle Polyxène le rebiffe. Ses pauvres mains tremblent comme la feuille, ses yeux sont tout dévirés, il se lève, il va, il vient, comme un homme qui a perdu l'esprit, et il parle des mines et de ses landes vite, vite. Quand il parle de ces landes-là, c'est bien mauvais signe, et il en parle quasiment tous les jours, depuis quelque temps.

Marguerite pensait que Marie-Rose, qui était une fille d'imagination, outrait un peu les choses : son grand-père, devant elle, n'avait pas de ces

absences et continuait à prêcher la conciliation. Cependant, un matin, en arrivant dans l'étroit cabinet où il couchait, elle le retrouva si pâle, si défait, qu'elle se sentit tout inquiète. Ce jour-là, précisément, il y avait une partie au Port-Louis, et Marguerite, sur l'ordre de M. de Prévaneau, avait accepté d'en être.

— Vous paraissez bien souffrant, cher bon-papa, dit-elle; ne vous levez pas encore, je vous en prie.

— Je n'ai pas dormi; voilà bien des nuits que je ne dors pas.

— Et vous ne le disiez pas! s'écria Marguerite.

Le bruit du pas de Polyxène retentit en ce moment sur le corridor.

— Est-ce que M. Blouan ne compte pas se lever aujourd'hui? dit-elle aigrement : il faut pourtant que le ménage soit fait de bonne heure.

— Il n'est pas très bien, répondit Marguerite, et je désire qu'il ne se lève pas encore.

— Ce que j'en dis, c'est à cause de sa manie de vouloir toujours son lit fait par Marie-Rose. C'est à notre tour de fournir la domestique, et je ne manquerai certainement point à ma parole.

— Je resterai sans doute, dit Marguerite; ainsi ne t'agite pas. Bon-papa, je vais vous faire une rôtie au vin, ajouta-t-elle, je remonte dans dix minutes.

Elle suivit Polyxène, qui descendait et qui n'était pas extraordinairement fâchée de voir sa sœur manquer à la partie.

Dans l'étroit corridor du premier, elles se rencontrèrent avec Ernest de Saint-Péray, qui, à cette heure matinale, avait l'air plus endormi que jamais.

— Vous ici déjà! s'écria Polyxène, de ce ton aimablement agressif avec lequel elle parlait à son cousin, que cela réveillait un peu.

— Oui; cela m'étonne moi-même d'être dehors de si bonne heure; mais ces parties sont les choses les plus assommantes du monde. J'ai fait dix courses hier pour celle-ci; me voici levé quasi en même temps que le soleil et obligé de venir demander quels vins mon père doit envoyer pour ce diable de pique-nique.

— Mais cela a été convenu hier devant vous, dit Polyxène.

— C'est possible; mais, comme je ne me mêle jamais de ces choses-là, je n'ai pas écouté tout ce qui s'est dit.

— Eh bien, écoutez, et tâchez de retenir ce que je vais vous dire : quatre bouteilles de Chablis, deux de Saint-Estèphe, une de rhum.

— Il n'y a pas de Saint-Péray, Polyxène?

— Non; on sait trop que le vôtre ne vaut pas grand'chose.

— Attrape! dit Ernest en riant; mais dérangez-vous donc, ma cousine, pour laisser passer Mlle Marguerite qui paraît pressée.

Marguerite le remercia par un sourire et passa dans la cuisine, Polyxène lui ayant fait place.

— Elle a l'air tout sérieux, reprit le jeune homme; le père Blouan n'est pas malade?

— Non, mais Marguerite s'inquiète à tout propos. Parce qu'il a mal dormi, la voilà aux champs et toute prête à nous transformer toutes en gardes-malades.

— Polyxène, tu me calomnies, dit la voix de Marguerite : je me réserve ce rôle et ne le céderais à personne.

Ernest fit un mouvement, et ses yeux demi-clos s'ouvrirent tout grands.

— Pas pour aujourd'hui toujours? s'écria-t-il.

Marguerite ne répondit pas.

— Je crois qu'elle ne veut pas le quitter, dit Polyxène confidemment.

— Par exemple, voilà une défection sur laquelle je ne comptais pas, reprit le jeune homme. Au fait, j'en fais assez de parties, moi aussi, j'en ai par-dessus la tête. J'aime mieux venir fumer mon cigare avec le père Blouan.

— Vous plaisantez, Ernest? dit Polyxène.

— Je ne plaisante pas : vive la liberté!

— Je croyais que vous ne vous mêliez pas de ces choses-là, dit, de la cuisine, Marguerite, qui n'entendait que très confusément la conversation tenue dans le corridor.

— Non en politique, répéta-t-il, cela excite trop; mais j'ai un culte pour la liberté individuelle, et j'en donnerai la preuve aujourd'hui.

— Vous ne ferez pas cela, Ernest, dit encore Polyxène.

— Je le ferai, et je cours de ce pas donner ma

liste de vins à mon père et me replonger dans mon lit.

Polyxène avait rougi, puis pâli.

Dans toutes les fêtes de ce genre, elle avait le bras d'Ernest à sa disposition, ce qui la flattait, et pour celle-ci, afin de frapper d'une agréable surprise son complaisant cavalier, elle avait préparé une toilette nouvelle qui lui avait coûté plus d'un remords, mais de laquelle elle comptait retirer mille petites satisfactions d'amour-propre. Tous ses vaniteux et misérables projets étaient ainsi brusquement dérangés. Elle se voyait reléguée au dernier plan, n'ayant pas de cavalier, et rangée, comme autrefois, parmi les dédaignées. Cela ne pouvait être. Elle dissimula de son mieux son mécontentement, et, se penchant vers Ernest :

— Ne faites pas ainsi l'indolent, dit-elle, et soyez sûr que Marguerite ne manquera pas la partie.

— Vous la déciderez à venir?

Polyxène fit un signe énergique d'assentiment.

— Au fait, je serai toujours à temps pour rester, objecta-t-il; à bientôt, Polyxène.

Et, élevant la voix, il ajouta :

— A bientôt, mademoiselle Marga.

Mais Marguerite avait pris un autre escalier, et ce fut Marie-Rose qui répondit en riant :

— A bientôt, Monsieur.

Il sortit en se dandinant, et Polyxène entra dans la cuisine.

— Le café de papa! dit-elle d'une voix brève.

— Je vas le lui porter, Mademoiselle, répondit Marie-Rose.

— Non, donne-le-moi.

Elle prit la tasse et traversa vivement le corridor, suivie des yeux par Marie-Rose.

— Je ne me trompe pas, murmura la brave fille, mais la bête que je croyais morte est, bien sûr, ressuscitée.

Marie-Rose ne se trompait pas : ce fut en compagnie de son vautour, réveillé soudain d'un assez long sommeil, que Polyxène entra dans la chambre de son père.

M. de Prévaneau avait de la mousse de savon jusqu'à ses yeux, et se contemplait dans un miroir à barbe.

— Voici votre café, papa, dit Polyxène avec une grande douceur.

— Diable! te voilà bien aimable ce matin, Polyxène, répondit-il en agitant sa savonnette; seulement, le moment est assez mal choisi. Ce café est-il bien chaud?

— Très chaud.

— Mets la soucoupe par dessus et ne t'en occupe plus, il n'y a pas un homme qui se fasse plus rapidement la barbe que moi.

Il était entendu que Charles de Prévaneau excellait en toutes choses.

— Que dis-tu du temps? reprit-il.

— Il sera beau, répondit Polyxène, qui s'était rapprochée de la fenêtre.

— A condition que ces nuages à l'ouest se dissipent. Je crois que le vent va nous les enlever; mais je ne me prononcerai pas encore. J'ai toute une réputation pour prédire le temps, et j'y tiens. On m'a toujours dit que j'aurais fait un excellent astronome.

Et notre faiseur de merveilles appliqua délicatement son rasoir sur sa joue droite.

Il opéra quelque temps en silence, et, voyant Polyxène l'œil fixé sur le ciel :

— Le nuage marche-t-il? demanda-t-il.

— Oui, mais que m'importe? répondit Polyxène amèrement.

— Hier, il t'importait joliment; si tu ne nous as pas demandé vingt fois, quel temps il ferait aujourd'hui, tu ne nous l'as pas demandé une.

— Hier, je croyais aller à Port-Louis, mon père, et je n'ai jamais eu le goût des canards pour l'eau.

— Hein! qu'est-ce que tu dis là? dit M. de Prévaneau, en suspendant son opération pour se tourner vers sa fille; tu n'es plus de la partie maintenant?

— Non.

— Que signifient ces diables de fantaisies? s'écria M. de Prévaneau en frappant du pied.

— Il n'y a pas de fantaisie là-dedans : Marguerite reste, je resterai.

— Et à quel propos Marguerite veut-elle rester?

— Parce que M. Blouan a mal dormi.

— Il n'est pas indisposé?

— Pas le moins du monde.

— Alors nous allons voir cela, dit M. de Prévaneau en jetant son rasoir sur la table de toilette. Où est Marguerite?

— Mais, papa, finissez toujours de vous raser, dit Polyxène en lui présentant son instrument, puis vous prendrez votre café, qui refroidit pendant que nous causons. Vous serez toujours à temps pour donner vos ordres à Marguerite.

M. de Prévaneau se laissa faire; mais ce qu'il dit contre les révoltes de sa fille Marguerite et son absurde dévouement à ce pauvre vieux fou, en se rasant la joue gauche et en buvant à petites gorgées son café, remplirait une demi-douzaine de pages.

Marguerite, parfaitement ignorante du petit complot qui allait se tramer contre elle, était remontée, portant une rôtie au vin, qui était le déjeuner favori du vieillard. Elle l'avait trouvé assis, tout habillé, sur son lit.

Et comme elle le grondait doucement de s'être levé :

— Je respire mieux en bas, avait-il répondu; ici, quand le soleil donne, la tête me tourne.

Cette raison avait paru valable à la jeune fille; elle l'avait fait descendre dans son petit cabinet à elle, et il déjeunait là, accablé, mais assez paisible, quand la voix militaire de M. de Prévaneau s'éleva, sonore et impérieuse.

— Marguerite! criait-il.

Marguerite s'avança sur le palier et répondit :

— Que voulez-vous, mon père?

— Que tu te prépares; il est temps de partir; je n'entends faire attendre personne.

Marguerite jeta un coup d'œil vers son grand-père, et soupira en remarquant son regard errant, angoissé, fiévreux, et le tremblement de ses mains.

— Va, va, Marga, dit-il rapidement en fixant sur elle ses grands yeux brillants, où se reflétait je ne sais quelle mystérieuse souffrance, ne les fais pas attendre, ma fille.

— Descendons ensemble, bon-papa, dit-elle, nous allons tout arranger.

Elle lui prit le bras; ils se rendirent dans la salle à manger.

M. de Prévaneau s'y promenait en fredonnant, d'un air tout à fait courroucé.

— Toujours en retard ! dit-il en voyant Marguerite.

— Mon père, dit-elle en se retournant vers son grand-père, bon-papa n'est pas très bien ce matin, et je voudrais...

— Rester, n'est-ce pas ? Non point. Je n'ordonne pas souvent, mais, aujourd'hui, j'entends être le maître.

— Va, va, Marga, répéta M. Blouan.

— Vous faites bien de l'y engager, monsieur Blouan, car je serai inflexible, et j'ai bien un peu aussi le droit de commander à mes enfants. Laisse ton grand-père aller seul à son fauteuil, Marguerite. Que diable, il n'est pas encore à l'état d'un enfant à la lisière. On le rendra tout à fait impotent à force de précautions. C'est ça, monsieur Blouan, échappez-lui.

Le pauvre vieux avait quitté le bras de Marguerite et marchait à pas inégaux et précipités vers son fauteuil.

— Mon père, continua Marguerite, qui regardait attentivement son grand-père, je vous en prie, laissez...

— Va t'habiller, commanda durement M. de Prévaneau; M. Blouan n'est pas malade et je veux être obéi.

Marguerite soupira et remonta dans son appartement, tout à fait à regret.

Quand elle descendit, dans une fraîche et simple toilette de jaconas blanc rayé de rose, elle trouva Polyxène dans une toilette flamboyante et les Saint-Péray, père et fils, qui lui en faisaient des compliments.

— Nous serons au complet, bravo ! cria le gros Ernest en voyant paraître Marguerite.

Celle-ci s'était avancée vers Polyxène :

— As-tu au moins laissé la clef sur la porte du salon ? demanda-t-elle.

Polyxène, qui avait pour ce salon un respect idolâtrique, fut sur le point de répondre, selon son habitude, que le salon n'était pas fait pour être sali par les gens de la maison; mais l'air sérieux de Marguerite l'impressionna, elle prit la

clef dans sa poche et la lui donna presque aimablement.

Marguerite passa dans la salle à manger.

La femme de journée qui devait remplacer Marie-Rose, et à la garde de laquelle était remis M. Blouan, s'y trouvait.

— Marie-Rose vous a-t-elle fait toutes ses recommandations pour le déjeuner de dix heures? demanda-t-elle.

— Oui, Mam'zelle, elle a tout préparé, elle m'a tout montré, répondit la vieille femme, dont la figure portait une couche enluminée d'assez mauvais augure.

— C'est bien; je vous recommande tout particulièrement mon grand-père, ne le quittez pas de vue. Voici la clef du salon, j'ai préparé son fauteuil et ses livres, vous le conduirez là sitôt qu'il sera réveillé, car il dort, je crois.

Le vieillard avait, en effet, la tête baissée sur sa poitrine et les yeux fermés.

— Je suis bien aise de le voir reposer un peu, reprit Marguerite en baissant la voix. Laissez-le dormir, mais ne quittez pas la maison d'une minute.

— C'est ce que m'a recommandé Marie-Rose, répondit la gardienne; soyez bien tranquille, Mademoiselle, j'en ai gardé de plus difficiles.

Marguerite s'était approchée du vieillard; elle posa ses lèvres sur son front dépouillé et sortit sur la pointe des pieds, après avoir redit à la gardienne :

— Surtout, ne le quittez pas.

XX

HORS DE CAGE

Avec quel entrain commencent ces parties qui sont comme les délassements aimés de l'été! On arrive au lieu du rendez-vous, on se reconnaît, on s'apostrophe, on se bouscule un peu, ce qui, chez les gens qui ne se bousculent jamais, ne manque pas d'un certain charme; on s'entasse, au milieu des rires et des gais propos, dans des véhicules toujours trop étroits, que ce soient des barques, ou des voitures, ou des wagons, et on part joyeusement. Une brise de jeunesse semble avoir passé sur la troupe : les sérieux sont fous, les sots sont spirituels, les spirituels sont étourdissants, les mélancoliques sont rieurs, les souffrants sont pleins d'une vigueur factice, les vieux se croient rajeunis. Mais le voyage est fait; on a passé un certain temps sur les grèves, la médaille se retourne, voici la seconde partie qui commence. La physionomie de convention tend à disparaître : la brise est fraîche, les délicats sont inquiets, les sièges sont durs, les rhumatisés font la grimace; les sots, ayant tiré la petite fusée préparée depuis longtemps, redeviennent tout simplement des sots; les intelligents, devant la majesté de la mer, tombent dans je ne sais quelle rêverie qui les rend muets; les gourmands, qui mangent froid et qui boivent chaud, se montrent ouvertement grognons. La prime jeunesse, seule, conserve sa gaieté élastique et inépuisable : elle rit de tout, elle accepte tout, elle trouve tout charmant. Les cahots n'ont point fatigué ces corps souples, la brise ne paraît pas trop fraîche à ces poumons neufs, la vue de la mer, les grands

horizons n'impressionnent pas encore ces âmes légères, un repas manqué semble délicieux à ceux qui ne connaissent encore ni la tristesse, ni les maux d'estomac, ni les regrets, ni les rhumatismes, ni les élans mystérieux, ni les névralgies, toutes choses qui préoccupent, tourmentent, empoisonnent, entraînent plus tard la vie. Chez les intelligents la sève déborde et pétille de plus belle; chez les autres le vide se voile sous la gaieté ou le sentiment. A défaut d'autres qualités, les jeunes filles ont la fraîcheur et la grâce, les jeunes hommes l'ardeur et l'aplomb.

Ces remarques générales s'adaptant à la partie organisée au Port-Louis, nous n'entrerons pas dans de plus amples détails. Il ne se passa rien d'extraordinaire; la jeunesse s'amusa consciencieusement toute la journée, et Marguerite, qui était bien la fleur de cette jeunesse et qui n'aimait rien tant que les bords de la grève, aurait passé une journée charmante si son esprit n'avait été tout inquiet, si elle ne s'était sentie toute préoccupée de son cher vieux grand-père.

Elle y pensait en traversant de son pas léger le sol gris et doux de la grève, elle y pensait au milieu de l'essaim de jeunes élégants qui l'entouraient, elle y pensait sans cesse, elle y pensait toujours.

Ce fut elle qui donna le premier signal du départ, et, toute joyeuse d'aller retrouver son cher vieillard, elle déploya une grande activité dans les derniers apprêts, et s'arrangea de façon à ménager trois places dans la meilleure embarcation.

D'après ces arrangements, ils arrivèrent les premiers à Lorient. On échangea les adieux sur le port, et la famille de Prévaneau reprit le chemin de la Bove. Marguerite devançait, presque malgré elle, Polyxène et son père, qui, le plaisir passé, se laissaient envahir par la fatigue et l'ennui, et dont les pieds alourdis semblaient se coller aux pavés.

Sur la Bove, les yeux de la jeune fille cherchèrent bien vite l'étroite façade grise. Elle espérait apercevoir la figure vénérable et aimée, les beaux cheveux blancs flottants. La fenêtre du salon était, en effet, ouverte au large. Le regard de Marguerite glissa jusqu'au dossier fleuri du

fauteuil en moquette qu'elle avait roulé, pour M. Blouan, tout près de la fenêtre : il n'était pas occupé.

Comment le pauvre vieux avait-il pu quitter ce poste d'attente? Comment avait-il pu renoncer au plaisir de voir revenir sa Marguerite? C'était à n'y rien comprendre. Marguerite, saisie d'une vague inquiétude, pressa machinalement le pas et, en quelques secondes, se trouva dans l'escalier. Quelqu'un montait, en trébuchant, devant elle.

— Julie! appela-t-elle.

C'était le nom de la gardienne.

Un bégaiement inarticulé lui répondit.

Marguerite franchit rapidement quelques marches et, l'ayant dépassée, la regarda en face.

Elle trouva un visage hébété au milieu duquel nageaient des yeux ivres.

— Mon Dieu! bon-papa, s'écria-t-elle.

Elle arracha à l'ivrognesse la clef qu'elle tournait entre ses doigts, ouvrit la porte et s'élança dans le salon : il était désert.

En une minute elle parcourut tous les appartements en appelant son grand-père : il n'était nulle part; nulle voix ne lui répondit.

Quand elle reparut dans la cuisine, elle était pâle comme une morte.

Elle marcha vers Julie, qui s'était laissée tomber sur un siège et qui s'y endormait du lourd sommeil de l'ivresse; elle la secoua et lui demanda, d'une voix pleine de larmes :

— Quand l'avez-vous quitté?

Julie la regarda d'un air stupide et referma les yeux. Marguerite saisit un bol, alla vers un seau rempli d'eau, et une douche glacée frappa en plein la face enluminée de l'abominable créature, qui se réveilla du coup.

Deux autres douches lui débrouillèrent un peu les idées, et, quand M. de Prévaneau, Polyxène et Marie-Rose arrivèrent, elle racontait, en balbutiant, sa journée. Sous l'œil pénétrant de Marguerite, elle n'osa pas mentir. Elle avoua donc qu'elle était sortie peu de temps après eux, uniquement pour prendre une tasse au café voisin, elle y avait trouvé des camarades, on lui avait fait boire de l'eau-de-vie, on l'avait emmenée dans un cabaret du port, d'où elle n'avait plus bougé, et, quant à

savoir ce qu'était devenu le vieux monsieur, elle ne pouvait vraiment pas le deviner.

Quand son récit finit, Marguerite sanglotait.

— Ote-toi au moins de devant mes yeux, chienne d'ivrognesse ! s'écria Marie-Rose. As-tu pu abandonner comme cela notre vieux monsieur ! Va-t'en ! va-t'en !

Et à coups de poings, à coups de pieds, elle reconduisit la malheureuse jusqu'à la porte.

— Que diable ! M. Blouan n'est pas perdu, s'écria M. de Prévaneau en essayant de prendre un air dégagé. Il va souvent chez le pharmacien d'en face, à l'église, chez Saint-Péray.

Marguerite se leva vivement.

— Marie-Rose, va questionner les voisins, dit-elle, je cours à l'église.

— Papa, nous pouvons bien monter chez mon oncle de Saint-Péray, dit Polyxène, qui se sentait toute troublée : M. Blouan a pu nous attendre chez lui.

Ils se séparèrent. Une heure plus tard, ils se retrouvèrent mornes, soucieux, sérieusement inquiets. Personne n'avait vu M. Blouan, M. Blouan ne s'était trouvé nulle part.

XXI

ANGOISSES

Il est nuit, Marguerite est seule et pâle d'angoisse. Elle s'est laissée tomber sur le fauteuil de paille qu'occupait ordinairement le pauvre vieux. Ses forces l'abandonnent un moment; elle ne peut plus marcher, et elle a été obligée de s'en remettre à M. de Saint-Péray et à Marie-Rose pour continuer les recherches. Pour elle, elle compte les secondes, les minutes, les heures; elle frissonne en voyant le jour s'éteindre.

Tout à coup, des pas se font entendre sur l'escalier, on distingue un murmure de voix; c'est M. de Prévaneau et Polyxène qui rentrent. Hélas! pourquoi Marguerite a-t-elle tressailli? Pourquoi ses yeux se sont-ils baissés? Pourquoi, sur son front pâle et uni comme l'ivoire, une ride s'est-elle creusée entre l'arc sombre de ses sourcils? Ah! c'est qu'elle pense que, sans eux, son pauvre grand-père serait là, à ses côtés; c'est que c'est grâce à eux qu'elle a le cœur brisé par le chagrin, par l'inquiétude, par le remords. Elle ne voulait pas le quitter, ce sont eux qui l'ont commandé.

Ces pensées rapides ont éveillé en son âme un amer ressentiment : elle s'enfonce dans l'ombre pour que les arrivants ne l'aperçoivent pas, et, quand elle entend son père l'appeler à demi-voix, elle se lève, ouvre la porte et sort précipitamment. Elle ne veut pas paraître devant eux en ce moment, elle sait que des paroles de reproche jailliraient de ses lèvres, que, toute à sa douleur, elle laisserait couler comme un torrent son juste et légitime ressentiment. Marguerite est douce, elle n'est pas insensible, elle pardonne facilement les petites indélicatesses qui lui sont faites; mais tout son sang bout dans ses veines devant l'injustice, et, à cette heure, l'angoisse lui soulève l'âme, la déchire, l'exalte; il faut qu'elle s'éloigne, si elle veut demeurer irréprochable. Elle s'éloigne donc, le voile baissé, pour cacher les larmes qui sortent comme d'une source de ses yeux. Mais où ira-t-elle ainsi, le front abattu, la bouche pleine de sanglots, les deux mains sur son pauvre cœur qui bat à briser sa frêle poitrine? A qui ira-t-elle demander ce qu'est devenu son cher vieillard? Ceux dont, il y a quelques heures, elle partageait les plaisirs, sont plongés dans leur repos et ne sauraient lui répondre. Où donc ira-t-elle mendier un peu de courage, un peu d'espérance? Qui pourra l'aider à chasser les noirs pressentiments qui l'assiègent? Qui, surtout, comprendra l'intensité de sa douleur?

Celui qui commence où l'humain manque et finit : Dieu. Marguerite a pris le chemin d'une chapelle éloignée, la seule qui, par des circonstances particulières, soit ouverte à cette heure. Elle entre dans le petit sanctuaire éclairé par la

tremblante veilleuse du tabernacle, va s'agenouiller entre la balustrade de l'autel, et pleure. Il faut qu'elle commence par pleurer devant ce tabernacle d'où nous recevons selon notre foi.

Celle de Marguerite est profonde. Je ne sais pas, bienveillant lecteur, si votre foi est celle de Marguerite; cette foi, la voici : dans ce tabernacle de bois peint, il y a un calice d'or; dans ce calice d'or l'hostie eucharistique, Jésus-Christ. Cet hôte invisible, auquel son cœur pur forme souvent un autre tabernacle, est pour elle un Dieu abaissé, mais vivant, qui répond à sa pensée et console son cœur. Elle sait que les miracles ne coûtent pas à Dieu; son intelligence est haute et réfléchie, sa raison s'éclaire des enseignements de la foi. Elle comprend par le cœur la raison d'amour, et elle adore le Dieu-Homme sous l'humble voile qu'il s'est choisi pour demeurer parmi nous, et elle sent qu'elle n'est plus seule à souffrir. Aussi elle pleure abondamment, silencieusement, comme elle voudrait pleurer sur l'épaule d'un ami fidèle. Et quand elle a pleuré, elle prie, et quand elle a prié, elle pense.

Du fond de ce tabernacle sort une voix divine dont son âme remuée écoute attentivement les enseignements. La vie est une lutte, la vie est une série d'épreuves, la vie est un exil, il y a dans la vie des heures d'agonie.

Mais Celui qui se cache là comprend toutes les souffrances, compte tous les sacrifices, sanctifie toutes les agonies. Il a voulu que son âme fût triste jusqu'à la mort. Il a racheté le monde par la souffrance, il a souffert par les hommes et pour les hommes, et il leur a pardonné. Le souvenir de Polyxène et de son père lui revient là comme une tentation; mais elle la repousse en murmurant ces paroles de la grande Mystique : « Il sait tout, il peut tout, et il m'aime. » Le ressentiment humain se fond peu à peu sous l'action divine. Eux aussi ne savaient pas complètement ce qu'ils faisaient. De son pauvre cœur brisé l'amertume s'épanche goutte à goutte, et elle commence à accepter de souffrir.

Celui qui ne devient pas plus doux, plus résigné après la prière, n'a jamais su prier.

Mais voici le gardien de la petite chapelle qui

agite son trousseau de clefs. Il a vu cette femme pleurant agenouillée, et l'honnête homme n'a pas voulu troubler sa prière. Cependant l'heure a passé, la nuit s'avance. Allons, Marguerite, qu'un dernier élan de votre pauvre cœur vous porte jusqu'à Dieu, que vos lèvres tremblantes répètent les paroles qui ont été prononcées au jardin de Gethsémani : « Mon Père, que votre volonté soit faite ! » et relevez-vous, prenez courageusement sur votre épaule cette croix faite d'angoisses, de terreurs, de chagrin. Toutes les croix paraissent lourdes, Marguerite, et tous ceux qui les portent n'ont pas cette foi qui, en ce moment, ranime votre énergie, triomphe de vos défaillances, éloigne le tentateur.

Marguerite retrouva son père et Polyxène dans la salle à manger. Marie-Rose était là aussi, sombre, désolée, harassée de fatigue. Le silence morne qui l'accueillit apprit à la jeune fille qu'aucune nouvelle n'était venue la rassurer sur le sort de son grand-père.

— Qu'est-ce qu'il faut faire, Mam'zelle? demanda Marie-Rose en comprimant ses sanglots.

— La nuit nous met forcément au repos, répondit Marguerite d'une voix altérée, mais parfaitement douce; il faut donc aller se coucher, ma pauvre fille, pour se relever demain à la petite pointe du jour.

— Me coucher! s'écria Marie-Rose, quand je pense que notre pauvre vieux maître est peut-être...

Elle croisa les mains, les éleva au-dessus de sa tête, et ce geste désespéré acheva sa phrase.

— Dieu veille sur bon-papa, dit Marguerite en pâlissant; va te coucher. Et vous aussi, mon père, et toi aussi, Polyxène, ajouta-t-elle avec effort.

Elle s'était tournée vers eux, elle les vit se lever et marcher vers la porte, la tête baissée comme des coupables.

Elle se leva vivement, et, toute pâle, le visage tout couvert de larmes, elle alla vers eux.

— Mon père et toi, Polyxène, dit-elle lentement, tristement, mais avec une grande douceur, je veux, dans l'ignorance cruelle où je suis, je veux, dès maintenant, vous dire que je ne vous accuse plus. Quoi qu'il soit arrivé à mon cher vieux père,

je sais que sa belle âme sera remontée vers Dieu; mes inquiétudes s'arrêtent là, et c'est bien sincèrement que je vous pardonne.

Et elle alla, comme d'habitude, offrir son front à son père, qui y déposa un baiser presque respectueux, et elle laissa Polyxène qui pleurait, vaincue par tant de générosité, l'embrasser sur les deux joues.

Elle était encore toute frémissante d'avoir accompli cet acte de vertu, quand la sonnette s'agita vivement. Marie-Rose s'élança vers la porte et l'ouvrit à Ernest de Saint-Péray, qui vint tomber tout essoufflé, tout haletant sur un siège.

— Je viens de parler à quelqu'un qui l'a vu, dit-il, sitôt qu'il put parler.

Un cri de soulagement échappa à Marguerite, qui s'approcha d'Ernest les mains jointes.

— Ne vous enthousiasmez pas, je ne sais pas grand'chose, reprit le brave garçon en épongeant ses tempes, d'où ruisselait la sueur; mais on l'a vu traverser le cours Chazelles et se diriger vers la gare.

Cette révélation incomplète soulevait un peu le poids d'angoisses qui pesait sur le cœur de Marguerite; elle écouta, toute palpitante, les détails dans lesquels entrait le jeune homme. En revenant du cimetière où Marguerite l'avait envoyé, la fatigue l'avait obligé de s'asseoir sur un des bancs placés dans l'avenue de Merville. Un vieil officier en retraite y prenait le frais, et la conversation s'était engagée entre eux. Ernest n'avait pu s'empêcher de lui parler de ce qui le préoccupait. Quelle n'avait pas été sa joie en apprenant que celui auquel il parlait avait vu M. Blouan traverser le cours Chazelles, vers cinq heures de l'après-midi!

— Mais était-ce bien bon-papa? demanda Marguerite; s'il s'était trompé!

— Il n'y a pas l'ombre d'un doute à cela, répondit Ernest. Ce brave homme me l'a parfaitement dépeint; il m'a dit qu'il marchait vite comme quelqu'un qui s'échappe, et il a ajouté : « Je n'ai jamais su son nom, mais je vous montrerai la maison de la Bove où je l'ai vu très souvent à la fenêtre cet hiver. »

Nous sommes revenus ensemble, il m'a montré

votre maison et il m'a dit : « C'est là ! » Reste maintenant à savoir où il est allé.

Marguerite se leva et alla soulever le couvercle du petit coffret placé sous le fauteuil de paille. Elle y plongea la main et en retira une boîte vide.

— Il a pris de l'argent, s'écria-t-elle, il est parti pour Plégon.

— Peut-être bien, dit Marie-Rose; le malheur serait moins grand.

— Y a-t-il des trains de nuit, monsieur Ernest? demanda précipitamment Marguerite.

— Non, tout est fermé; il faut attendre à demain matin.

— A quelle heure?

— Les bureaux ouvrent à cinq heures, je crois.

— Il est à peu près minuit, n'est-ce pas?

— Moins dix.

— C'est une longue attente, mais enfin!

— Tu comptes aller à Plégon, Marguerite? demanda M. de Prévaneau.

— Oui, mon père.

— Si ce n'avait été mon jour de versement, demain, je t'aurais bien accompagnée. Tu ne voudrais pas attendre?

— Oh! non, et je n'ai d'ailleurs besoin de personne.

— Donnez-moi vos pleins pouvoirs, et je vous le ramène, s'écria Ernest.

— Merci, dit Marguerite, vous êtes bien bon, monsieur Ernest; mais vous comprenez que je ne laisserai pas à un autre le soin d'aller chercher bon-papa. Je mourrais d'angoisse en attendant. Que tout le monde aille se coucher.

— Et vous, Mam'zelle, dit Marie-Rose, il me semble que personne n'est plus brisé que vous.

— Je me jetterai sur le canapé du salon. Qu'on ne s'inquiète pas de moi, je ne pourrais dormir, l'inquiétude est un trop dur oreiller. Avez-vous votre porte-monnaie garni, mon père?

M. de Prévaneau le lui présenta.

Elle l'ouvrit.

— Est-ce assez? demanda-t-il.

— Oh! oui.

Sur cette réponse ils se séparèrent.

XXII

LA RECHERCHE

Le lendemain, au lever du jour, Marguerite quittait, sans bruit, sa maison et se dirigeait vers la gare.

Naturellement, elle arriva longtemps avant l'ouverture des bureaux et elle dut se promener dans la petite cour d'entrée. Enfin les employés arrivèrent un à un, les portes s'ouvrirent, et la jeune fille alla se poster contre le guichet du distributeur de billets. Quand elle aperçut sa casquette galonnée à l'intérieur du petit bureau, son cœur battit : elle ne comptait guère que sur cet homme pour apprendre la direction qu'avait prise le vieillard.

— Monsieur, dit-elle, en essayant de parler avec beaucoup de calme, je viens faire appel à vos souvenirs. Un vieillard est parti hier de Lorient par le train de 6 h. 40, sans doute, et je désire savoir la direction qu'il a prise.

L'employé, qui se frottait les yeux d'un air assez bourru, se tourna vers elle en poussant un effroyable bâillement.

A la vue de cette femme distinguée dont le gracieux visage portait des traces de larmes, il toucha du doigt la visière de sa casquette et dit : « Plaît-il, Madame ? »

Il n'avait pas entendu.

Marguerite répéta sa phrase.

— Le signalement de cette personne, s'il vous plaît, reprit l'employé.

Marguerite peignit le vieillard dans sa grande redingote bleu de roi.

— Je me rappelle, dit tout à coup l'employé,

j'ai été étonné de voir ce pauvre vieux tout seul. Il était tout tremblant, tout chancelant, il bégayait. Le laisser voyager seul dans cet état est de votre part une grande imprudence, Madame.

Marguerite baissa la tête sous ce reproche immérité.

— Quel était le nom de l'endroit où il se rendait? demanda-t-elle.

— Voilà, par exemple, ce que je n'ai pas trop bien retenu, dit l'employé; ce nom-là n'est pas sur notre ligne, et je n'ai pu lui donner son billet que jusqu'à Pontivy. Le bonhomme m'avait dit un diable de nom que je n'ai jamais entendu. Ne sachant pas ce qu'il voulait dire, et, voyant bien qu'il n'avait pas trop sa tête à lui, je lui ai délivré son billet pour Pontivy, où il a dû arriver dans la matinée.

— Mais si je vous prononçais le nom que vous ne vous rappelez pas? dit Marguerite, qui voulait exciter son attention.

— Dites-le, Madame.

— Plégon.

— Plégon! c'est cela.

Le cœur de Marguerite battit de joie; son espoir se réalisait. S'il avait pu arriver jusqu'à Plégon sans accident, elle ne redoutait plus rien. A Plégon il était connu, à Plégon il était aimé.

— Je vous remercie mille fois, Monsieur, dit-elle, grâce à votre bonne mémoire, je pars le cœur allégé. Un billet pour Pontivy, s'il vous plaît.

L'employé lui délivra son billet et elle se fit ouvrir les salles d'attente, où elle attendit le train qui arriva bientôt soufflant, faisant grand bruit.

Marguerite courut se blottir dans un wagon de seconde, et cinq minutes plus tard l'infatigable coureur reprenait sa marche. Au moment où il s'ébranla, un homme qui était adossé contre la porte du buffet fit quelques pas en avant, ôta son chapeau et se mit à s'essuyer le visage.

— La voilà partie! murmura-t-il; je n'avais pas besoin de penser qu'elle aurait manqué son coup. Est-ce bête, les convenances! J'aurais dû lui proposer de l'accompagner. Enfin, il n'y a plus qu'à l'attendre. J'ai joliment couru pour

cette diable d'affaire, moi qui ne me mêle jamais de rien.

Et Ernest de Saint-Péray, sur cette phrase d'étonnement, reprit nonchalamment le chemin de la ville, tandis que le train emportait Marguerite, tout émue, vers Pontivy.

Dans son wagon solitaire, Marguerite souffrait. Le premier moment de joie qu'elle avait ressenti en trouvant un but pour ses recherches était passé; toutes ses inquiétudes lui étant revenues aussi poignantes, et, pour échapper aux fantômes que créait son imagination surexcitée, elle ne trouva d'autre ressource que de s'abandonner au sommeil, qui, dans la jeunesse, naît de la fatigue physique. Or, le sommeil n'est pas toujours une sorte d'engourdissement de la faculté de souffrir. Le pauvre vieux hanta certainement les rêves qui s'entre-choquèrent dans le cerveau de Marguerite; mais la triste et brutale réalité n'était plus là. Il lui avait échappé, elle le cherchait, mais non point sans espérance. Elle le voyait devant elle, souriant, l'invitant du geste à se presser; elle voyait le vent agiter ses longs cheveux blancs, et elle traversait pour l'atteindre de grands prés tout ensoleillés, des grèves bizarrement éclairées; elle s'élançait même à sa suite sur les hautes vagues bleues, et ils couraient ainsi dans un pays chimérique, se poursuivant sans jamais s'atteindre, car le vieillard, tout en souriant de loin à sa petite-fille, tout en lui tendant les bras, fuyait, fuyait toujours. Il venait, sans aucune peine, d'escalader un beau nuage rose qui allait l'emporter dans les espaces; Marguerite, tout haletante, se sentait elle-même soulevée jusqu'aux nuages, comme si des ailes lui eussent poussé aux pieds; elle se sentait légère, transparente; elle allait, avec un ineffable ravissement, s'élancer dans les airs à la suite du vieillard, quand une voix rauque cria à ses oreilles : Pontivy!

Elle tressaillit et se retourna sur les durs coussins du wagon, qui n'avaient vraiment aucune ressemblance avec le nuage gris perle d'où elle sortait. Ce mouvement la réveilla, et elle ouvrit les yeux. Un long soupir s'échappa de sa poitrine; elle rencontrait, hélas! à ses côtés, l'angoisse et l'inquiétude, ces deux terribles sentinelles qui ne

la quittaient plus. Le vieillard était arrivé à Pontivy, rien n'était plus certain; mais y était-il resté? en était-il reparti?

XXIII

A PLÉGON

Telles étaient les pensées qui torturaient l'esprit de la jeune fille en descendant de wagon dans la riante ville de Pontivy.

Dans la cour de la gare, elle demeura hésitante, troublée, demandant à Dieu de la conduire, de la guider, quand elle aperçut un homme vêtu d'un habit complet de drap d'une forme assez étrange. A la vue de cette petite veste et de ce vaste gilet chamarrés de boutons, à la vue de ce grand chapeau orné d'un velours noir à bouts pendants, Marguerite tressaillit : c'était le costume de Plégon. Elle alla vivement vers le Plégonnais.

— Est-ce qu'il y a des gens de Plégon aujourd'hui à Pontivy? demanda-t-elle, ne sachant comment entamer la conversation.

— Comme vous voyez, Madame, répondit le paysan en s'appuyant sur son bâton garni de cuir. C'était hier, et c'est aujourd'hui jour de foire, et nous amenons nos plus braves chevaux ici pour les cavaliers de la garnison.

— Est-il donc venu des voituriers de Plégon? demanda Marguerite.

— Il y a Mathurin, du *Pot-d'Etain*. Ordinairement il ne va que jusqu'à Uzel; mais les jours de foire il pousse jusqu'ici.

— Il est venu ce matin?

— Oui.

— Il est ici?

— V'là un de ses carrosses, Madame. Il a eu

l'idée de venir à la gare pour faire pièce aux autres loueurs de voitures.

— Merci, merci, dit Marguerite qui courut vers une énorme machine qui s'ouvrait par l'arrière et sur laquelle était écrit en grosses lettres le mot : Plégon.

Le conducteur, familièrement appuyé sur la croupe luisante d'un de ses petits chevaux bretons, regardait curieusement le va-et-vient des voyageurs.

— Tiens ! mam'zelle Marga, dit-il en soulevant son grand chapeau. Vous vous êtes toujours bien portée, Mam'zelle ?

— Oui, dites-moi, Mathurin, n'avez-vous pas emmené mon grand-père à Plégon, ce matin ? demanda Marguerite vivement.

— Je ne l'ai pas vu, Mam'zelle.

— Vous ne l'avez pas vu ! s'écria Marguerite en pâlissant.

— Non, mais pourtant je sais qu'il est chez nous.

— Ah ! dit Marguerite avec soulagement.

— Mais je ne l'ai pas vu, reprit l'entêté Mathurin. Ce matin une de mes voitures est revenue de Pontivy, et le garçon, en manière de conversation, m'a dit qu'il avait ramené le vieux monsieur de la place Saint-Thurian, qu'il rencontrait toujours sur la route de la Lande-aux-Moines. J'ai bien pensé que c'était M. Blouan.

— C'était lui, dit Marguerite, dont cette nouvelle diminuait un peu l'angoisse. Partez-vous bientôt, Mathurin ?

— Tout de suite, Mam'zelle; je vois qu'il n'y aura personne pour Plégon maintenant.

— Il y aura moi, dit Marguerite en allant ouvrir la portière de la voiture.

— C'est ça, je ne retournerai pas à vide, dit Mathurin gaiement en relevant l'étrange ler rouillé qui servait de marchepied. Tenez-vous bien, Mam'zelle, *Robine* et *Moutonne* vont enlever la carriole un peu vivement, vu qu'il n'y aura que vous qui ne pesez guère.

— Allez vite, aussi vite que vous voudrez, Mathurin, cria Marguerite de l'intérieur.

— Nous souperons à six heures à Plégon, s'il plaît à Dieu, répondit-il.

Il alluma sa courte pipe, monta sur son siège et fouetta *Robine* et *Moutonne* qui partirent comme des enragées en secouant l'énorme machine à ressorts à laquelle elles étaient attelées, et dans laquelle, bon gré, mal gré, dansait Marguerite.

L'angélus tintait encore à l'église paroissiale de Plégon quand elle se trouva sur la place Saint-Thurian, déserte à cette heure. Elle s'arrêta un instant, regardant autour d'elle, s'attendant presque à voir apparaître comme autrefois, au coin d'une de ces petites rues, la redingote bleu de roi. Ne voyant rien venir, elle se dirigea machinalement vers son ancienne demeure. Elle sonna à la porte dépeinte, et la porte lui fut ouverte par une mignonne petite fille de quatre ans, derrière laquelle parut soudain une vieille dame en lunettes, qui lui demanda d'un air assez maussade ce qu'elle voulait.

Marguerite arrangea sur-le-champ une petite histoire, et peignit son grand-père qui avait dû venir la chercher dans cette maison.

La vieille dame la questionna minutieusement, longuement, tout en l'examinant par-dessus ses lunettes, et, après l'avoir embarrassée bien inutilement, par sa curiosité importune, elle lui répondit qu'elle n'avait vu personne.

La porte se refermait quand la voix claire de l'enfant s'éleva.

— Grand'mère, j'ai vu le monsieur, criait-elle.

Marguerite poussa la porte et la vieille dame, et marcha vers l'enfant qui se tenait debout dans le corridor, moitié souriante, moitié farouche.

Marguerite la regarda avec des yeux qui, quand ils regardaient les aimés et les faibles, semblaient distiller du miel, et posa, par un geste caressant, sa main fine sur les cheveux ébouriffés.

— Vous l'avez vu, chère petite, dit-elle.

L'enfant rougit, mais fit un signe d'assentiment en baissant brusquement sa tête échevelée.

— Qu'est-ce que tu as vu, Marie? dit aigrement la vieille dame.

— Un vieux monsieur qui avait des cheveux tout blancs et un grand habit.

— Elle ne sait ce qu'elle dit, reprit la vieille dame, Plégon est peuplé de vieux messieurs.

— Et où était celui que vous avez vu, chérie? dit Marguerite.

— Assis sur la pierre de la porte, Madame. J'ai cru que c'était un pauvre et je lui ai demandé s'il voulait un sou. Il m'a embrassée, il m'a dit non, et il est parti.

— Et par où est-il allé?

— Par la rue Traversière.

— Et vous ne l'avez plus revu?

— Non.

Marguerite baisa l'enfant au front, salua la grand'mère qui ne lâchait pas la porte, sortit et se dirigea vers la rue tortueuse qui s'appelait la rue Traversière.

La rue Traversière aboutissait à la campagne et conduisait à la Lande-aux-Moines.

— Il est allé aux Landes, pensa Marguerite.

Et, sans réfléchir à l'heure avancée, au long trajet qui lui restait à faire, elle prit à pas rapides le chemin des landes.

Elle commençait pourtant à se sentir accablée par sa double fatigue morale et physique. Les forces du corps s'épuisaient, et l'angoisse continuait à torturer cruellement son cœur.

Elle marcha d'abord très vite, et puis son pas se ralentit. Le chemin, en sortant de Plégon, suivait le cours de la jolie rivière qui ondulait entre les deux rives dont les touffes d'aulnes et de grands saules échevelés cachaient les bords. Ses yeux enchantés avaient souvent suivi les courbes gracieuses, décrites par l'eau, dans les prairies d'émeraude; mais en ce moment la vue de ce lac lui faisait passer des frissons de terreur sur l'âme. Après avoir marché une dizaine de minutes, il lui fallut monter un sentier assez roide, et, bon gré, mal gré, essoufflée, haletante, elle se laissa tomber, épuisée, sur l'herbe humide. Cette halte forcée lui fit du bien. Le calme de la nuit était si profond, qu'il agit sur ses nerfs douloureusement tendus. Elle put regarder sans frémir la rivière qui dormait à ses pieds, et qui reflétait dans ses eaux tranquilles les petites aspérités des rochers tigrés de mousse ou revêtus d'une étroite tunique de lierre. Devant elle s'ouvrait l'arcade cintrée d'un viaduc gigantesque. On eût dit le cadre monumental d'un tableau comme jamais main d'homme

n'en a peint. Au-dessus de la cime onduleuse des arbres se tassaient, en montagnes, de beaux nuages d'un blanc nacré; d'autres, d'un gris cendré, formaient une suite de gracieux archipels, et plus haut, contre l'arcade de pierre, en plein azur, flottait une nuée légère, transparente, qu'on eût prise pour l'écharpe oubliée d'un ange.

Les yeux fatigués de Marguerite se plongeaient dans cet azur clair et doux; tout son être aspirait ce calme, ce repos. Autour d'elle tout se taisait, tout était immobile. La nature a de ces heures magnifiques, de ces instants sublimes de silence : on se croit revenu aux jours solennels de la création, on se sent devant Dieu.

Mais voici la voix stridente du grillon qui s'élève d'entre les hautes herbes; voici de grandes marguerites à haute tige qui rapprochent en corbeille leurs blancs pétales, et qui inclinent leur élégante collerette humide sur les mains nues de la jeune fille; elle se relève ranimée, mais le cœur palpitant, car la nuit se dévoile devant elle. Les nuées légères et les nuages nacrés ont disparu, l'azur est assombri, la lune promène en plein firmament son globe d'argent, les ombres s'accentuent, il faut marcher dans cette lumière étrange sans chaleur et sans scintillations, qui ferait volontiers penser qu'on habite un autre monde.

Marguerite s'était trop avancée pour reculer, et, dans l'inquiétude qui grandissait en elle, elle ne calculait plus rien. Elle reprit donc son chemin avec une nouvelle ardeur, et marcha résolument dans la partie déserte qui aboutissait aux landes. Le chemin, tracé dans ce maigre sol, n'était guère qu'une sorte d'écorchure faite au terrain pour les temps des semailles et celui de la moisson. On l'aurait dit formé de degrés pierreux et inégaux; les dernières pluies l'avaient profondément creusé en certains endroits, et en d'autres endroits il se trouvait tout à fait à fleur de sol. Après quelques minutes d'une marche pénible, elle atteignit les landes, et, s'arrêtant, elle jeta de sa voix la plus vibrante un long appel. Rien n'y répondit. Elle se mit à arpenter ces grands terrains incultes, dont la clarté de la lune argentait le feuillage des grands pins solitaires, et veloutait l'herbe sombre. Elle s'arrêtait de temps en temps, pour renouve-

ler son appel, et reprenait sa marche qui devenait plus douloureuse à mesure qu'elle avançait.

Le sol de la lande était toujours inégal, bosselé, pierreux; mais il y avait des espaces où nul sentier ne se voyait, et où croissaient des ajoncs courts, épineux, qui ensanglantaient les pieds de la triste chercheuse. De plus il lui fallait parfois descendre, et ses pieds fins s'enfonçaient dans le sol mou, boueux des tourbières, et elle se voyait obligée de côtoyer de grandes flaques d'eau noirâtre et immobile, sur lesquelles elle se penchait parfois en étouffant des cris de détresse.

Tant de dangers avaient dû menacer le pauvre vieillard dans sa frêle vie, que Marguerite en frissonnait maintenant d'épouvante. Il avait pu s'égarer dans les prés et aller se jeter dans la rivière; il avait pu glisser de dessus ces mamelons rocheux et se briser le front contre ces pierres muettes; il avait pu se perdre dans ces marécages ou tomber dans ces sombres petits lacs noirs qui miroitaient sinistrement au clair de lune. Le courage de Marguerite commençait de nouveau à faiblir. Elle marchait toujours fiévreusement cependant, mais quand elle voulait crier, c'était un sanglot qui venait à ses lèvres; elle se sentait défaillir, et, tout à fait au bout de ses forces, elle tournait toute chancelante autour de l'entassement de rochers moussus auxquels leur forme bizarre avait valu le nom de la Crosse, pour y choisir un abri momentané, quand elle entendit un bruit léger qui la fit tressaillir de la tête aux pieds : c'était comme un soupir, ou plutôt comme le bruit d'une respiration humaine accélérée.

XXIV

SOUS LA ROCHE DE LA CROSSE

La jeune fille se signa machinalement et tourna la grande roche sombre. Dans l'enfoncement qui se présenta devant elle, le vieillard était couché; sa tête blanche s'appuyait sur les parois ouatées de mousse et de lierre, et la clarté de la lune éclairait son beau visage vénérable, si parfaitement paisible, que Marguerite tomba à genoux en étouffant un cri de joie. Elle demeura les mains jointes, les yeux attachés sur ce cher visage qu'elle avait tant redouté de ne plus revoir, retenant sa respiration pour écouter cette respiration tranquille, ramenant sur les pauvres mains froides les larges pans de la redingote bleu de roi, les réchauffant même sous son souffle attendant avec une angoisse intime le premier soulèvement de ces grandes paupières closes.

Quel tableau plein de charme! et qu'il aurait fallu là un peintre comme il s'en trouve encore, un artiste amoureux de ce qui parle surtout aux yeux de l'âme! Ah! celui-là eût éprouvé une grande jouissance à reproduire fidèlement et la lande sombre baignée par les molles clartés de la lune, et le pittoresque monceau de rochers, et le beau vieillard endormi, et la ravissante jeune fille aux cheveux châtains tout humides, au front de marbre, agenouillée devant lui, ses deux mains blanches croisées sur sa poitrine comme pour y étouffer l'explosion de sa joie.

Un des mouvements de Marguerite, ou le froid, ou le hou-hou tremblant d'un oiseau de nuit, troubla enfin le sommeil du vieillard. Sa tête oscilla sur l'oreiller vert, et ce dur contact suffit pour

l'éveiller tout à fait. Alors les yeux avides de Marguerite rencontrèrent le regard calme, lumineux, qu'elle aimait tant, et le savant sourit à Marguerite comme il lui souriait dans ses meilleurs jours. Il se redressa à demi, et passant la main sur son vaste front, il dit :

— Que s'est-il donc passé, Marga?

Marga ne put lui répondre : elle pleurait de joie et aussi de reconnaissance. Le retrouver ainsi, après toutes les épouvantables prévisions qui avaient désolé son esprit, était un trop grand bonheur!

Le vieillard se mit sur son séant et Marga appuya son front sur ses genoux tremblants.

— Ah! je me souviens, reprit-il en regardant autour de lui, j'ai fait une escapade qui a désolé ma chère fille; ma chère fille a couru après son vieux fou de grand-père, et maintenant, elle pleure!

— De joie, de joie! cria Marguerite en se relevant.

Il l'embrassa; il tremblait de froid et aussi d'émotion.

— Ah! mon Dieu! quelle chose j'ai faite là! reprit-il. Je n'avais plus du tout ma tête à moi, mais du tout.

— Bon-papa, c'est à moi à vous demander ce qui s'est passé, dit Marguerite, en s'asseyant à ses pieds; voulez-vous me le dire?

Il secoua sa tête blanche, prit son front dans ses deux mains et demeura quelque temps tout absorbé.

— Si cela vous fatigue, bon-papa, j'attendrai, dit Marguerite.

— Non, non, dit-il, j'aime mieux faire ma confession tout de suite. Je ne sais pas trop combien de temps je suis resté endormi après ton départ. Quand je me suis réveillé, j'avais la tête en feu et je me suis trouvé seul. Une sorte de fièvre s'est emparée de moi. Je t'ai appelée; il me semblait que, toi aussi, tu m'abandonnais. Je ne sais plus trop ce qui s'est passé plus tard; j'avais l'estomac vide, je ne sais quel délire s'est emparé de mon cerveau. Le désir de revoir Plégon, mes landes, est devenu impérieux, ardent; je me figurais qu'on me retenait prisonnier de-

vant cet affreux mur blanc, et que, puisque mes geôliers me laissaient seul, je devais en profiter pour leur échapper. Dans mon trouble, je me figurais que tu étais partie pour Plégon, et, la journée s'avançant, ne te voyant pas revenir, dominé par je ne sais quelle idée fixe qui me poussait à revoir mes landes, j'ai pris de l'argent et je me suis enfui vers la gare. La fièvre m'a soutenu pendant tout le voyage. Il me semble que je n'ai repris quelque peu l'usage de la raison qu'en arrivant ici. Le froid m'a saisi et aussi la fatigue, et voilà je ne sais combien d'heures que je dors dans la Crosse, à la belle étoile.

— Et au clair de lune, dit Marguerite. Il est grand temps que vous partiez d'ici; allons, bon-papa, levez-vous.

— Pour aller où? dit alors le vieillard avec hésitation.

— Mais à Plégon d'abord.

— Marguerite, dit M. Blouan en prenant les mains de la jeune fille dans ses mains glacées, je ne retournerai pas à Lorient.

Marguerite le regarda, son front se plissait et son regard redevenait errant, souffrant, douloureux.

— Je ne retournerai pas à Lorient, répéta-t-il; ma fille, mes forces sont à bout. Je ne puis plus supporter les persécutions. Il y va, je le sens, de mon intelligence. Chaque scène me fait maintenant un mal affreux, et, je les connais, ils ne changeront pas. Chère fille, j'aimerais mieux rester ici, mourir de faim et de froid, que de retourner à Lorient, près d'eux.

Marguerite, qui le regardait attentivement, eut peur que la fièvre ne le reprît.

Elle se recueillit un instant, demandant à Dieu de la conseiller, et relevant tout à coup la tête :

— Vous ne retournerez pas à Lorient, du moins pour y demeurer, bon-papa, dit-elle.

— Tu me le promets?

— Je vous le promets.

— Il ne faudrait pas me tromper, car, vois-tu, ma fille, je n'ai pas la tête forte, ils m'ont usé jusqu'à la corde, et un mois de souffrances pareilles à celles du mois dernier me jetterait dans un idiotisme dont je ne sortirais plus. Je suis

affaibli, hébété; la voix seule de Polyxène me donne le vertige. Tu ne voudrais pas me tromper, ma fille?

— Pour rien au monde, cher bon-papa. Je ne sais pas moi-même comment cela se fera; mais je vous le dis, cela va changer, cela changera.

— Et tu ne me ramèneras pas à Lorient?

— Je ne vous ramènerai pas à Lorient, du moins pour y demeurer. Où est votre chapeau, bon-papa?

— Je ne sais trop, il a roulé par là, dit-il, en essayant, mais en vain, de se lever.

Marguerite se mit à faire le tour de la masse rocheuse pour chercher le chapeau. Elle se demandait comment elle reconduirait à la ville le pauvre vieillard épuisé par tant d'émotions et par un jeûne prolongé.

En ce moment, une voix fraîche et forte s'éleva du chemin. Elle psalmodiait plutôt qu'elle ne chantait une de ces chansons rustiques, dont l'air lent et cadencé accompagne si bien la marche.

Quand j'étais chez mon père,
J'allais roula, roulette,
Petite à la maison, ma don don,
J'allais roula, roulon.
On m'envoyait à l'herbe,
Roula, roula, roulette.
J'allais cueillir le jonc, ma don don,
J'allais roula, roulon.
De par le chemin passe,
J'allais roula, roulette,
Trois chevaliers barons, ma don don,
J'allais roula, roulon.

— Je connais cette voix, dit Marguerite. Elle descendit rapidement vers le chemin, et aperçut le chanteur qui arrivait en brandissant un petit bâton de houx. C'était un charmant garçonnet à l'air honnête et joyeux, très proprement mis, et qui marchait lestement en chantant sa gaie chanson.

C'était quelqu'un, un aide.

— Monsieur! cria Marguerite comme il passait.

Le jeune garçon tourna vers elle une figure rieuse et intelligente qu'elle reconnut tout de suite, malgré le changement qui s'y était opéré.

— Corentin! dit-elle.

— Mademoiselle Marguerite! s'écria Corentin.

Dix-huit mois avaient fait de l'enfant aux cheveux bruns ce garçonnet à la taille souple, à la lèvre ombragée d'un fin duvet.

Marguerite s'empressa de lui conter son embarras. Comment le pauvre vieux et elle-même se trouvaient-ils dans la lande à cette heure, c'était ce qu'il n'était pas indispensable de savoir; mais ce qu'il était urgent de faire, c'était de reconduire sur-le-champ M. Blouan à la ville.

Corentin n'en demanda pas davantage non plus. Il grimpa sur le talus et suivit Marguerite jusqu'à la Crosse.

— J'ai trouvé un aide, bon-papa, dit celle-ci gaiement; en route, maintenant!

— Bonjour, monsieur Blouan, dit Corentin en saluant, je crois vraiment que vous ne me reconnaissez pas.

— Je vous ai vu, dit le vieillard, j'ai entendu votre voix. Où donc l'ai-je vu, Marga?

— Dans la lande, bon-papa, sur la place Saint-Thurian, et de plus près encore, dans le Trou-aux-Cailloux.

— Corentin Kerbanec, s'écria Corentin.

— Toi, Corentin! dit le vieillard; comme tu as grandi!

— Quatre pouces par an, monsieur Blouan! dit Corentin fièrement.

— Bon-papa, levez-vous, dit Marguerite.

Le vieillard obéit docilement; mais, une fois debout, ses jambes se dérobèrent sous lui et il se laissa retomber.

— Mon Dieu! comment le conduire jusqu'à la *Boule-d'Or?* dit Marguerite avec angoisse.

— D'abord, Mademoiselle, vous n'irez pas jusqu'à la *Boule-d'Or,* dit Corentin. Il y a une chambre chez nous, et cela rendra ma mère bien heureuse de loger M. Blouan. Elle sait que c'est lui qui m'a donné le goût du travail et elle se mettrait en quatre pour vous rendre service. Notre maison est une des dernières de la rue Traversière et d'ici là il n'y a pas très loin.

— Si vous alliez chercher une voiture, dit Marguerite.

— Cela n'en finirait pas. Tous les voituriers dorment et ils feraient mille compliments pour se déranger. Essayons toujours de marcher.

Il s'approcha du vieillard, le fit se lever de nouveau, mais ne quitta pas son bras.

— A vous l'autre, Mademoiselle, dit-il, nous irons parfaitement comme cela, et au besoin si les forces lui manquent tout à fait, eh bien, nous le porterons.

Marguerite se plaça à la gauche du vieillard.

— Et mon chapeau? dit-il en souriant.

— C'est vrai, votre chapeau, répéta Marguerite.

— Tenez-le bien, Mademoiselle, dit Corentin, je vois quelque chose là, dans cet enfoncement, qui m'a bien l'air d'un chapeau.

Il se glissa contre le rocher. M. Blouan et Marguerite le suivaient des yeux et le virent tout à coup disparaître en jetant un cri.

— Corentin, s'écria Marguerite en entraînant le vieillard, laisse ce chapeau.

— Le voici, répondit la voix de Corentin, qui semblait être entré dans les entrailles de la terre; mais n'avancez pas, Mademoiselle, ne faites pas un pas de plus, il y a ici comme un puits, c'est très dangereux.

— Que dit-il? s'écria le vieillard avec une émotion singulière.

— Qu'il y a un trou, un puits, et qu'il ne faut pas avancer.

— Avançons, avançons, au contraire, reprit M. Blouan, oh! mon Dieu, serait-il possible?

Et, soudainement ranimé, il marchait en avant.

— Mais, bon-papa, on vous avertit que c'est dangereux, dit Marguerite en le retenant de toutes ses forces, vous pouvez vous blesser?

— Que m'importerait, ma fille? laisse-moi. Corentin!

— Monsieur, dit Corentin, qui apparut écartant le lierre qui lui avait caché l'orifice du trou dans lequel il était tombé.

— Il y a un puits, dis-tu?

— C'est comme un puits et je ne sais pas où je serais tombé si je ne m'étais accroché aux pierres et aux ronces.

— Fait de main d'homme? continua M. Blouan en posant sa main agitée sur l'épaule de Corentin.

— Oui, Monsieur, bien sûr on a creusé là; ja-

mais un trou pareil ne s'est fait tout seul, c'est tout rond, et il y a encore de la maçonnerie.

— C'est lui ! s'écria le vieillard en joignant les mains avec exaltation.

— Lui ? répéta Marguerite, qui le regardait avec inquiétude, croyant que le délire le reprenait tout de bon, cette fois.

— Le puits, ma fille, le puits creusé par les premiers entrepreneurs. Ma preuve, la voilà. Oh ! mon Dieu, l'avoir tant cherchée, avoir tant exploré ces landes et n'avoir pas pensé que ces rochers avaient pu être entassés ici depuis ! Il faut que je descende là, tout de suite, il le faut.

— Il ne s'agit pas de vous tuer cette nuit, Monsieur, dit Corentin en le saisissant à bras-le-corps. Nous ne sommes pas des sorciers pour travailler au clair de lune à retirer notre argent de la terre. Nous reviendrons, Monsieur, j'apporterai une échelle; la Crosse ne va pas bouger de place, comme vous pensez bien.

— Allons, venez, bon-papa, dit Marguerite avec autorité; nous reviendrons demain.

Sur cette promesse il se laissa faire; ils l'entraînèrent et ils redescendirent lentement la lande.

Les premiers pas furent difficiles; le vieillard grelottait, chancelait entre ses deux soutiens. Peu à peu ses jambes se raffermirent; ils continuèrent un peu plus vite.

En route, Corentin leur apprit qu'il avait fait double classe chez les Frères pendant l'année qui venait de s'écouler, qu'il suivait les cours d'adultes, et que sa mère était présentement la plus heureuse femme du monde. Il était allé faire une commission pour elle à la ville voisine, et, pour ne pas manquer la classe du lendemain, il était parti après celle du jour. Et c'était ainsi qu'il se trouvait traverser la Lande-aux-Moines à neuf heures du soir.

Et cela vraiment était un hasard de la Providence, car Marguerite n'aurait pas pu reconduire toute seule le vieillard roidi par le froid et affaibli par un long jeune.

Quand ils atteignirent les premières maisons de Plégon, il fléchissait complètement sur ses jambes, et Marguerite dut accepter l'invitation que lui

adressait de nouveau Corentin en lui faisant remarquer que M. Blouan ne pouvait aller plus loin sans se reposer et sans prendre quelque aliment.

Les premières maisons de la rue étaient d'humbles cottages sans étage, mais qui tous possédaient un petit jardin. Ce fut à une de ces petites portes grises que Corentin frappa. Elle s'ouvrit aussitôt, et ils entrèrent dans une cuisine où tout reluisait. Une femme de haute taille, vêtue d'une vieille robe marron, d'un camail noir, coiffée d'un bonnet de basin bien blanc, mais tout uni, tenait une petite lampe à la main, et la clarté vacillante éclairait un visage calme, grave, dont l'expression n'avait rien de vulgaire.

— Maman, c'est M. Blouan, s'écria Corentin sans quitter le bras de son vieil ami.

Sur la figure grave passa une vive expression de joie.

— Oh ! qu'il soit le bienvenu ! s'écria-t-elle; Corentin, va donc plus doucement.

— Mon pauvre grand-père n'en peut plus, dit Marguerite après avoir laissé tomber le vieillard sur le siège placé sous la vaste cheminée, et vous me pardonnerez, Madame, d'avoir accepté l'invitation de votre fils.

Madame Kerbanec posa sa lampe sur la table et regarda Marguerite.

— Mademoiselle Marguerite de Prévaneau, sans doute ? dit-elle.

Marguerite s'inclina.

Un éclair passa dans les yeux tristes de Mme Kerbanec, et, prenant les mains de la jeune fille :

— Tout ce qui est chez moi est à votre disposition, dit-elle d'une voix pénétrante; je suis trop heureuse de vous voir. Que de fois je vous ai bénie en mon cœur, ainsi que le bon M. Blouan, pour le bien que vous faisiez à mon fils ! Commandez, Mademoiselle; que vous faut-il ?

— Un peu de feu et un bouillon; il a froid et faim.

— C'est bien, mais il serait plus convenablement dans le salon.

— Laissons-le là, Madame, dit Marguerite; il est tout à fait à bout de forces.

— Et d'ailleurs, il se trouvera mieux enveloppé par la chaleur de la flamme. Mais vous paraissez

bien fatiguée aussi, Mademoiselle; veuillez vous asseoir. Nous sommes assez de deux pour servir M. Blouan.

Marguerite ne demandait pas mieux; elle était elle-même parfaitement épuisée.

La mère et le fils agissaient d'ailleurs avec une activité qui ne laissait rien à désirer. Bientôt un feu clair vint réchauffer les membres glacés du vieillard, un potage fumant fut placé devant lui, et Corentin lui fit avaler goutte à goutte un petit verre de vin vieux. Marguerite mangeait de son côté sur le coin d'une grande table sur laquelle étaient étalés d'immenses registres qui annonçaient que Mme Kerbanec se livrait à l'ingrat métier de copiste.

Enfin, une heure plus tard, ils oubliaient tous, dans un sommeil profond et réparateur, et les angoisses de la veille, et les soucis du lendemain.

XXV

UN CŒUR VAILLANT

Mme Kerbanec et Marguerite sont assises en face l'une de l'autre au large foyer où s'éteignent un à un quelques tisons de chêne qui ont la vie dure. Il y a trois jours que Marguerite habite sous le modeste toit; le vieillard ayant éprouvé une réaction qui l'a obligé à garder le lit, elle n'a pu repartir pour Lorient. Mais la pauvre veuve a mis tant d'amabilité dans ses instances, elle inspire une si profonde estime à la jeune fille, qu'elle a franchement accepté cette hospitalité offerte de si bon cœur.

Rassurées sur la santé du vieillard, que Corentin vient de conduire à sa petite chambre, les deux femmes prolongent leur conversation, et elles sont

là, s'abandonnant à leurs pensées personnelles, absolument comme des amies de vieille date. Au premier coup d'œil, il y a pourtant entre elles tout un monde.

Oui, on pourrait se demander ce qu'il peut y avoir de commun dans cette jeune femme gracieuse, dont la distinction naturelle rehausse une toilette simple, mais certainement élégante, et cette femme en cornette, à la taille déformée, aux traits flétris, dont la misérable robe n'est qu'un tissu de reprises qui écrivent sur elle en grandes lettres ce mot effrayant ou sublime : « Pauvreté. »

Eh bien, voyez cependant comme le regard étincelant et le regard terne se confondent; écoutez la voix affaiblie, altérée, et la voix musicale et pénétrante. Comme ses deux âmes s'appellent et se répondent! comme elles vibrent à l'unisson!

Marguerite, devant cette femme à l'air digne, au cœur calme, ne cache plus ses préoccupations. Délicatement questionnée, elle en avoue simplement la cause. M. Blouan persiste à ne plus vouloir demeurer à Lorient; il continue d'affirmer qu'il y va de son intelligence, et que, usé comme il l'est, débile comme il l'est, il va tomber dans l'idiotisme s'il est rejeté dans les griffes de Polyxène. Marguerite a parlé de leçon, de changement, d'amendement. Il n'a voulu rien entendre, il ne peut dominer son effroi. Marguerite peut choisir, il est dans les mains de Marguerite; mais, pour lui, demeurer à Lorient équivaut à une sentence de condamnation à mort.

Une fois sur la pente des confidences intimes, elle dit tout sans fausse honte. Ah! certes elle ne demanderait pas mieux que de se dévouer entièrement au vieillard, que d'habiter Plégon avec lui; elle reste persuadée que son père n'apporterait pas à ce projet une résistance invincible; mais la fortune personnelle de M. Blouan ne peut les faire vivre tous les deux. La visite du puits, si providentiellement découvert, donne au vieillard de nouvelles assurances de succès; mais comment s'en tenir à ces espérances? C'est donc l'impossible qui se dresse devant elle.

En prononçant ce mot impossible, des larmes s'échappent de ses yeux, car son cœur saigne.

— Impossible, rien n'est impossible, Mademoiselle, répond tout à coup M^me^ Kerbanec.

Et, redressant vivement sa tête pâlie, laissant jaillir de ses yeux ternes un éclair brûlant :

— Travaillez ! prononça-t-elle d'une voix vibrante.

Marguerite tressaillit et regarda en face son hôtesse dont le visage usé resplendissait d'une indomptable énergie.

— Oui, travaillez, continua-t-elle, j'ai bien dit : travaillez. Y a-t-il rien de plus noble que le travail ? Ah ! j'en connais qui ont été élégantes comme vous, plus indépendantes que vous, plus dédaigneuses que vous, et qui se sont vues obligées de gagner le pain de chaque jour, et qui ont été récompensées mieux encore que par l'austère jouissance que donne le devoir accompli.

— Vous, dit Marguerite machinalement.

— Moi ! Je n'ai pas besoin de vous le dire que je suis une de ces épaves que la mer sociale roule dans ses flots. J'ai été jeune, jolie, admirée. J'ai mené la vie élégante dans tout ce qu'elle a d'énervant, de séduisant, de vain, d'inutile, de coupable. Un jour, je me suis trouvée mariée à un homme élégant, sans cœur et sans conduite qui a commencé par ruiner ma mère que le chagrin a tuée. De toute ma fortune, il m'est resté cette cabane, et je suis arrivée un jour à Plégon, un mari à moitié fou à mes côtés, et un enfant de quatre ans à la main. La dernière maladie du père de Corentin m'a réduite à la misère. Heureusement que Dieu l'a repris à temps, j'aurais succombé à la tâche. Lui mort, il me fallait élever mon enfant : j'ai travaillé. A ma vie de plaisirs et à ma vie de larmes a succédé une vie de travail. Du matin au soir je me suis courbée sur ces grands registres, et ce labeur ingrat m'a donné le pain de chaque jour, pas davantage. Dieu m'a soutenue, mais sans me délivrer de mon souci le plus poignant. J'étais obligée de laisser mon fils aller seul à l'école, je le voyais prendre des habitudes de vagabondage, le mauvais exemple était plus fort que mes conseils, que mes punitions. Forcée de lui gagner d'abord la vie matérielle, je ne pouvais surveiller sa vie morale, il m'échappait chaque jour davantage, car il grandissait, il se sentait devenir fort et je commençais à désespérer de l'avenir, je voyais mon enfant se gâter, s'enivrer de paresse, de li-

berté, et je pleurais amèrement devant Dieu en lui demandant de me rendre plus libre ou de le rendre plus docile, quand un jour, quel jour ce fut pour moi, Mademoiselle! je le vis rentrer à l'heure, prendre ses cahiers, ses livres, et s'appliquer à ses devoirs, à ses leçons. Je sus que c'était à M. Blouan que je devais cette velléité de travail et aussi dans l'avenir à Mlle Marguerite qui s'informait des places gagnées, faisait réciter les leçons et ouvrait d'autorité le Trou-aux-Cailloux pour que le petit écolier pût aller se faire instruire par son vénérable maître. Oui, Mademoiselle, je vous dois le salut de mon fils, et c'est pourquoi j'ose vous donner les conseils de mon expérience et vous dire que le travail seul peut vous tirer du cruel embarras où vous vous trouvez.

Marguerite tourna un regard mélancolique vers la large table de sapin où s'étalaient les grands registres des contributions directes.

— Je vous comprends, reprit Mme Kerbanec; rassurez-vous, je ne voudrais pas vous condamner à user vos yeux sur ces pages. Mais il me semble que vous pouvez faire autre chose que des rôles. N'avez-vous point des parents, des amis influents? On commence enfin à ouvrir certaines carrières aux femmes d'une naissance ou d'une éducation distinguée. J'aurais été bien heureuse d'obtenir une direction de poste, mais je n'y avais aucun droit. Il y a maintenant en plus la télégraphie électrique. Votre père a servi le gouvernement : demandez, la faveur fera le reste. Une fois engagée dans cette vie occupée, vous ne regretterez pas votre vie actuelle, que je connais un peu d'après les petites indiscrétions de mon fils.

Marguerite était devenue pensive. Cette conversation ouvrait devant son esprit de nouvelles perspectives, et n'était-il pas de son devoir de sacrifier ses propres répugnances au bonheur de voir se continuer dans la paix, la vie du pauvre vieux bien-aimé.

— Je vous remercie beaucoup, Madame, dit-elle en tendant la main à Mme Kerbanec, je vais réfléchir là-dessus, et, en arrivant à Lorient, j'aurai, je l'espère, pris un parti. Il me tarde de soustraire mon grand-père à la vie qui le tue!

— Il vous faudra beaucoup de courage, beau-

coup d'abnégation, Mademoiselle; mais le sens de ces deux mots vous est déjà connu, et dans tous les cas vous savez où en est la source.

— Oui, répondit Marguerite en suivant son regard qui s'était levé vers une belle gravure anglaise appendue contre la muraille au-dessus de sa table de travail, et qui représentait le Sauveur tendant la main à Pierre englouti dans les flots.

Sur cette pensée, les deux courageuses chrétiennes se séparèrent et allèrent demander au sommeil la somme de forces nécessaires pour continuer vaillamment ce combat de la vie dont la récompense est ailleurs.

XXVI

UNE QUESTION ÉPINEUSE

La rentrée du pauvre vieux dans la maison de la place de la Bove ne fut pas positivement triomphale. En mettant le pied sur le pavé de Lorient, l'expression sereine de sa physionomie avait fait place à une expression craintive, défiante, qui ne peignait que trop clairement ses sentiments. Il entra tout courbé, la tête basse, comme un coupable, dans cette maison où chacun se composait une physionomie pour le recevoir. Nous en exceptons Marie-Rose, qui, au premier coup de sonnette, accourut, le saisit et le serra à l'étouffer vraiment entre ses bras robustes.

— Eh bien, père Blouan, les lutins ont-ils emporté les mines? cria à tue-tête M. de Prévaneau, qui, toujours plaisant, s'était creusé l'esprit pour trouver à lui adresser une plaisanterie passable comme phrase d'arrivée.

— Vous n'êtes pas trop fatigué du voyage,

monsieur Blouan? demanda Polyxène d'un ton tout à fait équivoque.

C'est que Polyxène, après avoir eu deux ou trois heures de cuisants remords, en était arrivée, dans son ineffable égoïsme, à lui en vouloir de cette escapade qui les avait mis tous sens dessus dessous. Il ne s'était pas noyé, il n'avait pas été écrasé, il était bien entier, bien vivant : cela valait vraiment la peine d'avoir tant effrayé les gens!

Elle lui en voulait positivement beaucoup, et, en apprenant qu'il revenait sain et sauf, elle avait dit :

— Nous voilà avertis, il ne faut plus le quitter de vue.

Mais quant à former le moindre bon propos, à se frapper la poitrine en murmurant son *mea culpa*, à prendre de généreuses résolutions pour l'avenir, elle n'en avait pas du tout la pensée. N'était-elle pas douce assez comme cela, endurante assez comme cela? C'était à Marguerite et à son grand-père à se plier aux exigences de leur position, et à réformer leur caractère et leurs habitudes.

Un de ces mille petits incidents que la Providence envoie comme à point nommé pour détendre les esprits et occuper les imaginations, l'arrivée d'une lettre vint heureusement se glisser comme une goutte d'huile entre ces rouages prêts à grincer. Robert de Nédonville annonçait à son oncle de Prévaneau qu'il était nommé attaché d'ambassade.

Dans cette lettre il y avait tout un post-scriptum pour Marguerite et elle passa de main en main, opérant une série d'impressions diverses.

M. de Prévaneau, très flatté de l'attention, s'étendait avec complaisance sur le brillant avenir réservé à son neveu. Polyxène trouvait ce post-scriptum, aussi long que la lettre, parfaitement ridicule; Marguerite lisait et relisait cette courte épître d'un air perplexe qui ne lui était pas habituel. Le milieu du jour fut occupé par la visite des Saint-Péray, et Marguerite put remercier Ernest de toute l'obligeance qu'il avait montrée, lui surtout qui ne se mêlait jamais de rien.

Ernest répondit d'un air bourru que ce qu'il avait fait ne valait pas un remerciement, et s'en alla tenir compagnie à M. Blouan, que Marie-Rose

avait installé dans la salle à manger, et qu'elle visitait dix fois par heure, uniquement pour lui sourire et montrer son poing au grand mur blanc.

Marguerite, d'autorité, le fit se coucher de très bonne heure. Il n'assista pas au dîner, et c'était bien exprès qu'elle l'avait fait monter chez lui. En retrouvant Polyxène railleuse, à demi agressive déjà, la résolution prise la veille s'était affermie; elle sentait qu'elle ne trouverait pas de moment plus favorable pour arracher le consentement de son père, ce qui était la première chose à obtenir. L'émotion causée par la disparition du vieillard n'était pas encore complètement effacée sans doute : il fallait saisir cet instant. Les faits récents donneraient du poids à ses réclamations et une certaine autorité à sa parole.

Son cœur battit bien fort dans sa poitrine quand, d'une voix douce mais ferme, elle parla à son père de la nécessité d'une séparation.

M. de Prévaneau tomba littéralement des nues à cette étrange, à cette inattendue proposition. Une séparation! et pourquoi? et dans quel but? Il en laissa brûler son cigare entre ses doigts. Il fallut tout dire. Marguerite parla, le plus délicatement qu'elle put, de l'incompatibilité d'humeur qui existait entre sa sœur et son grand-père, le respect l'empêchant d'ajouter : et son père.

— Moi! cria Polyxène, je ne m'en occupe seulement pas.

— Pas assez non plus, répondit Marguerite avec autant de douceur qu'elle en pouvait mettre dans sa réponse. Tu lui as trop mesuré l'air, le soleil, le repos. Ce n'est pas qu'il se plaigne, il ne se plaint pas; mais il en meurt, et il vaut mieux se séparer que vivre désunis sous le même toit.

— Oui, sans doute, dit Polyxène âprement; mais il faudrait savoir d'où vient la désunion; papa et moi n'avons jamais fait souffrir personne.

Elle prononça ces paroles, son œil ardemment fixé sur Marguerite, comme pour lui dire : Je mens; je sais que je mens, mais je soutiendrai ce mensonge.

— Polyxène a raison! s'écria M. de Prévaneau, j'ai toujours vécu, pour mon propre compte, en bonne intelligence avec tout le monde. Au régiment, j'étais universellement aimé, et, quant à

ceux qui ne m'aimaient pas, je les envoyais joliment paître ! En voilà une idée de vouloir maintenant poser M. Blouan comme un souffre-douleurs !

— Ce n'est pas qu'on y tienne, dit Polyxène, il est trop exigeant pour cela.

Et son grand œil, plus véridique qu'elle-même, disait encore à son insu : Je mens.

— On n'y tient, ma foi, pas ! répéta M. de Prévaneau en secouant son toupet, et s'il avait seulement de quoi vivre, on lui dirait bien vite : Partez ! Mais où dénicherez-vous de quoi vivre ? Pour moi, je n'aurais pas un sou à vous donner.

— Je travaillerai, mon père. Bien des carrières sont maintenant ouvertes aux femmes, et je ne demande que votre permission.

O orgueil ! qui as perdu les anges et qui perds journellement tant d'hommes, avec quelle fureur tu t'abattis sur Polyxène de Prévaneau ! Quel rouge tu fis monter à son visage ! quelle laide contraction tu donnas à ses lèvres ! quelle flamme dévorante tu prêtas à son regard ! quel accent rauque, incisif, tu donnas à sa voix !

— Voilà ce que vous ne permettrez pas, je l'espère, mon père, dit-elle d'une voix stridente, ce serait une honte !

Ce fut au tour de Marguerite de relever sa tête gracieuse; son regard lumineux et fier se posa sur le visage échauffé de Polyxène.

— Une noblesse, dit-elle d'une voix qui vibrait malgré elle, une dignité !

— Pour des gens de rien, peut-être, s'écria Polyxène, mais dans notre famille !...

— Il ne faudrait pas chercher bien loin pour trouver des travailleurs. Et quand même ! M'appellerais-je Montmorency, je ne croirais jamais me déshonorer par le travail. Laissons les hontes où elles doivent être. Mais je ne m'appelle pas Montmorency, ajouta-t-elle en essayant de sourire, et, d'ailleurs, il ne s'agit pas d'un travail avilissant. Dans les carrières qui restent ouvertes aux femmes, je puis choisir celles qui sont occupées par des femmes qui me valent, je crois. Comprenez-moi bien, mon père, ajouta-t-elle en voyant son père faire un mouvement d'impatience, je ne répudie en ceci aucun de vos sentiments. Je suis

fière d'appartenir à une famille qui a eu ses jours d'éclat et où l'honneur est héréditaire, et dans la modeste mais honorable situation où le manque de fortune me jette, je suis heureuse d'apporter comme appoint un nom qui me fera peut-être encore respecter davantage, n'ayant pas oublié, pour mon propre compte du moins, que noblesse oblige.

— Je le crois bien ! s'écria M. de Prévaneau avec énergie, absolument comme si, personnellement, il n'eût jamais rien fait que de respectable.

— Donc il n'y a pas à s'effaroucher, continua Marguerite; rien n'est en péril, et j'ai toujours pensé qu'il ne faudrait prendre d'autres idées que celles de ma cousine Charlotte de Prévaneau, qui aura trente mille livres de rente.

— Ce qui ne nous empêche pas de la valoir, dit Polyxène en agitant la tête.

— Rien même ne nous empêche de valoir mieux qu'elle.

— Ces Prévaneau-là seront furieux, grommela Polyxène.

— Peut-être, mais cela m'empêchera de demander l'aumône à ces Prévaneau-là.

— Parbleu, nous n'en sommes pas là, et on ne connaît pas l'avenir, s'écria M. de Prévaneau, qui voulait toujours se persuader qu'un jour ou l'autre il lui tomberait un héritage du ciel.

— C'est du présent dont il s'agit, mon père, dit Marguerite. En parlant de bon-papa, hélas ! puis-je penser à l'avenir ?

— C'est bien lui la cause de tout ceci, dit violemment Polyxène. M. Blouan peut faire ce qu'il veut, lui !

Et un sourire méprisant éclaira l'obscurité de sa phrase.

— Ton orgueil déraisonne, répondit Marguerite; je serais beaucoup moins inconnue que je ne le suis, si je m'appelais Marguerite Blouan. Marguerite Blouan serait quelqu'un, Marguerite de Prévaneau est la première personne venue, sitôt qu'elle fait un pas hors de Plégon.

— Je comprends, dit Polyxène amèrement; mais je ne comprendrai jamais tes projets, je ne les approuverai jamais.

— J'en viendrai à me passer de ton approbation.

— Mais papa ne les approuvera jamais non plus, s'écria Polyxène.

— Polyxène, dit Marguerite froidement, j'ai toujours souffert que ton omnipotence ici s'exerçât librement; mais, du moment qu'il s'agit de ma dignité et du bonheur de mon grand-père, je te prie de ne pas te mettre entre mon père et moi.

Polyxène, qui n'en avait jamais tant entendu, se leva, repoussa brusquement sa chaise et sortit de la salle à manger.

— Oh! vivre avec des femmes! s'écria M. de Prévaneau en regardant le plafond avec expression.

— C'est horrible, continua Marguerite; mais enfin, cher père, je n'ai plus que deux mots à vous dire, veuillez m'écouter.

Elle reprit habilement la question, lui prouva clairement que lui et Polyxène vivraient fort bien avec les émoluments de sa place, s'engagea même à envoyer la moitié des revenus de M. Blouan quand sa position à elle s'améliorerait, et, dans tous les cas, lui démontra que, vu l'âge avancé de M. Blouan, ce ne serait peut-être, hélas! qu'une séparation momentanée.

Polyxène absente, M. de Prévaneau retombait dans le vague, dans l'indécis. Ce n'était qu'un projet d'ailleurs; et un projet qui ne le regardait pas personnellement. Il ne questionna pas davantage sa fille, il ne chercha pas à approfondir ses desseins, à voir dans ses moyens d'action. Oh! non, et elle obtint, pour toute réponse, un magnifique : « Laisse-moi tranquille, et fais-en à ta tête. »

Marguerite n'attendait que cela : son jalon était placé.

Elle souhaita à la hâte à son père une bonne nuit et remonta dans sa petite chambre. Là, elle prit son front à deux mains, et engagea une petite lutte intime avec sa fierté, puis elle écrivit une lettre qu'elle cacheta, et qui portait cette suscription : « Monsieur Robert de Nédonville, attaché d'ambassade, rue de Beaune, 28, Paris. »

XXVII

TENTATION

Tout le monde sait que le cœur humain est un abîme de contradictions : pour vous en assurer de nouveau, cher lecteur, jetez donc un peu les yeux sur le visage mouvementé de Polyxène de Prévaneau, assise, par un triste jour de pluie, au coin de la cheminée du salon, où, en l'honneur des visites qu'elle a reçues, flambe un joli feu pétillant de hêtre. Elle devrait être plongée dans la joie. Marguerite a obtenu un bureau télégraphique en Normandie, et la voilà débarrassée de Marguerite et du pauvre vieux. Ils sont partis du matin. Que de fois elle avait désiré que cela arrivât ! que de fois elle s'était dit qu'elle serait joliment plus libre si Marguerite n'était pas là ! que de fois elle avait pensé que ce pauvre vieux était le plus inutile et le plus gênant des meubles de sa maison ! Pourquoi donc est-elle là, sombre, maussade, irritée ? Parce qu'elle s'aperçoit que l'absence de Marguerite pourrait bien aider à faire le vide autour d'elle, toutes ses connaissances se plaignant de son départ; parce que le tête-à-tête éternel avec son père n'a, au fond, rien qui la charme; parce qu'elle éprouve je ne sais quelle jalousie de voir Marguerite, par cet acte d'indépendance, se préparer un modeste avenir, mais enfin un avenir; parce que Marie-Rose lui a préféré Marguerite. Marie-Rose a montré une dernière fois le poing au grand mur blanc et s'est sauvée de chez M. de Prévaneau le jour même. Elle a d'abord voulu suivre ses chers maîtres, mais Marguerite s'y est refusée. Marguerite sait qu'on offre des places superbes à Marie-Rose, et elle n'accepte

pas le sacrifice qu'elle veut faire. Elle peut à peine la nourrir, elle ne pourrait pas la payer; il faut qu'elles attendent de meilleurs jours pour se réunir. Leur dernier entretien s'était tenu le matin même, et le malheur avait voulu que Polyxène l'eût entendu.

— Je ne voudrais pas que tu quittasses mon père, disait Marguerite.

— Je le quitterai, Mam'zelle; j'en ai assez de la bête et du mur.

— Alors place-toi bien, gagne un peu d'argent, maintenant que tu es jeune et forte, et, sitôt que ce sera possible, nous nous réunirons.

— Chez le préfet maritime, j'aurai cinq cents francs par an; voilà deux mois qu'on me tourmente pour m'y faire aller. J'irai bien, si vous voulez prendre quatre cents francs pour mon vieux maître.

— Impossible, ma chère bonne, je n'accepterai jamais cela.

— Alors je pars avec vous.

— Non.

— Si.

— Marie-Rose, sois donc raisonnable, pense un peu à tes vieux jours.

— Est-ce qu'on sait qui vit et qui meurt? Je ne vous quitterai pas seulement pour gagner de l'argent. Je veux que monsieur en profite.

— Eh bien, écoute, tu mettras de côté d'abord pour venir nous voir; ensuite, tu sais que bon-papa a besoin de vin vieux. Il ne m'en reste plus que quelques bouteilles. Tu lui en enverras d'autres, et il sera ravi.

— Oh! mam'zelle Marga, vous êtes joliment avisée tout comme. Et moi qui n'y avais pas pensé! Je vas me placer chez le préfet, pour attendre, et monsieur ne manquera pas de vin d'Espagne, allez.

Marguerite l'avait embrassée avec émotion, et elles s'étaient séparées en se promettant bien de se réunir.

Et voilà que toutes ces séparations prévues, désirées, jetaient Polyxène dans je ne sais quelle amère mélancolie, dont elle ne comprenait pas très bien elle-même la cause.

L'entrée de la remplaçante de Marie-Rose interrompit ses rêveries solitaires.

La jeune fille tenait à la main un petit paquet ficelé et une large enveloppe.

— Ah! le facteur est venu, dit Polyxène, qui, désirant se fuir elle-même, saisissait avidement la première distraction venue. Des papiers d'affaires! ajouta-t-elle avec dédain. Encore des avertissements de ce receveur général! Mon père va-t-il être ennuyé! Mais aussi il est si négligent!

Tout en disant cela, elle brisait l'enveloppe et jetait machinalement les yeux sur la lettre; mais un flot de sang monta à ses joues, et, la reprenant des deux mains, elle lut tout entière l'épître qui était ainsi conçue :

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous adresser les cartes que vous avez eu l'extrême obligeance de prêter à M. de Saint-Péray. La Compagnie dont je fais partie ne voit pas assez clairement le succès pour oser engager des sommes considérables dans cette entreprise, mais elle me charge cependant de vous proposer d'entrer en arrangement. Il s'agirait d'un essai. D'après vos remarquables études, le filon principal passe dans les roches feuilletées, granitoïdes, et on y trouverait la galène à grandes facettes, qui donne peu d'argent, mais qui est riche en plomb, de l'ocre martial et des terres rouges qui peuvent donner jusqu'à 16 onces d'argent par quintal. J'ai trouvé aussi dans votre minerai de l'acide phosphorique, et des morceaux d'ocre d'un brun jaunâtre tout parsemés d'argent natif. Mais nous ne ferons rien sans la cession des terrains. C'est donc sur cette question actuelle, importante, que réside l'entreprise.

Cette vente ne peut que vous être avantageuse. Si votre espoir ne se réalisait pas, vous auriez bien vendu une terre improductive; si vos calculs sont justes, comme vous pourrez vous réserver une bonne part dans les bénéfices, ce sera une fortune. J'espère donc que vous saisirez l'occasion, peut-être unique, que je vous offre. Je vous demande une réponse prompte, décisive. D'autres entreprises réclament notre temps et notre matériel. Je serai à Plégon, à l'hôtel de la Boule-d'Or, jusqu'à mardi 12 courant; écrivez-moi si vous acceptez, et nous traiterons immédiatement de la vente des terrains. Votre silence aura pour moi la signification d'un refus.

J'ai bien l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble serviteur,

A. Bartholon.

Polyxène avait lu, sa figure empourprée pâlissait progressivement; elle restait immobile, les pieds appuyés sur les chenets qui représentaient un Maure coiffé de son turban. Parfois elle appuyait la main sur sa poitrine, dans laquelle le vautour battait des ailes avec une énergie terrible; elle restait là, regardant avec je ne sais quelle fatale attraction la flamme pétillante. Marguerite, qui l'avait quittée, serait riche! Marguerite, qui avait la beauté, l'esprit, la bonté, la sympathie, aurait la fortune! Oh! comme le vautour piquait, mordait, arrachait, dévorait, suçait ce malheureux cœur! Comme la passion devenait profonde, intense! Le paquet, la lettre, dont les larges cachets de cire rouge semblaient aussi, eux, darder des feux, glissaient entre ses doigts, glissaient sur ses genoux, comme attirés vers le foyer par les regards farouches des Maures, ou par la lueur fascinante de la flamme, dans laquelle, sans les deux mains fiévreuses qui les retenaient, ils seraient allés se consumer.

Pourquoi donc, ô fatal papier, ne glisses-tu pas tout seul dans ce brasier; mais là, bien tranquillement? pourquoi ne t'échappes-tu pas des mains agitées de Polyxène? pourquoi ne glisses-tu pas traîtreusement de dessus la robe de soie noire à carreaux rouges de Polyxène? ou pourquoi ne te pousse-t-il pas des ailes comme au vautour, ô trop honnête papier, et ne t'élances-tu pas hors de cet appartement pour délivrer Polyxène de son épouvantable tentation!

Mais non, le papier inerte suivait docilement les mouvements qui lui étaient imprimés; un moment, elle le tint suspendu au-dessus du feu; puis le retira vivement. Quelle souffrance ravageait ses traits! Cependant, cette lutte ardente entre la passion et la conscience ne pouvait durer longtemps. Elle arrivait à son paroxysme. Polyxène se penchait machinalement en avant, comme pour regarder de plus près les langues de flammes bleuâtres qui s'allongeaient pour entourer la bûche. Que ne s'allongeaient-elles davantage! que

ne venaient-elles jusqu'à ce papier, dussent-elles brûler les doigts qui le retenaient !

Tout à coup, la sonnette extérieure retentit, et un pas étranger se fit entendre dans le corridor. Polyxène frissonna et posa le paquet et la lettre sur la tablette de la cheminée.

Qui arrivait ? de quel poids serait cet imprévu dans la tentation ? Précipiterait-il une catastrophe ou calmerait-il la passion déchaînée ? Donnerait-il un coup de fouet au vautour, ou mettrait-il en relief, devant cette âme dévoyée, le caractère odieux de son action ?

Avant que toutes ces questions eussent eu le temps de se formuler en paroles, la porte du salon s'ouvrit devant M. de Saint-Péray.

XVIII

CE QUE PRODUISIT L'IMPRÉVU

M. de Saint-Péray avait toujours sa figure grasse et rouge, ses grosses moustaches rousses; mais l'air indifférent, jovial, était absent. Il est aussi par trop difficile de conserver l'air jovial et indifférent trois cent soixante-cinq jours de suite. On a beau enduire son esprit et sa face d'une couche de ruse et d'égoïsme et se garer le plus possible de tous les coups, on reçoit bien, de loin en loin, par-ci, par-là, quelque bon avertissement qui vous remet en mémoire que la vie n'est pas faite absolument pour jouir.

— Est-ce que vous êtes malade, Polyxène ? demanda-t-il en s'avançant vers sa nièce.

Polyxène était si pâle et avait les traits si altérés, qu'on ne pouvait manquer de s'informer des nouvelles de sa santé.

— J'ai ma névralgie, dit-elle en appuyant sa

main sur sa tempe droite; mais vous ne me paraissez pas très bien portant non plus.

— On serait malade à moins. Figurez-vous que... mais reprenons les choses d'un peu loin. Vous connaissez Noémi Lebon?

— La fille du marchand de chanvre?

— Du négociant Lebon qui demeure rue du Port.

— Oui.

— Eh bien! j'aurais voulu la faire épouser à Ernest.

— Ah!

— Son père est dans le chanvre, c'est possible; mais elle a cent mille francs de dot, et, mon paresseux de fils n'ayant pas de position, cela lui en ferait une superbe.

— Il entrerait dans le chanvre?

— Non; est-ce qu'il est capable de faire quelque chose? Au reste, je n'entendais l'obliger à rien, il aurait choisi la femme qu'il eût voulu, et savez-vous celle qu'il a choisie?

— Non.

— Marguerite.

La main de Polyxène passa, à la suite de sa névralgie, de sa tempe à sa poitrine. Le vautour fouillait, avec son bec d'acier, au plus profond de son cœur et en attaquait la fibre la plus sensible.

— Oui, Marguerite, reprit M. de Saint-Péray; il ne rêve que Marguerite, il ne se mariera pas s'il n'épouse pas Marguerite. Folie pour folie, j'aime autant la dernière, car, enfin, ils ne peuvent pas se convenir, ils ne sont assez riches ni l'un ni l'autre.

— Vous oubliez les mines d'argent, murmura Polyxène d'une voix étouffée.

— Hypothèse toute pure, ma chère. Moi qui vous parle, j'aurais bien acheté ces terrains à un prix modéré, uniquement pour profiter de l'occasion qui se présentait; mais le vieux ne veut pas se dessaisir de sa propriété, et pourtant pareil prix ne lui sera pas offert. Je n'en aurais pas donné quinze mille francs, si je n'avais pas eu derrière moi un acheteur tout prêt.

— Vous voulez parler de M. Bartholon?

— Oui. Ah! si celui-là s'était mis en tête d'aller

au fond de la question et d'attaquer carrément l'affaire, j'aurais persisté, et, aujourd'hui, je n'empêcherais pas Ernest d'épouser Marguerite, au contraire.

— M. Blouan est vieux, terrains et mines appartiendront à Marguerite, grommela Polyxène, avec un petit ricanement qui agit même sur M. de Saint-Péray.

— Finissons-en avec ces mines-là, s'écria-t-il d'un air bourru; vous en rêvez, ma parole! Puisque Bartholon n'a pas donné suite à l'affaire, c'est qu'elle n'existe que dans l'imagination du bonhomme. Et c'est pour moi un vrai crève-cœur que de voir Ernest refuser les cent mille francs de Mlle Lebon. Je n'ai plus qu'une espérance, et c'est pour cela que je viens vous raconter mes embarras. Je pense que Marguerite le refusera. Eh bien, qu'en dites-vous, Polyxène? Vous me paraissez terriblement muette, ce soir?

— Je ne vois pas pourquoi Marguerite le refuserait.

— Au fait, c'est vrai : la voilà, la pauvre fille, avec ce petit bureau télégraphique et son grand-père à sa charge. La position n'est pas brillante, et elle pourrait bien se laisser tenter. Mais si mon nigaud de fils imagine jamais qu'elle l'épousera pour lui, il se trompera. Je voudrais seulement que quelqu'un de charitable le lui insinuât.

— Moi, par exemple, dit Polyxène, dont le visage restait sombre comme la nuit.

— Oui, sans faire semblant de rien.

— Il dirait que c'est par jalousie, reprit-elle froidement.

— Peut-être bien. Au fait, autrefois, il vous aimait assez, Polyxène, avant qu'il connût cette petite Marguerite. Je sais bien que vous êtes du même âge que lui, mais je crois que j'aimerais pourtant mieux ça. Vous vous seriez mise à notre train-train, et il n'y aurait pas eu à changer un iota dans nos habitudes, tandis qu'avec Marguerite! C'est une raffinée, comme dit Prévaneau, et rien que sa physionomie vous clôt la bouche. Impossible de gouailler devant elle. Je n'aime pas ça, je n'aime pas ça, pour la vie intime, s'entend. Mais il faut que je vous laisse, vous me paraissez de plus en plus souffrante; je reviendrai un de ces

jours. Dans tous les cas, s'il écrit, et il est tellement monté qu'il lui écrira, et si elle en parle à Prévaneau, qu'elle sache bien que je m'oppose formellement à ce mariage. Il vous aurait choisie, Polyxène, que je n'en aurais peut-être pas dit autant; mais notre bouge ne peut convenir à cette hermine, et j'entends rester le maître absolu chez moi. Ai-je en vous une alliée?

— Oui, vous m'avez toujours entraînée dans vos mauvais coups, vous savez bien.

— C'est vrai, dit-il en se levant, et nous nous arrangerons si bien, ma nièce, que vraiment je vous appellerais ma bru sans me faire prier. Mais cette petite sournoise est venue se mettre à la traverse. Bonsoir, ma chère.

— Bonsoir, mon oncle.

Polyxène s'était levée avec effort. Elle fit automatiquement trois pas comme pour reconduire son oncle; puis elle revint vers la cheminée, et saisit les papiers d'une main rigide qui semblait devenue de fer. La tentation devenait terrible, si terrible qu'il aurait fallu, cette fois, le secours de Dieu pour la vaincre. Elle ne l'implora pas, les deux paquets tombèrent ensemble dans le feu qui les consuma en quelques secondes. Elle demeura pétrifiée, le front plissé, regardant la flamme qui s'éteignait peu à peu. Bien longtemps après que cette flamme fut éteinte, le grand œil qui restait attaché dessus flambait encore; mais comme il flambait sinistrement, mon Dieu! sous l'arcade violemment rapprochée de ses sourcils roux!

XXIX

LA ROUTE DE L'EXIL

Sans se douter qu'une fortune, qui les aurait rendus indépendants et aussi heureux qu'ils pouvaient l'être, avait été jetée en pâture au vautour, le pauvre vieux et Marguerite gagnaient la bourgade normande où la jeune fille avait, en attendant mieux, accepté un bureau télégraphique.

Où sont les grandes landes tristes de Plégon, les chaumières d'argile, les forêts profondes, les étroits chemins creux bordés de chênes tortueux, les élégants clochers de granit à jour, les paysans sauvages au costume pittoresque ?

Tout cela a disparu. Les chemins sont des allées droites ombragées par les bouleaux argentés ou par les saules vaporeux; le paysage varie sans cesse, mais reste toujours gracieux; les maisonnettes aux toits rougeâtres et les églises au clocher d'ardoises ont l'air propret, mais vulgaire. Ce sont des herbageux en blouse, à l'air futé, à la figure effilée et narquoise, qui se montrent çà et là, isolés ou en groupes. Les grands bœufs d'Anjou, fauves, tachetés de blanc, sont paresseusement couchés sur l'herbe gonflée des herbages. De loin en loin on trouve des bois de pins. Ces arbres ne sont plus les sombres et solitaires sentinelles placées dans les âpres chemins bretons, ils sont une sorte de couronne, gracieusement posée au-dessus du feuillage nuancé des coteaux. Voyager en Normandie par ce beau temps, c'est traverser en wagon un parc anglais d'immenses proportions. Et quelles étaient jolies, ces petites villes riantes, étalant si gracieusement leur robe feuille-morte sur les prairies où elles sont assises à l'aise, si

parfaitement pénétrables au regard, et si dissemblables de ces étranges et antiques petites villes bretonnes, qui se voilent avec un soin presque jaloux !

A Alençon, Marguerite eut la pensée de s'arrêter pour passer la nuit; mais tel n'était pas l'avis du pauvre vieux, qui, se trouvant bien en wagon, n'en sortait que comme malgré lui. La soirée s'avançait d'ailleurs, et la ville n'avait pas, ce jour-là, l'aspect engageant; on ne distinguait bien que le clocher, qui avait l'air tout grognon avec sa toiture sombre d'ardoises, relevée aux quatre coins comme certaines casquettes en peau de loutre.

Le pauvre vieux se montrait plein d'énergie; mais cependant la fatigue arrivait. Une sorte de somnambulisme s'emparait de lui dans ce wagon qui s'agitait toujours.

— Mon Dieu ! quelle longue muraille ! dit-il tout à coup; est-ce que le chemin est muré comme cela tout du long, Marga ?

Marga ferma à demi les yeux, comme pour mettre son regard au degré de faiblesse de celui du vieillard, et répondit :

— Grand-père, c'est le ciel qui produit cet effet-là entre les arbres.

Mais il continua de voir des murailles grises, hautes, lisses, rayées, de distance en distance, par une bande noire, et Marga lui accorda que c'était tout à fait comme un mur.

Un peu plus loin il s'écria : « Voilà une bien belle cathédrale ! »

Et il mit la tête à la portière, pour admirer de loin le monument.

Elle était bien belle, en effet, la cathédrale de nuages, avec ses hauts clochers, ses dômes vaporeux, ses flamboyants portiques dorés par le soleil couchant.

Polyxène aurait répondu en levant les épaules :

— Ce sont des nuages, pauvre vieux fou.

Marga eut un sourire admiratif à l'adresse de la basilique fantastique, et posa sa main fraîche sur le front un peu brûlant du pauvre vieux. Il n'avait pas positivement la fièvre, seulement il était temps qu'il se reposât... Mais il s'obstinait à regarder au dehors. Heureusement les ténèbres

s'épaissirent, il s'appuya dans son coin, finit par fermer les yeux et par s'endormir. Marguerite, sachant qu'ils approchaient de leur destination, n'osa l'imiter; elle resta pensive, les yeux sur la petite lumière tremblante de la lampe, ou sur la tête blonde et la figure rose d'un enfant qui éclairaient, eux aussi, en quelque sorte, le coin du wagon qui lui faisait face.

Le train activait sa marche, et enfin un nom, encore nouveau aux oreilles de la jeune fille, retentit sur la voie : Bremonville!

C'est là qu'elle allait vivre.

Il fallut se hâter pour descendre. Marguerite laissa ses bagages au bureau des consignations, et, chargée des menus paquets indispensables, son grand-père sous le bras, elle se dirigea vers une grande maison blanche, sur laquelle un réverbère permettait de lire ces mots : *Hôtel de la Gare*. En marchant, elle apercevait confusément une ligne de maisons basses dominées par le petit clocher quadrangulaire revêtu d'ardoises. A l'hôtel, une brave Normande, déjà coiffée de son bonnet de coton, la reçut bien aimablement, et la conduisit aux appartements qu'ils devaient occuper. Le pauvre vieux rêvait tout haut de fatigue. Toutes les feuilles jaunes qui tremblaient aux peupliers lui paraissaient des pièces d'or; il cueillait en imagination ces pièces brillantes et s'en composait un trésor. Enfin, il consentit à s'étendre dans un bon lit aux rideaux de perse lilas, et il s'endormit profondément.

Marguerite resta appuyée sur le chevet luisant du lit et tomba dans une triste rêverie. Ses yeux, après s'être quelque temps promenés sur le pauvre ameublement, se fermèrent. Le silence de la nuit se faisait de plus en plus pesant. Elle n'entendait que le bruit strident et monotone du balancier d'une grande horloge de bois, appendue dans un angle de la chambre. C'était comme une voix moqueuse qui résonnait dans cette grande maison vide, et qui semblait jeter ce mot : « Seule! seule! seule! »

Et c'est en vain qu'elle place ses coudes sur l'accoudoir luisant, la pauvre Marguerite! c'est en vain qu'elle presse ses mains blanches sur ses oreilles : le son assourdi n'en devient que plus

lamentable pour murmurer la plainte si douloureusement rythmée par le balancier inflexible : « Seule ! seule ! seule ! »

XXX

LE VA-ET-VIENT

Comme il court, le Temps ! Et dire que les poètes en ont fait un vieillard aux épaules courbées et aux pas alanguis. Au moins, tout vieux qu'il est, devrait-il avoir des ailes aux flancs, car comme il court ! plus vite que ne se précipitent les eaux du torrent ! plus vite que ne glisse sur les rails cette machine sonore, œuvre merveilleuse du génie de l'homme, qui dispose en maître de toutes les forces, de toutes les puissances, de toutes les splendeurs de la création, et qui ne peut retenir, ni ressaisir, ni anéantir une parcelle de cette chose qui a nom : « le Temps ».

Que de fois déjà, depuis qu'elle a conduit le pauvre vieux et Marguerite à Bremonville, elle y a passé et repassé, l'infatigable locomotive, lançant vers le ciel ses nuages de fumée, jetant ses cris sourds, ses appels stridents. Pouff ! pouff ! allons, montez, ou descendez, vieillards, enfants, jeunes gens, heureux, désolés, morts, vivants, que m'importe ! Pouff, pouff ! riez, pleurez, chantez, sanglotez, soyez maussades, gais, tristes, joyeux ! que m'importe ! Pouff, pouff ! Je ne vois pas vos larmes, je n'entends pas vos rires, je suis aveugle et sourde; pouff ! pouff ! et je passe à peu près comme la Mort, faisant une trouée dans la foule, comme elle la fait dans l'humanité, prenant au hasard des gens de tout âge, de toute condition, les beaux, les laids, les heureux, les forts, les faibles; pouff, pouff ! Seulement elle n'obéit qu'à

Dieu, et ne s'arrête jamais, et moi, je suis l'humble servante de l'homme mon maître, et, au signal de sa main toute-puissante, j'interromps ma course pour la reprendre à un autre signal; pouff, pouff, pouff!

Elle s'est arrêtée, la locomotive, à la fois docile et ardente, et voilà qu'un carreau s'abaisse, et qu'une figure d'homme, intelligente mais âpre, sort d'un nuage de fumée.

— Le nom de ce village? demanda-t-il à l'employé qui court le long du train.

— Bremonville, Monsieur.

— On s'arrête?

— Vingt minutes, Monsieur.

— En supposant que je m'arrête ici, à quelle heure puis-je repartir pour Caen?

— Dans trois heures, Monsieur.

— Y a-t-il à Bremonville un hôtel passable?

— Oui, Monsieur.

— Y a-t-il un télégraphe?

— Oui, Monsieur.

— Vous voulez parler de celui du chemin de fer, qui n'envoie pas les dépêches privées?

— Il y en a un autre, Monsieur. Que c'est même une dame qui le tient.

— C'est bien. Corentin!

La portière d'un wagon de seconde s'ouvrit, et notre connaissance, Corentin Kerbanec en personne, élégamment vêtu, toujours plus gracieux, avec de petites moustaches brunes à la lèvre cette fois, sauta à terre et s'approcha du wagon de première d'où l'appel était sorti.

— Vous m'avez appelé, Monsieur? dit-il.

— Oui. On me dit qu'il y a ici un bureau télégraphique, je me décide à avertir James Markett de mon arrivée à Caen, afin qu'il prévienne son notaire. As-tu de l'argent?

— Oui, Monsieur.

— Cours donc au bureau et adresse à James une dépêche ainsi conçue : « Arrive ce soir, hôtel d'Angleterre! » puis mon nom. Tu sais son adresse?

— Oui, Monsieur, rue Saint-Jean, 4.

— C'est cela; va vite, je voudrais une réponse. Si l'associé de Markett n'est pas à Caen, je ne m'arrête pas.

Corentin partit lestement, demanda le chemin du bureau télégraphique, et, sur les indications qui lui furent données, se dirigea vers une assez grande maison sur laquelle était écrit, en grandes lettres blanches, le nom de Mairie. Au premier étage de cette maison aboutissait le fil mystérieux tendu dans l'espace.

Et ce fil merveilleux tenait aux doigts fins de Marguerite de Prévaneau, assise devant l'appareil télégraphique.

Marga est pâle, mais sereine. Il en coûte toujours pour faire son devoir, pour accepter une vie qui n'est qu'un tissu de petits sacrifices, pour dire à son cœur : Tu ne battras pas; à son imagination : Tu ne vagabonderas pas; à ses yeux : Vous ne regarderez pas dans l'avenir, car je n'ai pas d'avenir. Ah! elle souffre parfois de sa solitude, elle souffre de se trouver dans un pays étranger, et voilà pourquoi elle est pâle. Mais elle est sereine aussi, car elle vit devant Dieu et elle jouit du bonheur de son grand-père. Il n'est plus pâle, lui; il n'est plus accablé. Mais aussi n'est-il pas l'être le plus content de la création? Le voilà assis devant une large fenêtre par laquelle le regard tombe sur la campagne fleurie. Une cascade de petits cailloux roule sous sa main sur la table placée devant lui; ses grands vieux livres sont à sa portée; à la fenêtre s'allongent des tiges de chèvre-feuille parfumé, et il n'a qu'à tourner les yeux pour rencontrer le visage charmant et aimé de Marguerite, et il n'a qu'à élever la voix pour entendre la voix douce et pénétrante de Marguerite. Aussi est-il heureux, mille fois heureux!

— On frappe au guichet, dit-il tout à coup.

Marguerite se leva, ouvrit le guichet, et deux exclamations retentirent :

— Mademoiselle Marguerite!

— Corentin!

— Si je m'attendais à vous voir! dit Corentin.

— Et moi donc. Je vais vous ouvrir la porte, il faut que bon-papa vous voie.

Corentin entra et vint se présenter aux regards émerveillés de M. Blouan.

— Tout va bien, il paraît, dit Marguerite en remarquant l'élégante toilette du jeune homme.

— Miraculeusement bien; mais expédions d'abord la dépêche, si vous voulez bien, mademoiselle Marguerite; mon patron fait toujours marcher les affaires avant tout.

Marguerite sourit et alla reprendre sa place devant l'appareil. On n'entendit que le léger bruit des appels. Il y eut dix minutes de silence, et la réponse arriva ainsi conçue :

« James Markett absent, arrive demain. »

— Bon, nous voilà forcés de coucher à Caen, dit Corentin en pliant le papier.

— Mais enfin, que faites-vous, où allez-vous? demanda Marguerite.

— Je vais vous dire mon histoire en deux mots, Mademoiselle : c'est encore M. Blouan qui m'a valu ma position. Peu de temps après votre arrivée à Plégon, j'avais conduit à la Lande-aux-Moines M. Bartholon, un grand industriel que vous ne connaissez pas. Mon babil l'avait amusé, et, quand il est revenu il y a quelques mois, il m'a fait chercher pour lui servir encore de guide. Mais je n'étais plus le gamin du premier voyage. Il m'a questionné sur mes études, sur mes désirs, sur mes projets d'avenir. Le soir même, il est venu proposer à ma mère de m'emmener en qualité de secrétaire, lui promettant de me faire achever mes études et de me lancer dans la carrière que je choisirais. Il n'y avait pas à hésiter. Ma mère, qui est si courageuse, s'est tout de suite résignée à une séparation nécessaire, et voilà trois mois que je voyage avec un patron qui ne parle guère, mais qui est bien le meilleur des hommes.

— Et quelle sera ta carrière, en définitive, Corentin? demanda M. Blouan.

— Je ne sais rien encore; mais je sais que M. Bartholon va me faire étudier les sciences naturelles, et il pourrait bien se faire que je ne le quittasse pas de sitôt. Il fait beaucoup d'affaires avec les compagnies industrielles anglaises, et un de ces jours nous partirons pour Londres, du moins si M. Bartholon ne change pas d'avis.

— Bartholon! dit Marguerite, j'ai entendu prononcer ce nom-là.

— Mon patron est venu plusieurs fois à Plégon, et je l'ai entendu parler de la Lande-aux-Moines :

« J'ai regretté cette affaire, disait-il, autant pour M. Blouan que pour moi. »

— Quelle affaire ? demanda M. Blouan.

— Mais je ne sais trop, moi; il disait qu'il vous avait fait des propositions, qu'il avait déjà arrêté des ouvriers, commandé des machines, croyant bien que vous les accepteriez.

Le vieillard se redressa violemment sur son siège :

— Pour l'exploitation de mes mines ! s'écria-t-il.

— Mais, apparemment, et votre refus l'a étonné.

— Je n'ai rien refusé; j'ai refusé de vendre mes terrains quarante mille francs à M. de Saint-Péray, qui ne parlait pas du tout d'exploitation, voilà tout.

— Alors je me trompe; pourtant, non, non, je ne puis faire erreur. Enfin, je me trompe peut-être. M. Bartholon parle si brièvement; j'avais cru saisir qu'il vous avait fait des propositions pour la cession des terrains, mais avec des droits réservés.

— Oh ! non, dit le vieillard avec force, car je n'aurais pas refusé cela, c'est le rêve de ma vie de trouver un exploiteur, de voir fouiller ce sol. C'est ma pensée incessante. Je suis plus que jamais sûr que ma science ne m'a pas trompé. Il y a là une fortune pour moi, une richesse pour mon pays.

— Allons, ne vous échauffez pas, bon-papa, dit Marguerite. Ne parlons plus de mine aujourd'hui, fit-elle, à demi-voix, en se tournant vers Corentin : quand il en parle le jour, il en rêve la nuit.

— Et il n'a vraiment rien reçu de la part de M. Bartholon ? demanda Corentin tout songeur, pas même les plans ?

— Rien.

— Il a dû cependant vous les adresser à Lorient. Je n'ai pas pu me tromper à ce point.

— Mon père ou Polyxène nous auraient envoyé ces papiers, dit Marguerite.

En ce moment, la brise leur apporta, par la fenêtre ouverte, le sifflet de la vapeur.

— Je me sauve, dit Corentin. Adieu, mademoiselle Marguerite ! adieu, monsieur Blouan !

— Mon souvenir bien affectueux à votre mère, Corentin.

— Oui, au revoir.

Et Corentin prit sa course vers la gare.

M. Bartholon se promenait sur le quai. Il prit la dépêche que lui tendit Corentin, en lui disant : « Que diable es-tu resté faire là-bas ? »

Mais Corentin, se plaçant devant lui, lui demanda :

— Monsieur, n'avez-vous pas dit que vous aviez espéré employer, cet hiver, vos ouvriers et votre matériel dans une entreprise bretonne ?

— J'ai pu le dire.

— Et n'avez-vous pas ajouté que M. Blouan n'avait pas répondu aux propositions que vous lui aviez faites ?

— C'est l'exacte vérité.

— Monsieur, il n'a reçu ni votre lettre ni les plans.

— Bah ?

— Positivement, il vient de le dire lui-même.

— Il est à Bremonville ?

— Oui; je vous en prie, Monsieur, éclaircissez cette affaire, je vous en prie !

M. Bartholon jeta un rapide coup d'œil autour de lui.

— S'il y avait un hôtel passable dans ce bourg, dit-il nonchalamment, nous pourrions, à la rigueur, dîner ici, puisque Markett n'est pas à Caen.

— Restons, Monsieur, restons, oh ! restons, dit Corentin; il faut que vous voyiez M. Blouan, il le faut. Vous consentez, dites. Y consentez-vous ?

Et Corentin agitait sa tête brune et le regardait avec ses grands yeux ardents.

M. Bartholon sourit et fit un signe de tête.

Il n'en fallut pas davantage. Corentin s'élança dans le wagon et en ressortit, traînant un sac de nuit et un faisceau de cannes et de parapluies.

— Nous allons ? demanda-t-il.

— Dîner d'abord, répondit flegmatiquement M. Bartholon.

Et tandis que la locomotive repartait en rugissant, ils se dirigèrent vers l'hôtel.

XXXI

OU L'ON SE QUITTE

— J'avais toujours eu l'idée qu'il y avait quelque chose de vrai au fond des dires de M. Blouan.

Voilà ce que prononce, sans sourciller, Charles de Prévaneau en personne, en entrant dans son salon, une lettre dépliée à la main.

M. de Saint-Péray, qui était là, sourit, sans se gêner, d'un air narquois; Polyxène reste muette et baisse la tête. Polyxène est changée. Quelque chose a passé sur cette tête orgueilleuse et l'a imperceptiblement abaissée, ou un chagrin, ou une souffrance, ou un remords. Le lecteur sait que c'est à ce dernier et cruel moyen qu'elle doit ce changement sauveur. Dieu a permis que le remords de sa faute lui ait fait faire sur elle-même un retour sérieux. Elle a souffert, elle a pleuré, et on sait que les larmes sont un bain régénérateur pour l'âme.

— Tout cela est donc bien vrai? demanda M. de Saint-Péray.

— Absolument vrai. Les calculs du père Blouan ont été justes, toutes ses prévisions se sont vérifiées. Dans cette lettre Marguerite me le répète. Les premiers travaux ont mis l'ancien puits à découvert, et les premières fouilles ont donné tout de suite un résultat. C'est une fortune! c'est une fortune! Il y a des millions là-dessous, très probablement. C'est vraiment drôle que j'en ai toujours eu comme un pressentiment.

— Toi? s'écria M. de Saint-Péray, n'y tenant plus.

— Moi! Je plaisantais le père Blouan, je le

taquinais, histoire de rire. J'ai toujours pensé que je mourrais riche.

— Ce n'est pas toi que ceci enrichit positivement, remarqua M. de Saint-Péray.

— Oh! Marguerite est une bonne fille : elle et moi, c'est tout un. Et puis enfin, dans tous les cas, elle sera heureuse, elle. Il faut bien aussi penser au bonheur des autres.

Et il se tut, s'admirant lui-même. C'était la première fois de sa vie, peut-être, qu'il se laissait aller à parler d'un bonheur qui ne lui fût pas personnel.

— Enfin ils arrivent à quatre heures, reprit-il; nous allons tout savoir, nous allons tout apprendre. Il paraît que M. Blouan est rajeuni de dix ans. Dans sa dernière lettre, Marguerite me dit qu'il arpente la lande, avec M. Bartholon, comme un homme de cinquante ans, et qu'il passe toutes ses journées avec les mineurs. Cela l'amuse, ce pauvre vieux. Au reste, j'aurai aussi un certain plaisir à aller visiter ces travaux-là. J'ai été en garnison dans une ville du Nord, et j'aimais à descendre dans les carrières. Ce doit être à peu près la même chose.

— Et tu vas peut-être t'occuper aussi de minéralogie? dit M. de Saint-Péray, qui riait dans ses moustaches.

— Pourquoi pas? cela a joliment servi à M. Blouan de s'occuper de cailloux, il me semble. On a beau dire, la science a du bon. Où vas-tu, Polyxène?

— Faire prévenir Marie-Rose de l'arrivée de M. Blouan. Marguerite sera bien aise de la trouver à la gare, répondit Polyxène.

— C'est vraiment une bonne fille, au fond, dit M. de Prévaneau quand elle fut sortie, et elle s'amende, il faut reconnaître qu'elle s'amende un peu. Depuis le soir où je l'ai trouvée comme en arrêt devant la cheminée du salon, si pâle et si défaite que je l'ai envoyée se coucher, elle n'est plus du tout la même. D'abord elle n'a plus crié contre sa sœur, ce qui était son habitude; ensuite elle s'est bien calmée pour toutes ces parties de plaisir où l'argent fond littéralement dans les doigts.

— C'est une femme de tête, dit M. de Saint-

Péray, et son caractère un peu chicanier ne me déplaît pas : cela réveille.

— Que trop souvent, que trop ! Enfin, j'ai deux filles qui se ressemblent comme le jour et la nuit. On ne sait pas comment cela se fait, mais cela est ainsi, et pourtant, en apparence, c'est tout comme. Elles ont reçu la même instruction, elles ont vu les mêmes personnes, elles sont toutes les deux raisonnables, dévotes. Je me suis toujours demandé, par exemple, à quoi sa dévotion servait à Polyxène. Mais je ne veux pas entrer dans tout ça aujourd'hui, dit-il avec un grave hochement de tête.

— Tu fais aussi bien, dit M. de Saint-Péray, car, comme moi, tu n'y entends pas grand'chose. C'est comme la science, mon cher, il faut commencer par le commencement. Mais, pour revenir à Polyxène, sais-tu qu'Ernest et elle sont redevenus très bons amis ? Est-ce que Marguerite ne pourrait pas doter sa sœur ? Dans ce cas, ma foi ! je me délivrerais avec plaisir de mon benêt de fils, qui est le meilleur garçon du monde, mais que j'ai bien envie de voir marié.

— Je pourrais en toucher un mot à Marguerite, dit majestueusement M. de Prévaneau. Que devient-il, ton fils ?

— Il voyage par le cours Carnel, sur son vélocipède, qu'il ne quitte plus.

— Le grand fainéant ! exclama M. de Prévaneau, qui s'était toujours posé en travailleur.

M. de Saint-Péray le regarda et éclata de rire.

— Hein ! dit M. de Prévaneau offensé.

— Rien, rien; mais nous nous connaissons que diable; nous avons mené la même vie, et si ta fille ne te ressemble pas, je ne puis pas dire qu'Ernest ne marche pas sur les traces de son père.

— Marguerite ne me ressemble pas ! s'écria M. de Prévaneau; ceci est un peu fort.

— Allons, n'en parlons plus, dit M. de Saint-Péray d'un ton conciliant, il ne faut disputer ni des goûts ni des couleurs. Ta fille te reste-t-elle longtemps ? Et, au fait, sais-tu ce qu'elle deviendra ? Elle ne va pas s'imaginer de demeurer à Plégon, je suppose ?

— Je n'en sais absolument rien; Marguerite est

très discrète, et elle m'a toujours dit qu'elle aimait mieux me communiquer ses projets de vive voix que par lettres. Ce soir, nous saurons ce qu'elle aura décidé, ou plutôt elle me dira ce qu'elle désire faire, car elle ne vient que pour me consulter. Elle agit du reste, comme elle doit, en fille obéissante.

— Je crois bien que nous ne la conserverons pas, dit M. de Saint-Péray en se levant.

— Tu pourrais bien te tromper, dit M. de Prévaneau en faisant gonfler son toupet, Marguerite, j'en suis sûr, a été désolée de nous quitter, profondément désolée.

— Par exemple, dit Polyxène qui rentrait, voilà ce qu'avec toute la bonne volonté possible, je ne puis admettre.

— Rien n'est plus vrai. Il y a des enfants oublieux, ingrats, qui passent leur vie à faire enrager leurs parents. Marguerite n'a jamais été de ce nombre.

— Avec ça qu'il y a des parents si agréables! murmura Polyxène entraînée par la force de l'habitude.

— Bon, et moi qui te croyais améliorée! dit gaiement M. de Prévaneau. Pourtant, ajouta-t-il, si nous voulons conserver Marga, il faudra bien un peu rentrer les griffes.

Polyxène ne répondit pas et baissa la tête d'un air sombre. Le nom seul de sa sœur la jetait dans une tristesse étrange qui étonnait même M. de Prévaneau. Mais, comme il aimait presque autant la voir irritée que triste, il suivit dans sa retraite M. de Saint-Péray et s'en alla flâner par Lorient, en racontant à qui voulait l'entendre tout ce qu'il savait des affaires merveilleuses de M. Blouan et tout ce qu'il ne savait pas.

Un peu avant quatre heures, il se retrouva place de la Bove et attendit Polyxène. Mais Polyxène, qui allait et qui venait avec une agitation croissante, Polyxène, qui avait mis et remis dix fois son chapeau, le fit tout à coup prévenir qu'un plat important du dîner réclamait sa présence, et qu'à son grand regret elle ne pouvait l'accompagner au devant de Marguerite. Il partit donc seul pour la gare. En chemin il rencontra Ernest de Saint-Péray qui se promenait dans le cours Carnel, en

tête-à-tête avec son vélocipède. Ernest, après le refus bien affectueux mais bien accentué de Marga, était rentré dans une phase d'amaigrissement; puis, en homme pratique, il s'était résigné et avait appelé à son aide, en forme de consolation, la bonne chère, ce qui le menait tout doucement à la pléthore. En apprenant le but de la promenade de M. de Prévaneau, il se hâta de remonter sur son cheval de fer. Ce n'était pas précisément qu'il craignît de revoir Marguerite : Marguerite, devenue une riche héritière, représentait plus que jamais pour lui l'inaccessible; mais il lui était désagréable de la retrouver à cette gare même où il s'était rendu coupable du seul acte romanesque de sa vie. Aussi, après avoir souhaité le bonjour à M. de Prévaneau et parlé du dernier pâté aux truffes confectionné par les mains de Polyxène, il remonta péniblement sur sa machine et s'éloigna en soufflant presque autant que la locomotive qui arrivait de Pontivy.

Il était déjà bien loin, le jour où elle avait reconduit, à Lorient, cette pauvre Marga si mélancolique et ce pauvre vieux si épuisé. Ce sont bien eux pourtant qui sortent tout reposés d'un wagon de première, et qui s'avancent vers M. de Prévaneau et vers Marie-Rose, qui vient de s'abattre toute haletante à ses côtés. Il faut bien le dire, le bonheur donne un éclat tout particulier à la beauté. Les yeux de Marga brillent comme deux étoiles dans son charmant visage; sur ses lèvres flotte ce demi-sourire qui révèle les pensées douces; elle redresse naturellement son front sans tristesse. Et lui, donc! oh! lui, le bonheur forme à son visage vénérable une sorte d'auréole; son regard est ferme et brillant, sa démarche assurée. Il s'appuie sur le bras de Marga. Mais s'est plutôt par habitude que par nécessité.

Ce fut avec un involontaire respect que M. de Prévaneau serra cette main flétrie qui se tendait amicalement vers lui, cette main savante qui avait su déterrer sous des landes stériles un trésor dont il comptait bien prendre sa part. Il se hâta de donner la raison de l'absence de Polyxène, et Marie-Rose, qui était littéralement folle de joie, s'écria que mam'zelle Polyxène s'amendait bien, et qu'elle lui pardonnait bien des choses, rien que pour

l'avoir fait prévenir de l'arrivée de ses chers maîtres.

Elle les escorta jusqu'à leur demeure et demanda comme une faveur de leur servir leur dîner, et de montrer encore une fois le poing au grand mur blanc.

M. de Prévaneau ne pouvait rien refuser à Marguerite ce jour-là, et Marie-Rose, qui ne devait plus les quitter, les suivit.

Polyxène, dans une émotion dont la nature eût été inexplicable pour une personne ignorante de ce qui s'était passé, les attendait dans la salle à manger.

Marguerite la trouva horriblement changée, mais se garda bien d'en faire tout haut la remarque. Sur cette figure inquiète, amaigrie, elle lisait le remords.

Dans le salon, le meilleur fauteuil fut avancé à M. Blouan, et on fit cercle pour l'écouter. Il parla quelque temps des premières fouilles, dont le succès avait dépassé ses prévisions, et Marguerite, voyant qu'il s'étendait avec complaisance sur un sujet peu intéressant pour les oreilles de Polyxène, engagea avec cette dernière une conversation à voix basse. Mais, tout à coup, elle la vit devenir inattentive et très pâle. Elle écouta ce que disaient M. de Plévaneau et son grand-père.

Leur conversation était un choc de questions et de réponses.

— Il a écrit ici.

— Non.

— Il l'affirme.

— Je n'ai rien vu, ni lettres ni cartes.

Insensiblement ils étaient remontés aux débuts de l'affaire, et le vieillard essayait d'éclaircir un point demeuré toujours obscur.

Les yeux de Marguerite se levèrent timidement sur Polyxène, et le regard des deux sœurs se croisa. Polyxène rougit juqu'à la racine des cheveux et baissa brusquement la tête.

Marguerite savait tout. Oui, Marguerite savait tout, elle avait tout deviné; mais Marguerite, en voyant l'humiliation, la profonde humiliation de sa sœur, se sentit prise d'une immense compassion et aussi d'un immense désir de prendre part à

l'œuvre divine et d'arracher définitivement au mal cette âme qui se débattait si douloureusement entre ses griffes.

Elle se leva, prit la tête de Polyxène à deux mains, l'appuya contre sa poitrine, et tandis que Polyxène vaincue sanglotait, que le vautour se tordait dans les dernières convulsions, Marguerite s'écria :

— Je me permets d'annoncer à Polyxène ce que vous m'avez laissé deviner en chemin, mon père. Bon-papa et moi, nous la doterons et la marierons à Ernest de Saint-Péray, qui l'aime.

Avec quel accent furent prononcés ces mots : « qui l'aime. » Ils tombèrent comme une goutte de baume sur le cœur ulcéré de Polyxène, qui sanglota plus fort, se sentant si complètement, si généreusement pardonnée.

Et Marguerite resta tout près d'elle, continuant à dérouler gaiement les plans qu'elle avait formés.

Comme il n'était pas possible d'arracher M. Blouan à Plégon, elle ferait acheter un vieux manoir qui touchait aux Landes, elle le ferait restaurer, et ils demeureraient là tout près de l'établissement industriel dont les fondements ne tarderaient pas à se jeter. Polyxène épouserait Ernest de Saint-Péray et M. de Prévaneau habiterait tour à tour chez une de ses filles : l'hiver à Lorient, l'été à Plégon.

La soirée tout entière se passa en projets se rattachant à ces projets généraux. L'entente la plus cordiale régnait entre nos personnages, et il me semble bon de saisir ce moment heureux pour nous en séparer. Et si le lecteur me somme d'expliquer le motif de cette brusque séparation, je lui répondrai : faire un pas plus loin serait peut-être se heurter à une tombe. Laissons cette fois à la vie réelle ses émotions poignantes et ses trop réelles douleurs; que pas une larme ne tombe sur les dernières pages de cette simple histoire.

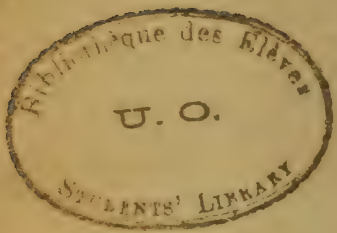
— Mais Marga? ajoute peut-être le lecteur.

Nous retrouverons Marga, cher lecteur, si elle vous a été sympathique (1); mais, pour le mo-

(1) Voir le roman intitulé *Marga*. (n° 111 de la *Collection Stella*)

ment, laissons-là à son bonheur et soyons sans appréhension. Quelle que soit la vie qu'elle embrasse, Marga ne se trompera pas dans son choix : si elle a des sourires pour la terre, pour ses beautés, ses joies, ses splendeurs, c'est le Ciel qu'elle interroge pour connaître le dernier mot de la destinée terrestre qui prépare l'éternel avenir.

FIN



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

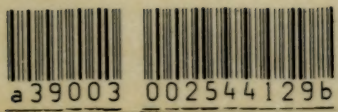
The L
University
Date

30 AOU '84

30 AOU '84

03 MAR '85

04 MAR '85


a39003 002544129b

Bibliothèque

CE PQ 2251
.F585C4
COO FLEURIOT, ZE CE PAUVRE V
ACC# 1222397